

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENNUAGÉE  
SUIVI DE  
RETRACER LE TROUBLE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉAIRES

PAR  
ALIZÉE GOULET

AVRIL 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à vous, de loin comme tout près, les amies, la famille de quatre. Merci à Martine Delvaux pour ses mots tremplins, merci de m'avoir accompagnée.

Et à toi, Frédéric, j'écris merci, mais il faut surtout lire mes bras qui s'avancent et le bonheur de voir les tiens faire pareil.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
PARTIE 1 ENNUAGÉE .....	1
PARTIE 2 RETRACER LE TROUBLE .....	65
1.....	66
2.....	69
3.....	79
4.....	91
5.....	101
6.....	107
7.....	116
8.....	125
BIBLIOGRAPHIE .....	128

## RÉSUMÉ

La première partie du mémoire, *Ennuagée*, est un recueil de fragments ayant pour narratrice une jeune femme souffrant de troubles alimentaires. Curieuse, écrivaine, amoureuse, mais perdue, hésitante et figée dans le blanc d'une page brumeuse, elle accède au monde selon des visions brèves et envoûtantes, avant de se retourner sur le nuage, de reprendre les pas vers la salle de bain. Entre le vide et la saturation, la vie et la mort, elle cultive une position d'attente dans l'entre-deux, comme sur une balançoire de laquelle on n'ose plus sauter. Dans le crépuscule et l'automne, la rive et l'aurore, il n'y a peut-être pas de sortie possible du seuil, mais une main qui en tient une autre et ça suffirait.

La deuxième partie du mémoire, *Retracer le trouble*, poursuit l'exploration d'une écriture particulière aux troubles alimentaires telle qu'amorcée dans la fiction. Cette écriture est singularisée par la manifestation de symptômes boulimiques ou anorexiques, qui dans le texte, sont visibles à travers des procédés esthétiques propres aux enjeux de la maladie. Les axes de réflexion suivants permettent de rapprocher l'écriture et les troubles alimentaires comme deux expériences du seuil : la limite, la faim, le langage et le temps.

MOTS-CLÉS : Anorexie, boulimie, seuil, écriture, limite, faim.

PARTIE 1  
ENNUAGÉE

La paume au papier, je glisse, du nuage à la page blanche, je rencontre le même. Feuilles fibreuses, obstacles à l'aveugle, je cherche les formes épuisées d'arbres et de vents, des indices d'amour dans le récit à naître. Et longtemps, le texte hiberne, il respire péniblement, sans se montrer, en lettres noires et pointues d'un souffle à gonfler. Je sillonne l'histoire, je le sais et elle m'échappe, gribouillis sans rappels, j'invente à l'encre, le corps crispé. Dans l'instant du désir, l'image en éclosion, j'emploie mes forces à prendre, encore, l'avenue des sensations, jusqu'aux bras, la perte, d'abord légère, de mon appartenance au réel.

Je souhaite cet état, sur la page, il faut repousser sa blancheur, doucement, inventer un ciel dégagé pour s'étirer, la mer pour s'étendre, occuper l'espace de mes doigts, leur toucher précieux sur les mots à venir. Quand mes mains flattent les tasses, suivent les courbes des cuillères, je dois écrire le moment de la cascade, l'eau sur la vaisselle et le voyage qui s'amorce.

La berge, son corps immense s'étire. J'y allonge des pas, du bout des doigts, la ligne apparaît. L'élan provient du bassin, j'articule. Des mouvements suivent les poussées du vent, tout au long, la mer rejoint le visage, des mousses froides s'accrochent, le sable les avale. Je marche, c'est difficile, je comprends, ce sont mes pas, en traces effacées, l'eau serre mes chevilles, je griffonne un souhait, le parcours de sa réalisation. Un élan de vie sans mesure s'empare des pas, la main, la course provoque des éclaboussures. Je veux déployer cette image, la limite du rivage s'allonge, mes doigts guettent la rencontre de l'eau et du sable. Quand, je ne sais pas exactement, je touche autre chose, une vapeur blanche s'élève de l'eau. La berge disparaît derrière la brume, la suite, la scène s'affaiblit, je retrouve la cuisine, l'eau du lavabo est tiède.

J'essaye à nouveau. Mon corps étend son ombre, le sable fin accueille mon hésitation, le nuage. C'est une question de confiance. Former les images, s'y croire les genoux stables, les jambes agiles pour poursuivre, encore, les goélands, mais surtout, la ligne. Et j'y arrive, je devine la berge, elle s'étend, là, derrière une fumée pâle. J'ai déjà enlevé les souliers, les chaussettes et les routes qu'ils connaissent, les pieds libres, je plisse les orteils, emprisonne un peu de sable, sous le stylo la ligne s'approfondit. J'avance jusqu'à l'eau, le froid pince mes chevilles, j'attends. De loin, j'espère l'élan, j'inspire, le vent s'intéresse aux cheveux, soulève des tissus lourds, les bras s'étirent, je suis une voile et j'accepte le voyage, je cours, mais je glisse, à la fois l'eau, le sable, reçoivent mon passage. J'invente un trait noir, ni la peau, ni les murs, une suite de mots pour former la trajectoire du sens, la mer l'efface, la plage l'avale, la ligne creuse l'abysse, elle m'y pousse. Seuls les cheveux s'échappent, le vent les disperse, promesses de retour sous d'autres formes.

C'est mieux, mais comment se convaincre vraiment? Assise sur le comptoir, la vaisselle retrouve lentement son état initial, sec et frais. Je pense, j'ai souvent envie d'un seul coup, j'espère un endroit et je vole le plus vite possible dans sa direction. Pendant que j'observe les assiettes, leurs bords usés, le chien s'avance lentement dans la cuisine, et d'un bond, je le sens, je suis là-bas une minute, divisée et attentive. Je réussis de grands voyages, il n'y paraît rien, c'est naturel, je travaille toujours très fort pour habiter chaque instant qui se présente. Parfois, les mots manquent et le corps m'informe de mes dérives. Les sensations sont profondes, elles fissurent le réel et j'ai peur des conséquences de ces allées dans le poème. Quand même, je n'en finis plus de cogner contre les murs, la peau, j'applique aux mots ma précarité de funambule. Je reviens ici. La vaisselle a besoin d'aide, je souffle sur elle mon

vent d'automne, ça me fait plaisir parce que je sais, tu t'en viens, le chien veut sortir et tu approches puisque le ciel s'est parfumé au crépuscule.

J'ai encore envie de découvrir la berge, à quoi ressemble l'horizon quand les nuages, lourds, roulent et s'enroulent, vers la droite et la gauche, que l'étendue se dévoile? J'aimerais, c'est vrai, le savoir. Sauf qu'ici, tout de suite, je me contente de l'odeur de sauce tomate, la chaleur est agréable près du poêle. Pour la première fois je cuisine cette semaine, sinon, plusieurs jours achetés ici et là, mangés au bord d'un film, un banc de train, et l'autre fois, malade, tisane et soupe légère, tu l'as préparée tard et j'allais mieux après. J'ouvre la fenêtre, l'odeur de nuit mélangée aux feuilles mortes, la longueur du jour monte, rejoint mon nez, part s'éteindre ailleurs, derrière les nuages. J'aimerais la suivre. Au moins, tu arrives, j'ai besoin de te parler, je ne sais pas le dire, mais tu penches ta tête pour rencontrer mes paroles. Je cultive l'attente, ce moment de cœur qui tremble. Des secondes, tu entres déjà dans la maison, je suis nerveuse, j'écoute le plancher craquer et j'imagine tes pas rapides dans la rue.

Nos corps se retrouvent dans le renouvellement de nos rires gênés, je t'apprivoise, te sais pétri de nos partages et de jours seuls. Tu fais pareil, nos retours sont doux, je m'installe dans le provisoire de ta présence. J'ai l'impression, quand tu me regardes, j'existe mieux. Je suis avec toi et un peu ailleurs. Nous allons marcher près du lac, des nuages bas, roses et mauves, orange et gris. Notre chien est sensible à un univers qui nous échappe, je l'observe sentir, ressentir ce qui le comble et je pense aux rivages inconnus qui m'habitent. Dans les rues, notre chemin habituel se trace sans hasards, je veux toujours voir certaines choses, la petite maison de fée, deux cèdres en formes de dragées et la courte plage qui nous offre le lac plus large. Ce soir, déjà un peu plus rose et mauve et grisâtre, les collines lointaines se mêlent au ciel. J'inspire. Avec toi, la nuit bouge délicatement, elle est un instant mouvant de mains jointes, de retour vers la maison, je m'y laisse glisser.

De toute façon, tous se trahissent un peu, ce n'est pas plus mal, les semblants de croire, à essayer de participer sans y parvenir toujours. Je tiens ta main, mais je cherche, de l'autre, où aller. Près de toi et en déroute, le jour en fin me dépose sur le revers de la page, dans la noirceur de toutes les choses à dire. Je serre tes doigts.

La maison nous retrouve, joues rouges, oreilles froides, pour souper. Peut-être, l'air sec, la chaleur qui pince ma peau, comment savoir, d'où vient cette inquiétude, muette, un souffle léger dont le cou frissonne. J'essaye très fort, ferme les yeux, mais tes bras, soudain, m'encerclent et je comprends, l'heure de manger traverse mon corps, une longue descente dans les nerfs. Je ressens ma finitude, contre toi, la mer invisible, la vaisselle est sèche et fraîche, je ne sais plus comment m'accrocher à l'air des voyages, quand les nuages se divisent, l'odeur du souper me retourne.

Ça brise, entre la cuisine, la salle à manger, tu passes, s'y éclate le cadre du raisonnable. L'odeur continue son chemin. La table accueille les assiettes propres, le cycle des souillures et du savon, je n'écoute pas leur corps toucher le bois, petit choc de rappel, je ne saisis plus la douceur à naître du partage, un repas avec toi. La chaleur des plats agresse ma peau, mon nez plein d'un écœurant souvenir de relents à venir. Dans l'urgence à taire l'horreur, je l'assimile, mange avec violence et ma fourchette frotte mes dents, l'assiette ramène à moi ce qui aura lieu, ce qui fait sans cesse retour. Je cherche, tes mains occupées sont belles, j'ai besoin

d'imaginer l'aurore, son chemin de réveil qui s'entame dès l'arrivée de la nuit. J'accélère, j'accepte ce qui se prépare. L'innocence de l'instant, ses fissures grandissent, bientôt, ton sourire recule, la corde se renverse, funambule, je rencontre l'abysse. La ligne est un couloir, une traversée, lente, vers le domaine du jour, ma nuit confronte la lumière, la salle de bain blanche.

Mes yeux sous leurs croûtes, j'examine les manœuvres du jour à se faufiler par les rideaux, comme il tisse ses rayons, du plancher au lit à mon visage. Je suis étendue dans l'allongement du matin, un songe encore assis sur mon front et les yeux ouverts au soleil des choses à faire. Sûrement, ce doit être un moment que j'aime, ce temps qui est un lit chaud comme un refuge vers la nuit tout aussi tremplin dans le jour. Je peux choisir de dormir encore. Mes jambes s'étirent, se frottent aux tissus. Je crois, j'ai le sentiment calme qu'ici m'accueille.

Froidures, l'extrémité des doigts pourrait casser. Seulement, j'écris et je fais de mon mieux pour continuer. J'entends des bourrasques, en chemin, dehors et je m'accroche un peu, les doigts sur le clavier. Un nerf inquiet, l'œil droit est martelé par sa paupière, je n'ai pas faim, à l'heure de dîner, je suis seule et j'écris contre l'action d'un grand déchirement. Je l'entends, au centre de la maison, la fissure s'étend, lente et profonde, sans doute, mes pas ont usé le plancher comme mon corps. Parcours inévitable, encore, je creuse l'écart, le vent bas les fenêtres, entre le salon et la salle de bain, à partir du papier, je le vois bien, j'organise les mêmes contraintes en phrases de pas lourds et fatigués.

Dans l'isolement, la tâche, je considère mon corps courbé, j'ai honte du texte qui s'écrit là, la blancheur virtuelle qui le subit. Je ne veux pas de la berge qui s'en dégage, fausse, et les limites que j'impose, sans cesse, aux mots. Mal assise, les mains pesantes, l'écran de l'ordinateur me répugne. Et je sais, sans le faire. Pour écrire une liberté qui s'épuiserait d'elle-même, pour plonger dans un océan sans marges, une feuille idéale, je pourrais changer l'ordre des mots, débouler dans le blanc, m'évader en forêt, me secourir en labyrinthes de rues peuplées, bouleverser mes routines morbides. Sauf que je reste ici, assise et vide.

J'ai conscience de ce qui se prépare, derrière les nuages, le chien en alerte. Le tonnerre s'introduit de loin. Logique en naufrage, les yeux fermés, j'imagine la mer, des vagues, elles déferlent et je ne sais plus trouver le sable, l'eau, leur rencontre s'embrouille de pluie drue sur le travail d'écrire. J'écoute, la maison s'anime de vents puissants, un instant, l'énergie d'écrire est grande, mais elle chavire et je m'obstine, dans l'appel à sortir d'ici, je me retiens, la table pourrait se fendre, rejoindre le ciel en délire. L'orage c'est d'abord le mien.

Le ventre gronde, je l'entends, le sens, à force de résister, j'ai déclenché le malaise, les jambes engourdis, de la chaise, déjà, le vertige. Le cri en urgence se tait, tempête avortée, je trouve refuge sur le plancher. Caché sous l'étagère du salon, ses yeux, le chien ne vient pas. Mon cœur se serre, ça passera, c'est sûr, sauf que respirer m'enlise, mon bras s'élève, au coin de la table, il est là, du téléphone à toi à l'assurance que ça ira.

Dans l'après-midi je suis près de toi, tes mains en berceuse, tu es venu me trouver, me relever du poème en échec. Le chien s'est calmé.

La chandelle, si je suis attentive, elle fredonne une mélodie, ses lavandes en danse, je bouge avec elles, je les vois tourner, mauves et délicates. En témoin de magies rares, j'ai le besoin, subit, d'en écrire l'histoire. Mes doigts passent dans l'air parfumé, j'écris à deux mains, les mots ronds se dissolvent, sauf dans ma mémoire, ils s'étirent longtemps vers le plafond, puis disparaissent.

Même lorsque le feu s'épuise, je sens, dans la noirceur, le souvenir de sa vie. Je ne prononce pas les mots, le récit est terminé, je m'amuse d'autres choses, à écouter, reconnaître les sons, pépites croquantes sur le territoire de la maison. Ton entrée m'atteint en sursaut, tes pas, le bois chante et j'allume une lumière. Sans se parler, je le sais, tu décides d'une soirée de paresse, bien sûr, oui, j'allume la télévision, je t'enroule dans une couverture. Finalement je dis bonsoir et tu réponds la même chose. Ça nous prend une minute de yeux dans les yeux, à se trouver ensemble et bien. Je note que tes épaules retombent de leur grosse journée, tu m'observes te savoir. Je crois, nous rions, il fait silence, en télépathie.

À un moment, notre faim se creuse une place prioritaire dans l'ordre de la soirée, impossible de continuer notre travail à s'engourdir à l'aise. Il y a une soupe, pas beaucoup, et ça nous suffit.

Je reconnais une évidence, je suis fatiguée. À marcher tard, en retour vers toi et le chien et moi, j'accumule les croisées, des inconnus, leurs pas rapides, un vent en passage sur le boulevard. Je ne sais pas me fermer complètement, les laisser dehors, dire non à ces visages, d'autres chiens en promenade, je marche vite et pas assez pour les semer. Après un trajet, peut-être interminable de m'avoir lui-même traversé, j'entre dans la maison en avion pourchassé, réfugié dans le nuage.

J'inspire, c'est étrange cet ici, ce chez nous poreux, fabriqué de souvenirs ambulants, de soirées d'amour, et les livres sur les étagères, une bibliothèque d'univers en expansion. J'aimerais comprendre comment, dans l'intensité des différences, toutes les choses qu'il faut joindre pour former une maison, comment cet endroit peut-il m'accueillir avec l'unité d'un sens assuré de sommeils? J'essaye de savoir. Il y a d'abord l'immobilité, contrairement au dehors, et les autres, ceux que je rencontre ici sont choisis selon leurs histoires et leurs poèmes, des livres. Ça doit y être, que dans le temps à recevoir toutes ces vies, page par page, il y a mon choix à m'y prêter.

Tu viens près de moi, me serres fort malgré mon manteau encore froid. Je pense à l'échange entre mon air glacial, je le souffle encore, et ta chaleur de domicile. J'ai confiance en notre réunion pour équilibrer l'atmosphère, former le confort du soir. Seulement, il y a l'odeur de feux en action, les légumes frétilent jusqu'à mes oreilles et je continue de sourire, des soucis en escalade dans ma gorge.

Plus tard, j'ai mangé ce qu'il faut pour faire croire, nos mains, les quatre, sur le chien, il est fou de toutes ces caresses, grogne de plaisir et de jeu. Saturée d'arrière-goûts, je dois m'étendre, la lune est basse et le chien applique ses yeux inquiets en remède. Comme toi, il me souhaite ici, couchée et tranquille, sans larmes et surtout, sans les grondements derrière la porte fermée de la salle de bain. Si vous saviez comme vos ménagements sont pesants, votre amour me précipite dans l'abysse. Et pourtant, vous m'envoyez croire, même minérale et fixée, j'imagine ma course, du sable cotonneux.

Elle me suit, c'est évident, me touche, moi et les murs, les autres aussi. Même, ça arrive, me devance. L'ombre se fond aux coins opaques, je l'entends chuchoter avec les dessous de lits, dans les allées sans soleil, les personnages de livres fermés. En marchant, je me retourne souvent, j'ai peur qu'elle se détache, qu'elle se compose une vieille grandeur d'enfant.

J'avance peu, dans la ville, ses circuits me sont inconnus et, la banlieue dans les orteils, je sens comme je suis avec, trop, tant de gens et des trottoirs serrés. L'ombre m'inquiète, elle prend des formes nouvelles que je ne peux pas accéder. Je marche, mais je cours presque, contre le courant de la circulation, le passage constant des voitures, au milieu de la ville, les fragments m'étourdisent et aussi l'ensemble, comme il se meut. J'ai parfois l'impression, l'ombre se joint à des ombres, de me brouiller, les couleurs ternissent, je me repère mal dans tous ces clairs-obscur, mon ombre m'échappe. Elle devient quelques-uns de ces gens croisés rapidement, une femme plus grande et souriante, une petite fille aux cheveux roux, un garçon plus mince que moi.

Quand je rentre à la maison, tu es là déjà, le soir est monotone et je place mes mains devant la lumière du salon, je joue avec l'ombre, la rappelle à moi. Souvent, je souhaite, sans mots parlés, échanger de place, mais elle ne veut pas et je comprends. J'admire comme elle change, pour toujours, sans s'engager avec personne, indépendante de mes actes, la quantité de mes défaites. J'aimerais partager un peu de ma matérialité avec elle, connaître ses voyages souterrains, en silence, son existence virtuelle.

Je maigris beaucoup dans mes rêves, des ombres me suivent, m'entourent, elles croient que je suis des leurs.

Dès la première phrase, le livre, s'y reconnaissent les mots qui marquent la peau. Les doigts hésitent, tournent, touchent, aveugles et soumis aux paroles. Je ressens une fatigue à l'œil des signes à déchiffrer, les doigts continuent, ils ont soif de savoir, je pense, le corps attentif. Dans les bras, les épaules tendues, le corps soupçonne tant de connaissances, il cherche comment, quel est le chemin vers la lecture des mots.

Dans les heures qui suivent ces questions, je presse mes mains sur les livres, leurs couvertures planes se dévoilent texturées, je ferme les yeux, les ouvre, mes mains glissent sur les mots et, parfois, j'en choisis un, y frotte mon pouce. J'entraîne ma peau, mes muscles à cette rencontre du langage écrit, j'observe, la lecture éveille le corps. Comment, dans le sillage des phrases imprimées, intéresser l'anatomie, aussi vrai que la force du vent, la chaleur et les orages pressentis? J'essaye de taire l'imaginaire de tant d'années de culture, je veux, juste ici, que mes os répondent au langage.

Je m'épuise à chercher la solution, je n'ai pas l'idée près, mais je sais qu'elle existe quelque part, et je sens, au creux de mes mains, au repos, l'air qui dort là. Il y a la poussée, lente, de mes dents, vers l'avant, la faim, des frissons motivés jusqu'aux poignets. J'ai aussi le rappel de muscles en travail de vivre, en course, et leur langueur présente m'incommode. Mes yeux ne suivent plus les mots ni le reste et je sens comme je devrais m'inspirer du ciel dans sa mise en douceur, je m'installe dans un sommeil gris.

Ce n'est pas clair : y a-t-il, ou non, une chronologie à mes absences?

Comment trouver la berge, même une étendue de montagnes, un désert? Ce soir, des images opaques me bloquent le chemin. Sur la page, blancheur impénétrable, c'est moi qui suis creusée, ouverte à l'autre, le râle monte, d'où, et qui le cherche? Personne ou quelqu'un d'autre. Mais non, encore, c'est toujours moi qui écoute. De la chaise, je vois les bananes dans la cuisine. Je suis incapable de taire l'abysse et la mer se traîne, loin devant moi, la brume efface ses marées. Je comprends. Oui, mais je n'ai pas le temps de m'armer, faire un plan, ses dimensions, le gouffre se présente, imperturbable et immense, penchée au-dessus, mes calculs s'envolent, quelques cheveux aussi.

Sur la chaise, mais surtout ailleurs, à l'embouchure de l'appel, je sens la fébrilité de mon esprit, à l'entrée d'où s'apprivoise la noirceur, la lumière goûte encore tranquille, je vacille pour elle. Le vent tire une longue plainte, elle se retient aux parois qui fendent, des pierres sombres dégringolent et le souffle repousse la matière vers le haut, des vapeurs. Je reçois la détresse du combat, l'air glacial et la poussière. J'entreprends de descendre, je pense, il le faut, rencontrer le râle, reposer la tempête, mais le crépuscule menace, et j'hésite. Quand même, je me cramponne aux roches, j'appréhende, il faudra que j'aie la force de remonter, t'accueillir et nourrir le chien.

Bientôt, la noirceur maîtrise l'environnement. Je recule d'où nous vivons. J'ai remarqué qu'il n'y a pas de branches et d'oiseaux, seulement des pierres, et le froid s'inscrit sur mon visage, racle les plis de ma peau. J'ouvre la bouche. Je sens mes cheveux s'alourdir, mes mains perdre leur force, j'essaye de trouver que ce n'est pas grave, je ferme, ouvre ma bouche, qu'est-ce qui veut se dire? La peur, peut-être, longtemps, du fond de moi. J'ai mal aux joues, elles sont glacées. Pour respirer, continuer la descente, j'ouvre la bouche et je souffle, les pierres sont noires, grises, mes mains sont grises.

C'est une erreur, non? Depuis mon dernier pas, je ne descends plus? J'ai d'abord une douleur profonde dans les bras et je respire étrangement. Je garde mes yeux clos, pourquoi essayer d'oublier, le gouffre m'incorpore, sans erreur, ce n'est pas possible de l'oublier, mais je préfère ne pas voir mes bras gris. Tu pourrais venir, maintenant, m'arracher à l'appel, sauf que je comprends, je ne saurais plus comment remonter. Mon visage craque, j'ouvre la bouche, ferme mes lèvres sur le râle. Je pense, si je les ouvre à nouveau, je chanterai une prière. J'attends. Je ne connais plus la lumière, pétrifiée, j'espère que tu arrives avant que ma bouche soit scellée. Les yeux clos, je comprends que j'appartiens à l'abysse, j'adopte ma forme nouvelle malgré moi et j'espère quelque chose.

Si j'ouvrais les yeux, ils pointeraient vers le haut. Tu ne viens pas. Je soulève mes paupières, une croûte, lourde, enveloppe mes cils. Je vois un visage, penché sur le trou, des cheveux qui se détachent, emportés par le vent. Je ne sais pas pourquoi, j'ai besoin de dire, peut-être un avertissement. Brusquement, je vois les cheveux et la circonférence du gouffre, parfaitement circulaire, et encore les cheveux. Je reconnais le visage, je pousse contre le minéral, j'utilise ce que je peux, ma bouche se fige, fendue. Le temps de sentir le vent, une longue plainte s'élève.

Depuis hier, mais sans doute, toujours, je sais que j'appartiens au gouffre et que mon corps l'organise, mes os en forment la structure. Je l'écoute faire remonter des angoisses et des doutes, je ne le fais jamais taire. J'ai peur qu'il craque, moi avec lui, que tout s'épuise d'un coup, une longue fente au centre de la terreur, le ventre.

Je mets beaucoup de sucre dans un café, des sachets jaunes étendus en cadavre sur la table, le restaurant est presque vide, je t'attends. J'attends aussi un deuxième café et l'occasion d'aller aux toilettes. Quelqu'un se lève toujours plus vite que moi. Je me concentre sur l'homme à ma gauche, je le trouve bien habillé et rassurant, mais je le regarde à cause des pellicules qui tombent, lentement et sans cesse, de ses cheveux bruns. Dans son café, je pense, il doit se dire que c'est du sucre, il doit savoir et se mentir. Je décide que sa tasse de café est une fosse, un trou recevant des neiges miraculeuses. Mes yeux s'alourdissent un peu, mon café est vide, je sens mon ventre qui se tord. Il n'y a pas d'hiver dans la caverne que je connais, le froid vient d'ailleurs, j'ai souvent besoin de mettre un pull, large aussi, à cause de ma taille qui touche le tissu en clôture électrique.

Tes pieds par la fenêtre. Je reconnais tes souliers usés, le rythme rapide de tes pas courts. Je paye, pars sans regarder l'homme, ni les autres et le fond du restaurant. Tu as ma main et le reste s'évapore, sauf la permanence du trou, j'entends le vent, mais je fais comme si rien, vraiment, ne cognait contre mes dents. Je pense, j'essaye sans espoir, de toute façon, tu le connais ce sourire contraint, je sens sa fausseté salir mon visage.

Dans le train, les gens, toujours, j'étouffe d'être fusionnée à leurs odeurs de gomme, leurs conversations. Je me retrouve mère et père d'enfants terribles, mal appréciée à mon travail, je suis débordée, vraiment, je n'ai pas eu le temps de manger et je suis immense, des chips s'écrasent contre mes dents, je traîne une tasse de café et une autre, encore une, mille passagers font combien de cafés possibles? Comment, je ne comprends pas, est-ce que je fais pour boire tout ça? Quand notre arrêt se présente, je cours avec toi, devant le train, tous mes visages emportés par le vent, je cours contre eux, leur coalition en brouillard clair. Je m'accroche au ciel découvert, à ton profil, je me retrouve sans me reconnaître.

Par la fenêtre, je l'observe, une créature nerveuse de sa taille en danger. L'écureuil bondit, et je m'avoue, d'un sourire que je sens grand et subit, comme je suis impressionnée de ses cascades. Plus, par ses pas sur les branches enneigées est déclenchée une tempête, locale, plus de précipitations dans la cour qu'ailleurs au pays. Il saute, vif, je le vois, minuscule et brutal, maîtriser un énorme sapin bouleversé.

Assise là, je me demande si, non, quand même pas, mais si j'ai voulu la même chose, par moments, me réduire jusqu'à des poussières, qu'on m'épuise comme une neige piétinée. Peut-être, juste pour déranger, pour prouver quelque chose, mais je sens un autre sourire, lent celui-là, il se rend aux yeux plissés de savoir comme c'est faux.

Dans la douleur des vieux mots, mes yeux roulent, papiers dépliés, une photo aussi. Je vois et j'y retourne un peu, malgré moi, à ces tentatives de dire et leurs cris. Surtout elle, cette fois où j'étais d'abord en silence, puis en larme et toujours en déclin. Tu m'as dit que pour se retrouver, sortir d'un labyrinthe, il faut avoir sa main sur le mur de gauche et suivre, longtemps, ce chemin, mais mes doigts avaient déjà flatté les berges du méandre, de l'incertitude. Mes ongles avaient déjà gratté ma peau sans issue, mes mains avaient déjà cogné contre les armoires. À gauche, c'était encore la cuisine.

Et j'ai, ici, les larmes en rappel, ce souvenir qui repasse dans ma poitrine comprimée, traverse mes bras, refroidit mes doigts. C'est que tu m'as prise contre toi, je vibraï sur ton corps, débordante d'une douleur gluante qui collait à tes épaules, je ne pensais plus, mes coups te faisaient résonner. J'entendais le vide se creuser en toi, je m'écoutais te perdre un peu plus à chaque secousse et toi, tu m'appelais, tu me rappelais du gouffre, ta voix me troublait. J'ai douté, je m'ennuyais déjà de me laisser repêcher, de retourner avec toi dans une souffrance contenue de tous les jours, toutes les nuits de chaque moment, de chaque respiration, de l'effritement sombre et silencieux de mon corps. Dans la crise, je hurlais mon agonie, je provoquais mon effondrement, enfin je pouvais dire, libérer l'horreur, le temps avarié coincé en moi.

Ce qui reste, quelques phrases après le sommeil, des mots qui forment le cercle de mes allées, mes retours, incessamment, dans la page trouble. Je retourne mes idées, replis le papier, la dernière feuille, je sais, il faut sortir de là, mais c'est écrit, presque au milieu, un mot d'excuse gardé dans le passé. J'y pense, après le cri, il y avait eu des mains fatiguées de tenir, la nuit sans paroles.

Un thé à l'orange, dehors a cet air de vie que je ne connais plus sur ma peau. Dans les couvertures, deux, enroulées autour de mes jambes et mon cou, sorte de kimono contre l'hiver puissant qui s'infiltré par les fissures, les fenêtres, qui m'incite à respirer l'air du gouffre. La maison, traversée de lumière, les ombres des arbres, bleues aussi. Il y a quand même ce thé, là, pour moi. Je vois ses fumées rencontrer la poussière flottante et je me demande, j'aimerais savoir, à qui elles ont appartenu.

J'en ai long à regarder, les plantes sont calmées d'eaux froides, un verre à la fois, je bois avec elles. Sur le mur, le dessin sombre d'une branche et, presque les nuages, ils veulent entrer. La maison est pareille à moi, bâtie de cloisons précaires. Je ressens, l'odeur de pain aux bananes s'élève lentement, la perméabilité de mes devenirs. Pour aller au four, surveiller le bon état des choses, je m'avance immobile, plutôt passée par la cuisine. Il n'y a aucune façon d'accepter cette entrée de tout en moi et demeurer, même, à peine réelle.

Je t' imagine, en chasseur de trésor, et si tu trouvais mes os.

Le ciel étale ses débats, nuages gris et orange, mauves et roses. Le chien, je le regarde et je l'aime pour ses pas attentifs, la violence de ses décisions. Tu parles, j'essaye très fort d'être là, j'aime aussi ta voix qui fausse et s'échappe en fumée. L'hiver nous va bien, joues rouges et sourires secrets derrière les écharpes. Pour y être, dans la rue sombre, je t'offre le mien, mes dents rencontrent l'air froid avec amitié, tu sais que je ne t'écoutais pas et tu prends ma main en otage dans ta poche. Je suis heureuse de cette promenade, les rues familières s'offrent en chemins rassurants, tu parles, je t'écoute mieux. Devant la maison de fée, je remarque la lune, haute et entre deux fils électriques. Elle est grosse de beaucoup d'espoirs, de regards, je tends la main vers elle, ma main en otage et tu fais pareil.

Quand je marche avec toi, que le soir nous guide vers la maison, je sens, là et parfois, la magie des habitudes, leurs contours chaleureux. Dans l'entrée, j'enlève mon manteau, ma tuque, mes bottines. Je sors de là-bas, le dehors de toutes les choses. J'ai frôlé, avec mon corps, tant d'air en voyage et je suis un peu fatiguée de ces rencontres. Je respire fort, j'invite la chaleur dans mes narines, mes bras et les cuisses, à l'étage, j'enfile mon pyjama, lentement, je me vêts de repos. Je cuisine avec toi, sauté de légumes, riz, c'est bien, très bon, le chien nous regarde faire.

Cette fois, je parle du gouffre, un peu, la berge derrière les nuages et mes endroits favoris. Je te lis des passages de mes aventures, j'ai beaucoup vécu et nous sommes étourdis de tant d'épisodes. Heureusement, nous mangeons dans le salon, tout près d'un film et j'oublie ce que je fais. Non, pas complètement, mais les fissures grandissent tranquillement, je ne termine pas mon assiette afin de les prévenir. Je fais de grands efforts pour être contre toi et dans l'histoire du film. Je flatte le chien, doucement, j'imagine aussi un second crépuscule pour ce soir, une autre marche et des bras très longs qui caressent le ciel.

Plus tard, je m'amuse, dans la nuit, il faut dormir, mais je veille, je m'invente un conte. De toutes les fées, je préfère la sorcière, seule dans sa forêt glauque, mais non, c'est faux, elle danse à la lumière, en pleine lune spectaculaire, accompagnée de flammes bleues, mauves et turquoise, autour d'un embrasement de formules et de sortilèges. La sorcière n'est pas seule, ni mesquine, c'est elle, l'enfant insoumise. Moi aussi, les yeux ouverts sur la fenêtre, je vis dans le mensonge de la solitude, elle n'existe que pour ceux qui s'entourent.

J'y retourne. Assise où il faut, la table, son bois chauffé au soleil, le papier est frais, il revient des tiroirs. Je suis là, les jambes à l'ombre, le visage dans l'après-midi, la blancheur des feuilles m'éblouit, je pourrais, il me semble que oui, me transformer, ici, en pierre. J'y retourne, mais pas tout à fait, j'appréhende. Je sens, une poussière pourrait faire basculer l'instant, le crayon menace de glisser, mes doigts, déjà, le laissent partir.

Des jours pour m'asseoir, là, enfin, les mots tracés dans l'air, sur la neige et ton bras, tous effacés, sans conséquence. Je tente de rester, d'écrire et marquer concrètement des choses. J'imagine des pages et encore d'autres, derrière la blancheur, pleines d'une écriture gracile et nerveuse, des phrases, beaucoup, pour m'encourager, dire le trouble, la perte d'équilibre du funambule, lorsque la ligne, ses mots craquent comme mes joues. Ça fonctionne, peut-être, je vois ma main droite s'appuyer lentement sur le papier, je l'apprivoise de mon mieux. Sauf que ça n'a pas lieu, j'étouffe près de la fenêtre comme dans un aquarium, je sais, tous les mots déforment l'importance de ce qui ne peut que se crier.

Je parle tout bas, peut-être même dans ma tête. Au travail, ça arrive souvent qu'on ne m'entende pas. Pour tenir, il y a des heures de théâtre, je joue un personnage pour chaque employé, du même nom, j'ai cinq manières de répondre, bonjour, oui et toi? Ce que j'annonce réellement, personne ne le sait, j'ai des secrets de fins de mondes, et seules quelques feuilles gribouillées les connaissent. Dès que je rentre, ferme la porte, je ne suis pas, encore, totalement moi, j'espère tes bras, le chien qui s'agite. Je pense, c'est là qu'est la vérité, sauf certains mensonges à tenir pour toi, d'avoir bien mangé.

Plus tard, il y a nuit. Je te lis un de mes livres favoris, les paroles sont fines, elles s'enroulent, s'accrochent à mon souffle. Tu fermes et ouvres tes yeux, moi aussi, par moment je reconnais des mots partagés à d'autres lectures, je retrouve des livres derrière celui-ci avec, en eux, les lumières de l'été et quelques soirs sourires. Je parle sans racler ma gorge, je ne cache pas de faussetés, d'écarts entre les phrases, dans les pages du roman, je repère un mot qui résonne, profond, les parois du gouffre.

Tu ne sais plus à quel moment déjà j'avais le même ton, mais tu devines. Tes doigts retirent le livre de mes mains, nos yeux s'alignent, je pourrais croire qu'ils foncent, les uns sur les autres. Voici, l'intensité de l'orage se prononce sans mots, dans les gestes secs qui s'orientent vers la chambre. Tu m'emmènes, je ne vais pas bien, c'est évident, maintenant que le roman ne cache plus mes yeux, les cernes bas et la sueur. Je m'entends parler de crise, quelque chose de vague comme le temps suspendu, le jour et le ventre plein.

Souvent, j'ai peur de mourir, le cœur bat, encore, trop fort. Les murs pâles, comme les plafonds sont hauts, couchée, du fond de l'abysse, je jure, il y a des poissons tout près de toi, une activité merveilleuse, et j'agonise si près de la vie. Dans la nuit, tu rêves, retrouve la surface, mais je reste là, inondée, et ça remonte de moi, l'eau, j'ai perdu le vent glacial, les pierres grises et les sentiments de nuages. Je ne sais pas nommer cette manière d'exister noyée. Peut-être, à force de redonner au monde ce dont il me nourrit, une absence, j'ai creusé, accroché une rivière souterraine, altéré son cours et comme elle m'emporte.

Tu puises cette eau, me ramène à respirer doucement, mes doigts touchent le chien qui tremble, les orages et les crises lui font peur. Malgré ton inquiétude, tu me donnes un visage d'amour sans plis. Tu me reflètes jolie et sereine, je m'endors à ça.

À l'aurore, je le sais, tu te lèves, je me hausse dans ton élan, je veux que tu voies, je peux marcher seule, doucement, un léger sourire avec, je t'accompagne en bas, puis finalement à la porte. En voulant te convaincre, j'ai décidé de prendre le jour à récupérer du soleil et des siestes, je me fais mieux, pour nous, je crois.

À nouveau, ça me reprend, en retraite de l'écriture, je ne sais pas mobiliser l'amour, assez, pour accepter les mots faux, les ratages. Je pousse le papier, du bout des mains, jusqu'à l'extrémité de la table, les feuilles hésitent à tomber, moi aussi. J'espère la berge, encore, une mer cachée qui est toute la possibilité de m'échouer. Je sais, j'écris mal le dénuement, tout ce qui s'est retiré de moi et qui n'a pas fait sa place dans le poème. Il faudrait savoir où ça s'évapore. Et je suis là, c'est vrai, peut-être sur la berge, celle de l'écriture.

Je cherche, j'imagine très fort son sable clair, l'étendue égale de la page blanche. Je marche d'abord, attrape les brises marines sur ma peau, j'avale cet air à souffler quand j'en aurais besoin. Je reviens de loin et tu es peut-être là, à me suivre, tranquille dans le sillage de ma tempête. Quand j'amorce ma course, les chevilles serrées dans l'énergie de la mer, je provoque des remous grandioses, presque, en geysers, c'est moi qui fonce la marge. Et j'arrive au bord, le rivage est une feuille qui chancelle, je m'inscris dans le parcours déséquilibré de la houle. Je sens, sur l'in-fini, l'à faire, ma volonté, puissante, mais elle craque, je continue. J'y crois, aux os brutalisés par la nécessité du mouvement. Il n'y a que les fragments du monde, ils se rejoignent en coalition fragile, j'en ai un entre les orteils, petit coquillage pâle.

Je dévie, le dialogue de l'eau, la plage, l'endroit renouvelé de chaque question, je ne sais pas creuser la réponse et je surveille l'abysse, un silence profond. Peut-être, c'est que je fais attention, trop, pour ménager, malgré tout, mon corps qui tremble et le texte qui surnage. Toujours, les procédures de sauvetage sont respectées, je reviens à ici, la table ou la cuisine, ce qui reste, des mots vides, petites carcasses flottantes et l'angoisse. C'est le texte qui en souffre, de ne pas me laisser tomber complètement là où les histoires se dévoilent, le souffle en bulles de fuite, sous l'eau qui donne la mort, où les merveilles se reposent.

Te souviens-tu, parfois, des années passées à se chercher l'un l'autre? J'y pense, là, avec le trajet de train qui conduit au travail, en enfance même, si je ferme les yeux. Au cours de notre apprivoisement, mes premiers sourires d'amour dirigés vers toi, notre timidité, longtemps, nous l'avons entretenue dans le confort de se découvrir gentils. Tu m'as aperçue derrière un voile de bonheurs nouveaux, minute unique de contentement sincère, sous l'amour discret, à l'œuvre, je cachais déjà mal mes fissures.

À peine près de toi, j'ai dû t'avertir, ouvrir un passage sur le monde écroulé qui s'animait en moi. Juste, que tu saches, que tu vois et que tu décides. Tu m'as acceptée, beaucoup, et tu n'es pas seulement resté, tu as quitté le moi d'ici maintes fois pour m'explorer là-bas, en me tenant la main, toujours, et les souvenirs confus, en cherchant seul, les secrets protégés de ma douleur, ceux qui m'échappent encore.

Un jour j'ai été autre que ce corps démesuré de souffrance, tu le sentais aussi, tu aimais cet autre, cette elle tendre et présente. Des mois, tu as fouillé mon sépulcre, essuyant la poussière sur ma peau, suivant les traces d'une déesse ancienne. Mais, tu n'as déniché qu'un vers de cendre, celui de mon insuffisance. Avais-tu peur, quand, au plus profond du tombeau, de ma mémoire obscure, espérant un trésor lumineux, tu ne découvrais que le renouvellement de mon crépuscule? Au retour de tes expéditions, tu retrouvais mon visage crispé, craqué comme les monuments perdus de ton imaginaire.

J'ai usé tes désirs, abusé ton amour. Tu m'aimais et je disparaissais trop lentement pour nous. En refusant de nous perdre, pourtant, égoïstes dans notre obstination à s'éprendre, nous avons fait connaissance, la vraie. Fatigués à l'abandon, nous avons joint nos corps, très tard la nuit, nous avons endormi le râle, et dans l'intermittence de mes tempêtes, nous avons choisi de cultiver l'immensité d'être ensemble.

Gentiment, tu passes une écharpe à mon cou. Dès dehors, nos mains s'attrapent, nous avons ce plaisir à nous imaginer ours dans l'univers polaire du lac, dans les distances interminables de marche sur la glace enterrée.

Il entend le son magique, la laisse qui tombe, libre, presque fou de toutes ses courses possibles. Le chien m'entraîne dans son excitation, je veux faire pareil, être folle et ramenée, ensuite, à la maison.

Vraiment, j'attends souvent quelque chose, toi et que le cycle se termine, je reviens de la salle de bain, sale et vaincue. Je cache habilement les souvenirs qui me manquent, les cheveux, toutes les choses que je perds chaque fois que je m'y retrouve, là, seule avec beaucoup à faire. J'essuie mon visage, dans le miroir, des yeux rouges et gonflés, je pense, ce ne sont pas les miens exactement, mais je les reconnais aussi.

En regardant ailleurs, n'importe où, le mur blanc, je remarque des petites traces de combat, des points sans phrases qui en disent trop. Avec un mouchoir autour du pouce, je frotte sur les taches, j'efface le chemin, je comprends, c'est moi qui retourne au nuage. Je pense, il y a longtemps, j'ai hésité avant d'entrer dans le trouble, comme sur le seuil d'une maison inconnue, sans promesses de confort. Sauf que ça n'a pas été très long, de douter, je me suis précipitée vers elle, la maladie, dedans et un peu en dehors, par la tête qui enregistre la souffrance de quelqu'un d'autre. J'ai déjà ri de rage contre mon visage pourpre et veineux, ce visage, et je ne pouvais croire que c'était le mien, avec ces yeux larges, ouverts sur l'horreur. Plus souvent, j'ai pleuré à cause de lui et pour elle, la petite fille sans repères, le brouillard qui lui a enlevé la vue, l'assurance des formes et du monde. C'est aussi elle qui pleure pour moi.

Ce soir, encore, je t'attends toi et surtout le moment avant de manger, où tout se joue, un abandon vulgaire au vide du gouffre, une lutte acharnée perdue d'avance, j'ai toujours le choix et je reprends le couloir. Par la fenêtre, il n'y a pas de couché, le soleil s'évanouit dans un ciel gris, je peine à t'attendre et l'heure semble s'être figée là, dans un crépuscule indéfini. L'univers va peut-être se diluer dans ces nuages monotones, lourds, qui n'invitent aucune couleur à les craquer. Je me défends de cette indifférence, imagine une maison pleine d'enfants, des jouets, des paroles aiguës en voyage. La maison est sur la plage, des pieds en course sur le sable et dans l'eau, des rires et des cris, surtout un, plus fort et plus loin, dans l'eau jusque dans l'azur du ciel qui manque.

Bientôt, j'espère sans rien penser, la peau du visage me pique, elle est sèche, négligée, le chien dort plus loin et je pourrais faire comme lui, sans résister, mais c'est là que je vis, dans l'agitation des choses à faire. Pour arrêter le gris du ciel, une soirée mal amenée, je reprends notre marche, assise dans la cuisine, j'accroche des nuages roses et orange, un soleil bas, il touche l'horizon, va traverser le seuil du visible, je bondis dans l'air pour le rejoindre. Tu entres dans la maison, à ce moment, je suis de retour, brusquement, avec toi, je découvre un ciel noir, la maison noire, je ne sais plus. Tu as laissé entrer l'hiver, il flatte mes joues et je cours chercher des chaussettes épaisses, je pense à une jeune fille, ses dents écartées et du chocolat chaud sur ses manches. Je reviens vers toi, heureuse, ça te prend par surprise, je sais, mais accepte donc, si je te jure, il n'y a rien en arrière, non je ne suis pas allé aujourd'hui, promis.

La nuit, j'y pense rarement. Ni le jour. Je flotte plutôt, longtemps, la transition des états m'héberge, des instants précis de magie dans le mystère. Comme il est bon d'avancer vers les ténèbres ou de repérer l'arc lumineux du jour, et il vient, entre les étoiles. L'après-midi, soleil au zénith, j'appelle, je murmure le soir. Tant que j'y suis, dans le métro, je m'invente toutes les heures, mais je dois bientôt sortir. Je marche rapidement, les rues, je ne les connais pas, la ville m'envahit en jour plein, celui qui me rattrape toujours avec sa lumière blanche. Je cherche une excuse pour m'absenter. Je prends d'abord une avenue, une autre, à l'ombre des obligations, je cherche et le mensonge apparaît, heureusement, oui, j'ai le sourire dans les doigts qui tapent un message pour l'amie, au cellulaire, non vraiment, je ne peux plus venir, ma patronne m'a appelée.

Je vais mieux, très vite, de retourner chez moi, d'abord dans le métro qui me soustrait du jour, je pense à l'accueil du chien que je veux au complet, je reviens. La nuit, elle approche, lentement, je le sens et je suis rassurée du bon engrenage des choses. Moi aussi, réglée, je fonctionne en cadence avec les lois profondes du retour à moi, pureté jamais atteinte. Après les exagérations, tous ces visages, des odeurs à repousser, les sons tambours, je recule de cet être au monde en vie turbulente, au moment où le ciel appréhende la fin du jour, trop vécu, je repose mes yeux, mes jambes, j'adhère au vide.

Mon problème d'être avec, tu le sais beaucoup. Certains soirs, tu me prends sans me regarder, tes bras sont longs d'amour et de mots tus. Quand je trouve comment te rejoindre, je pince doucement ton épaule et tu sais, oui, que je suis là. Je parle fort et je t'explique, à nouveau, toujours, le gouffre, sous le crépuscule en feu de nuages rebelles, des crissements de pas dans la neige et quand j'arrête, j'ai fini de redire, j'avoue le mensonge. Je ne voulais pas y aller ni la voir, l'amie et le monde qu'elle habite. Tu comprends. Je ne dis pas le parcours dans les couloirs, la salle de bain et le grondement du lavabo quand les nuages, à peine orangés, annoncent déjà tes mains pour me soulever.

Ça aussi je sais le redire, je t'aime.

Dévier, je l'ai fait toute seule et en secret. Il n'y a rien, c'est vrai, à regretter, quand je baigne la vaisselle dans l'eau tiède et mes mains avec, je repense, ça m'arrive, à cette fois où j'ai eu l'idée, la première, d'utiliser une cuillère pour provoquer la poussée, et la gorge irritée, une crampe violente contre la volonté du corps à garder.

J'écoute un film, assez vieux, un après-midi aussi vieux, la lumière ne dit rien. Il se pourrait qu'un matin plus long qu'un autre ait décidé d'accompagner le film, qu'il pousse, repousse l'après-midi vers le soir, sa tombe. Je mange une tranche de pain avec de la confiture, devant des films, là, depuis très tôt, au soleil bas et l'effleurement bleuté sur les toits sombres. J'ai mal au cœur, mes bras, mes mains tremblent légèrement. Le malaise se traîne du ventre à la gorge, mais je suis mieux, au troisième film avec ma tartine. Seulement, immobile sur le divan, je sais que les douleurs passent et avec elles le sentiment d'avoir réussi quelque chose.

Je ne t'ai pas appelé, ni d'autres, je préfère les sons de la maison, le chien qui demande de sortir malgré les tiraillements qui m'arrêtent et me couchent. Ce sont les secrets que je peux avoir. Ceux que je peux garder, les bouts clandestins de moi, je n'aime pas les parler, ils sont meilleurs partagés dans les yeux noirs du chien et les rumeurs du chauffage. Parfois, il y a un craquement, comme un gong, la maison sonne l'heure de mon exil.

Quand je termine la tartine, alors, j'ai tout perdu. J'ai mangé. Le film est terminé et je sais que je dois reprendre l'écriture, la lecture, je n'ai plus assez mal pour prétendre au repos. Je deviens amère. J'écris des phrases mauvaises qui ne se parlent pas entre elles, je lis avec, loin, l'appel du gouffre entre les mots, je travaille, mais j'y retourne nécessairement, un autre film sans confiture, juste le pain.

C'est pire, en pyjama, immense, une tache sur le gris, près du sein. En même temps, on cogne à la porte, il faut me lever, avec la tache et le linge qui tombe et le corps qui tombe. Elle, je l'aime bien, c'est une amie, je l'aime loin aussi. Mais voilà, je sens comme ça se tord plus bas, le ventre me tire à lui, j'écoute son problème. Elle me regarde gentiment, elle devrait partir et elle parle trop. Je ne sais pas dire pourquoi je garde le silence et elle continue, je devrais lui expliquer, écoute, je suis de trop ici, comment fais-tu pour être là en plus. J'ai besoin d'espace pour m'endurer, prendre tout le vide et l'occuper de mes pas vers la cuisine, le frottement des couvertures sur le divan, j'ai mille fantômes qui reprennent mes gestes et elle est là. Puis, timidement, elles apparaissent, dans le cou, à la lisière de mes cheveux sauvages, les perles de l'angoisse. Je pense, elle les verra pour paniquer, m'aider à ce qu'elle ne peut pas comprendre, comment se douter, après tout, que je n'ai gardé aucun repas depuis des jours, j'écoute, au fond, le rôle.

Enfin, au milieu de ses paroles, j'entends mon téléphone vibrer, tu m'appelles et me sauves, je réponds, à peine ton petit salut bas, toujours bas. Je sens, mes yeux s'alourdissent. J'ai envie de dormir, au centre de la crise je pourrais le dire, mais je sais que je dois la conduire à la porte, continuer le mensonge, quelque chose comme tu as besoin de moi, et quand elles sont trop près de moi, les amies, je t'aide et te supporte, comme elles comprennent et partent heureuses sans se douter, les amies. Plus tard, tu appelles vraiment, tu m'expliques que tu seras en retard ce soir, je dis oui, bien sûr, en plein après-midi, c'est que je me perds, sauf, petit Poucet, les miettes jusqu'à la salle de bain.

J'ai déposé le papier sur le plancher. De la table, en passant par le salon, le couloir, la cuisine, les feuilles se suivent, vides. Je retourne m'asseoir pour me relever, je dépose mon pied sur la blancheur, je m'exerce, en suivant un parcours à écrire, je veux me convaincre, c'est vrai, c'est possible d'avancer dans le nuage sans se perdre.

Pendant qu'il y a un thé, s'échange du chaud et du froid, tout près de mes mains, comme j'aime à penser le travail de la température et bientôt, mes lèvres toucheront le liquide à point. Je vois, mais je le revois, les gestes s'accumulent, strates de souvenirs jusqu'à ici, un œil sur le thé, l'autre sur d'autres thés, alors sûrement, je le fais souvent, m'asseoir à la table, après la vaisselle et les lectures jusqu'au sommeil. Jamais je n'atteins le rêve. Les yeux couchés se relèvent, il y a tant à faire, et les mots n'y arrivent pas. Une tisane, un thé, juste que l'eau soit chaude, pour m'accompagner dans l'immobilité. Je me déconcentre partout, mais je tiens, fixe, mon regard sur la confiance du soir à venir, tous ces soirs qui sont venus.

Par la fenêtre, je vois la lune, toujours, dans le ciel bleu, pâle vers l'horizon, j'ai du mal à accepter sa présence, la lune l'après-midi m'apparaît fossile. C'est quand l'éther prend une figure d'océan, un azur riche et profond, qu'alors le satellite s'affirme, m'attire. Je pense à la froideur de l'espace, la lune, le thé me fait une maison.

Un par un, les mots tissent un ample chandail. Je l'observe et je pense, souvent les passants et d'autres m'ont lue, visages lassés qui disaient ton linge trop grand ne cache rien. La nuit, je porte leurs opinions en mailles fatiguées, des phrases déçues. C'est vrai, je le sais maintenant, sous peau, douceur, os, le chandail est mauve pâle, il y a un corps inconnu, terrible, mais banal, même, ils tournent la tête de mes vêtements ordinaires. C'est mieux, vraiment, il n'y a rien à voir. J'apprivoise les détournements et la solitude, la nuit jusqu'à la cuisine.

La lune, j'aime ses mots, elle me regarde, m'offre sa lumière, de la fenêtre jusqu'aux tuiles sombres, entre les toits et les branches d'arbres, elle se reflète sur le mur. Je dois venir pour ça, cette lueur. Parfois, mais ça arrive souvent, un morceau lunaire se détache, il est dans la cuisine. Blanc, je l'écoute résonner. Je le regarde sans toucher, sans l'ouvrir, je suis très éveillée, j'ai faim, j'espère quelque chose sans être certaine. Mon pyjama raconte les secousses de mes sanglots.

Les jambes sont engourdies, après des heures assises, je reprends la marche en sens inverse. La lune est partie. Je change de linge, mon pyjama pour l'habit du jour. Comme je pourrais ne pas y être.

Je lis des poèmes en anglais, en enfant devant le langage. Il n'y a pas de barrières, les sons appellent mes connaissances, la mémoire, certains d'entre eux s'amuse de moi, je ris plutôt que de me fâcher. Des lettres collées forment toutes sortes de véhicules, petites voitures, d'autres, des pèlerins, à pied, sur les routes cahoteuses du sens. Je marche avec. C'est vrai, oui, et j'ai toujours, depuis les promenades sur les plages de galets, les bras de mon père, collectionné les cailloux étranges. Je ramasse quelques roches par pages, dans mes poches, mes images préférées.

Les poèmes sont beaux, me font voyager, croiser des quelques parts vastes et j'essaye de trouver que c'est tout juste agréable, avant que mes mains s'inquiètent, que mon cou frissonne. J'ai tant de difficulté à revenir de mes escapades, des marches sur les galets, et je sais, tu devrais rentrer bientôt, je décide, alors, juste un poème de plus, pour revenir en même temps que toi. Du livre, il faut remonter le chemin dans les herbes jusqu'à la voiture et nettoyer le sable entre les orteils, je me souviens, je sens de longs cheveux sur mes jambes, ma mère qui lève la tête et me sourit. Je retrouve, d'un coup, ma place, le salon craque dans l'hiver, j'entends le chien rêver.

En me tournant vers la fenêtre, mes yeux s'accrochent à elle, la plus belle plante, ma favorite, dramatique dans la lumière de fin de jour. Il y a ses feuilles vertes, foncées, d'autres plus pâles, mais surtout, des marbrures rouges et larges, jaunes, orange. Chaque feuille en dos d'insecte merveilleux, je pense, la maison est un pays et cette plante notre jungle. Seulement, j'ai tort, je suis tissée de lianes, je suis pareille, de jungle et sans chemins. Au creux de mes mains, je vois des dessins mystérieux, la peau qui flétrit, j'offre mes paumes à la lueur du ciel indécis.

Un rêve, doucement d'abord. La brume recouvre le souvenir de mes mains. Je glisse, je le sens, dans un endroit inconnu. J'essaye, mon imaginaire se heurte à la blancheur, c'est qu'elle s'obstine à garder sa tranquillité, rien n'y prend forme. D'accord. Je n'ai pas peur, j'écoute l'invitation à s'y fondre, l'accueil est profond, sans fin, je baigne dans l'indéfini de mon corps, le nuage m'emporte dans d'autres nuages, le même.

La dérive entraîne les sens en voyage, elle inonde ma pensée de bouts de doigts, ils frôlent quelque chose sans le reconnaître et je n'ai pas le temps, comment, pour me demander de réagir. Je ne sais plus, déjà, quels sont mes doigts et les autres, vers quoi tendent-ils, ici s'applique mal à cette géographie sans repères.

Sans comprendre, les nuages se meuvent, je suis dans cette traversée comme de brume, incertaine et soufflée.

Cette fois emporte les autres, je m'accroche sans crisper le corps, le nuage protège mon paysage abîmé. Cachée, je m'appartiens moins. J'arrive, je me balance, à flotter par-dessus les réalités, les traces de mon passage, sur le papier, s'effacent.

Terrible signal, au fond du ventre, le gouffre, ses pierres de monde pétrifié s'animent. Je n'ai pas les minutes qu'il faut pour saisir, aux yeux j'ai un endroit vague, mes jambes sont lourdes et je sens, le sol se rapproche. De même, le temps, ses allées diffuses, étranges, le malaise et un retard dans le corps à suivre l'ordre de la gravité. Les dalles de la cuisine, avec moi, se présentent suspendues. Peut-être que je me trompe, mais c'est soudain, ça sonne vrai, aussi, c'est possible que j'aie contaminé la maison, le monde autour, d'indécisions et de crépuscules, que tout ait basculé sauf moi.

Pendant que je tombe, très longtemps, la lumière est douce, j'entends, de loin, un murmure de pardon, il doit se dire, mon corps, voilà, j'y arrive au repos, et il semble accepter l'abandon. Je pourrais faire pareil, seulement, je le sais, rejoindre la terre, les dalles, là, ce serait finir. Je ne sais plus, d'où je suis, si forcer contre le sommeil est le bon choix. Encore, du coin de l'œil, sur une branche, un écureuil, et, mon souffle se tire dans ma gorge, il amène la réponse, pas ici, pas comme ça, du téléphone, tout près, je jette ma voix dans tes oreilles, puis celles de ma mère et je sais que vous viendrez me relever du sol.

Quand tu arrives, le visage plein de perles et l'activité de ton vent, de la bouche aux lunettes embuées, je vois la vie qui bat le cœur, et le mien, serré dans des os fragiles et la peau bleue. Tu entres dans la maison, je vois tout, du divan j'ai la meilleure place pour te dire que ça va, j'ai exagéré, j'avais peur. Au-dessus de ma tête, il y a un autre visage qui te reçoit, ma mère est légèrement penchée vers moi, le salon est habité de vous. Ensemble, tous, nous ne disons presque rien, à se regarder, il suffit de comprendre, nous le savons, une crise comme d'autres, il n'y a plus de danger.

L'air, de moi, passe, glisse sur la surface de l'eau en légers remous. Le thé s'équilibre à la douceur ambiante. Dans le repos, il y a un travail oublié à lui-même, une écriture laissée dans un coin, c'est une décision importante, je me mets, avec toi, à la porte du monde agité. Je dois me remettre.

Cette nuit, tu dors profondément, mieux, de savoir que je m'exerce au calme. Je ferme les yeux sur le plafond, non je les ouvre et les ferme sur la fenêtre qui cadre un ciel sombre, des toits en plaine. J'approche du sommeil au moment où le chien, d'une poussée, se colle sur mon ventre. Ses mouvements déraisonnables, brusques dans ses désirs, encore, je l'aime d'être égoïste et content. Mollement, un rêve m'invite sur son nuage.

J'y vois un reflet menaçant, des contours vaporeux.

Ce matin, je me réveille, à deux, juste là où le chien s'étire et pointe son museau vers moi. J'accueille son geste en bras qui se tendent, notre drôle d'habitude de se donner, à distance, des caresses, avant de reprendre nos occupations. Depuis le premier réveil, je le sais, il était très tôt, l'avant d'une lente lueur, j'ai pensé au soleil qui se déploie en rouges sur des déserts immenses de terres à faire vivre. Dans le lit blanc, le sable est loin de cet hiver, d'ici. Sauf que le soleil, comme là-bas, s'acharne à me lever, moi aussi, mes poussières pâles. Il faut sortir des couvertures, s'étirer, s'accrocher à des pensées faciles et fluides pour entreprendre le matin.

Je sais, la berge, il y a des semaines qu'elle m'échappe, peut-être, il fait trop creux là où je n'ai que la fenêtre pour comprendre, un paysage flou derrière la vitre embuée. C'est possible que tout soit inondé, que le désert, image pressante, en soit l'indice, un demi-rêve pour m'inciter à écrire autrement, à délaisser le nuage. Peut-être, c'est à cause du changement de saison imminent, oui, ça fait un moment que je le devine, dans le printemps à venir, il y aura des choses à perdre. J'appréhende la chaleur, les corps en danses sur les rues mouillées, tiédies d'humeurs confortables.

Le désert, sans précipitations, sous un ciel d'azur, et au bout, la berge, calme et disponible, une traversée d'idées mortes et brûlées pour retrouver l'inspiration. Quand même, la nouvelle saison complique l'écriture, l'humidité m'indiscipline, les nuages lourds, les os qui appellent, s'enflent aux jointures. Je dois vraiment y être, m'asseoir, écrire malgré tout. Et les balades contentes du chien, et toi qui aimes à respirer l'air doux. Je vous observe en profiter.

Pour faire quelque chose à aimer, je me mets en rage, toute seule, malgré les paniques de nerfs tendus, la nécessité des remontées dans la gorge, j'essaye. Insoumise et en course, en rond, encore, tellement de soleil pénètre par la porte vitrée, les fenêtres, contre la gorge qui pousse, je continue. Je m'essouffle complètement pour me donner raison, oui, d'être là, et je lui dis au corps, le chien est nerveux, pour manger il faudra cultiver la fatigue, ce sera autre chose. Alors je cours et je ne m'arrête pas, il est encore midi, presque plus, et je mange à l'heure des jambes rompues.

De retour à la table, fini d'écrire, les mots sont poussés devant un plat pour moi, au complet d'avoir travaillé à le mériter. Pas si vite, un peu peut-être, je mange, sens, aussi, le sentiment d'euphorie qui motive les mouvements de la fourchette. J'essaye fort de ne pas avoir peur et même, sans film, ni toi, toute concentrée à goûter et savoir que les aliments sont portés à ma bouche, je mange. Sûrement, j'imagine que c'est ça que tu as dans les mains, dans le sourire et la satisfaction de satiété, une sorte d'euphorie. En même temps, j'ai des images, quand je te vois manger, de détente, des bouchées tranquilles que je ne connais pas. C'est plus compliqué, je me rappelle peu, des bras raccourcis s'enfonçant dans des sacs de chips, et des luttes pour manger plus que ma sœur. De là, l'enfance en retour qui ramène le reste, j'aurais vraiment, je le jure, aimé manger un dîner entier.

Des sanglots. Une poitrine qui monte, sursaute, descend en saccades. Des mains accrochées à mes épaules, et je sens les secousses, les nôtres. À pleurer ensemble, j'ai compris la plus grande douleur, à s'aimer sans pouvoir se mêler assez, et comment pourrais-tu me donner la vie que tu me vois fuir? J'évite les mots vrais, tu devines le rôle. J'ai peur, avec toi, de ce qui m'arrive, de ce qui a été dans ma tête et mon corps, caché depuis l'enfance. Nous connaissons les verbes et les noms, comme ils sont intimidants, comme la maladie est plus simple en réalité, un long cri dans moi. J'espère le soir, la berge et nos corps qui se mélangent. Je suis fatiguée. À la fenêtre, je vois les ambivalences glisser, elles se déterminent sans moi, d'un côté, l'autre, des nuages roses à la toute fin. À vivre au milieu, crois-moi, je le sais trop le vide et il m'habite plus profondément que les chemins et les promesses, je préfère ma balançoire sans faire exprès.

Nous mangeons tard, collés sur le divan, assiettes sur les genoux, je la termine pour toi. Dans la lumière tamisée du salon, nous sommes proches d'être assimilés à la noirceur. Je te dis la vérité de beaucoup d'allers-retours, vraiment, ici, contre toi, je le sens, cette vérité est plus pressante que nos baisers, sur mes lèvres, elle creuse une distance. Les yeux fermés sur ta réaction, j'écoute, tendue, ce que tu vas dire. Dans l'éloignement, les secrets qui forcent un pas de recul pour comprendre, toujours, tu sais reprendre le pont, marcher vers moi, et quand tu connais tout, j'ai honte, je suis gênée d'être si proche, seulement, tu me serres. Je sais, nous sommes habitués à ces aveux et je les entends avec surprise, chaque fois, d'avoir confiance, de dire, à toi, au bout des bredouillements, des hésitations, les mots racontent mes éclipses. Elles n'obstruent jamais longtemps notre lumière, elle vient de toi. Dans nos bras, nos corps unis, l'amour s'apprend en caresses douces, dans le murmure des mains dans les mains et le goût des larmes.

Comment t'expliquer à quel point, dans le gouffre, j'oublie les moyens de dire? Entre mes confidences, la nécessité de te voir marcher, encore, vers moi, j'entretiens des doutes, je m'assure de tes sentiments, place des pièges, m'aimes-tu assez pour rester? Et là? Je ne veux pas m'épuiser seule, j'ai besoin de tes déceptions, et encore, tu t'approches, me retiens, peut-être que tu sais déjà tout ça. Je me perds, à ne plus savoir la mesure de ma douleur, l'horizon, un trouble épais m'éloigne de toutes les lignes, surtout, celles de l'écriture.

Dans la chaleur des couvertures, pour t'endormir, j'enroule tes cheveux dans mes doigts, te parle d'aventures réelles, moi petite, les bonheurs éclaboussés, une belle roche et l'eau aux chevilles. La mousse se promène sur le rivage, pétille sur mes jambes et chaque vague me surprend dans une joie toujours renouvelée. Tu ris doucement, écoutes, et tu me parles aussi d'une marche avec tes parents, toi inquiet et fatigué, puis les bras de ton père. Je pense, comme ils sont précieux ces bras-là.

Sommeil tissé, rêves délicats, courts et enchevêtrés, ce châle est long de nuit et des yeux gonflés du passage des pleurs. Je me réveille encore habillée d'un songe parfaitement blanc et sans limites, un brouillard tiède. En te racontant cette nuit, j'ai à nouveau envie de pleurer, je comprends, mais je le savais déjà, mon être au monde, là et avec toi, comme il est conditionnel d'un effacement aussi intense que l'amour, et permanent. Je le dis pour rester proche de toi, tu n'as pas la force de trouver des beaux mots, ceux qui pourraient s'écrire et répondre, je cherche comment les redire, le rêve et mes découvertes, une manière de

renouveler le poème. J'y pense alors, mais le chien jappe, demande, comme il nous aime de tout son corps agité.

Je suis presque en accord avec l'heure de midi, je dépose mon stylo. Je sors de la chaise, j'avance, de rayon en rayon, vers les yeux fermés de soleil. J'ai souvent l'impression, à la fenêtre, d'être exactement, où il faut pour un instant. Mais, c'est pareil aux autres fois, de l'heure qui avance reprennent d'autres pas, contre moi, j'oublie de savoir que j'ai raison quand je reçois le monde en plante épaisse et lisse, d'avoir poussé succulente, nourrie et bercée avec abondance. J'oublie et je désespère. Je me retourne sur des tiges sèches, les plantes dans les coins, celles qui supportent mal la lumière directe, je m'écoute faner.

Le ciel orange, d'un bout à l'autre, rien de plus, aucun nuage ce soir. Le train me berce, il m'avance, vibre vers la maison. Encore une fenêtre, d'elle je vois tout et le monde se meut, des oiseaux plus loin se regroupent. Je me concentre sur eux, colle mon visage au soleil, la vitre est froide, je peux, comme ça, oublier les ronflements de l'homme près de moi, le coude couteau de la femme assise à côté. Je me retrouve là, peut-être détestée, dans notre cage, il y a surtout ce jeune homme en retrait qui m'observe parfois. Son regard pince mes joues bouillantes d'avoir couru, il me fait douter des lignes dures qui tracent mon visage, et je suis ailleurs, un instant, il y a quelques années, large de honte, plutôt seule et debout dans un trajet de retour.

En fait, j'ai le souvenir, il se replace, le pont et le lac m'occupent une seconde. Je n'ai jamais su mon corps, toujours il s'est pressenti. À le chercher, vouloir fixer sa forme inconnue, j'ai freiné son élan à se lier aux environs des limites, quand le corps goûte, frissonne de toucher. Au lieu et longtemps, j'ai creusé un gouffre, sa circonférence calculée, je suis précise, pour me rétrécir de l'humanité, le monde. Je ne sais pas comprendre comment, de vouloir vivre autant, l'inquiétude de laisser glisser des secondes a pris une forme de disparition. J'ai perdu les dimensions du gouffre et le reste.

Sûrement, j'y pense mieux quand l'homme sort du train, qu'il emporte avec lui d'autres regards d'hommes et libère mes souvenirs. Je le sais, le compas de mon amour a toujours pointé l'extérieur du nuage et j'ai vécu, d'une personne à l'autre et en rond, sans le comprendre. Des années, seule même accompagnée, sauf qu'il y a eu toi, enfin, ta main pour m'éclabousser de soleil, prendre ma main et dissiper la brume, alors pourquoi, je ne sais pas, j'ai tiré plus fort que toi?

À vivre en éclipse, difficilement, et pourtant, je ne regrette pas les premiers jours dans la direction de tout ça, ces jours-là où toi tu es arrivé et que j'ai aussi choisi de périr. À la fenêtre, je ne peux pas imaginer d'autres manières d'avoir atteint aujourd'hui. J'approche de la maison, je sens toute la douceur de te retrouver, et la peine de débarquer du train, te rejoindre et te savoir anxieux de ma main qui tourne, retourne, la poignée de la salle de bain. Pour tenir jusqu'à la fin du trajet, j'invente d'autres présents, simples, avec des films et le chien endormi, quelque chose comme ça où tu échappes un rire joueur lorsque j'enlève mon chandail, sans t'avertir ni m'avertir des blessures à cacher. J'arrive presque à y croire, un moment, mes épaules se détendent, je ferme les yeux. Ça ne dure pas.

Une autre fois, des étapes indécises vers la maison. J'arrive, j'en ai la mémoire. Après il y a autre chose. Dans le salon, j'avance prudemment, sur le divan, je distingue le chien endormi, pas le reste. Je reconnais le vent du gouffre, où se cache son immensité? En me guidant vers la cuisine, ma gorge sèche nécessite des flots d'humeurs rassurantes, je marche lentement. Je suis d'avec les murs, en tournant les coins, je tends le visage, au cas, si là, se présentait le vide.

Nuages bas, le ciel me manque, mes yeux bondissent de surface en surface, le comptoir et à travers la fenêtre, la fin de neige. Derrière la blancheur, je cherche l'étendue, la largeur de l'univers dissimulé. Mes cheveux sont presque secs, je sens des gouttes en plongée sur la serviette, jusqu'à mon cou. Je pense aux abondantes fumées de l'atmosphère et la pluie sur ma peau. Quand même, il y a quelque chose à cette averse océanique sur l'hiver, dehors prend un air de printemps. Peut-être, les animaux en savent les secrets et je scrute le visage du chien, au cas où, dans sa respiration et ses yeux lourds se cacheraient les arcanes. Pas de chance, c'est qu'il m'accompagne dans un demi-sommeil, je retourne m'asseoir.

Dès que je peux attacher mes cheveux, je décide une marche relaxée, dans le salon, je considère des façons d'appartenir. Également le contraire et des durées rapportées à ne pas savoir se posséder. J'en ai beaucoup à me dire et quand mes jambes deviennent lasses, des nuages me rejoignent, au-dessus du divan, frôlant l'étagère, ils circulent paisiblement, soulèvent certains livres. Je ne sais plus si, vraiment, mes pieds touchent le sol.

Un grand projet neuf, celui de guérir, encore, mais pas pareil, presque original de tout ce qu'il ne sera pas, surtout pas un redoublement des autres entreprises à revivre. Je me suis laissé proposer des démarches, que dans tes yeux, très gros dans ton visage long chemin, j'ai accepté. Je pense, pour cette occasion, se retrouver comme tu m'as connue il y a des années, je devrais, ce serait beau, déterrer ma fierté. C'est que je sais aussi des choses que j'aime dans ma façon d'être au monde et je pourrais te les mettre à jour.

Je suis seule, la maison en chantier d'archéologue. Le balai en arme, je sais, la poussière a régné des heures sur ma vie et je sens, j'ai peur que mes qualités, peut-être, se soient décomposées, qui sait si je les balaye avec le reste. Seulement, j'espère, et quand je me penche pour voir, je reçois la vraie couleur du plancher, un bois pâle, mort d'un endroit inconnu. Là, contre les planches, je trouve un souvenir sans souffle, ce n'est pas une qualité ou des vieilles allures de santé, mais quelque chose que je sais faire. Pour lui rendre la vie, je retrace le parcours du bois, d'un arbre, simple, au crayon. Je dessine, et comme j'en ai surtout l'habitude, les lignes se tressent, serrées, en lettres. L'arbre, sous l'action de mes doigts, se déforme en écriture.

Au crayon, je regrette les lettres déjà inscrites. Je voudrais ajouter des couleurs à l'arbre, déranger mes habitudes, tracer des plantes en pot, un visage, aussi, en tout petit coin sur la feuille. J'ai toujours dessiné, mais j'ai aussi arrêté. Je pense, il y a du bon à actualiser ce toujours, rattraper les lignes aux esquisses imaginées sans plus. Tu reviens à ce moment, j'ai perdu la touche, mais tu regardes mes dessins d'enfant, ils te sont heureux et tes bras me font un sourire dans le dos, en caresses. Je te raconte le travail, le matin, le retour en train et les visages à décoller devant le miroir. Ensuite, je te dis, plus doucement, du ménage au dessin, les couleurs. Tu prépares le repas, j'aime te regarder faire, tu brasses les légumes. Dans la chaleur, le souper se présente gentiment.

La promenade, plus tard que préférée, au moins, les rues coutumières avec un peu de neige sur les pins en dragées. C'est ton tour de me parler d'un jour plein à faire ce que tu aimes. Tu serres ma main très fort dans ta poche, comme si j'allais m'échapper de ma promesse à faire mieux, et non, je ne t'en veux pas, d'y penser, de surveiller les mensonges, mes gestes et les assiettes trouées.

Il y a cette douleur qui ne se débarrasse pas de moi.

Aujourd'hui est ce jour-là, celui où je vis près d'elle, cette amie-là. Je touche ses mains, lentement, elle me parle de notre distance, et je sais, oui, j'ai manqué, depuis beaucoup, à retrouver ceux que j'avais accueillis dans ma vie. Je réponds à son amour, ses inquiétudes, j'explique et c'est difficile, j'essaye d'avoir confiance, mais je connais si bien son visage crispé, la main qui vient frotter le chandail, comme elle veut savoir, m'aider, et comme elle ne peut pas. Je l'aime et je réponds des mots vagues, ce qu'il faut pour qu'elle s'occupe, se rassure, non elle ne me rencontre pas en vain, bien sûr je l'écoute, oui je vais l'appeler plus souvent, sauf qu'elle cogne à la surface de moi. Je devine, j'essaye de ne pas la blesser, c'est qu'elle le sait, la distance que l'inquiète est celle même que je cultive.

Contre nous, ce nous d'amitié mobile, incertaine dans l'éloignement, je choisis des mots avec habileté, je pense, c'est un peu écrire. Je décide de la convaincre à partir de la marge, la mienne, et c'est très important, je tais le secret de ma propre répugnance, les marches circulaires qui m'ont séparée d'elle et les autres. Je ne dis pas les repas et l'angoisse, son corps, à lui, d'amour, sous mes crises marteaux. Mieux, plus propre, les mots d'insomnie, d'épuisement sur des textes sans fin, aussi le travail et le temps volé. Je raconte des histoires qui ne sont pas des mensonges, la solitude, pauvre de rires, mais nécessaire. Je sens, meilleur que sur les pages, les effets des phrases, le visage, délié, détendu devant les apparences de retrouvailles vraies. Je suis heureuse, moi pareil, prise par le récit qui se développe, ce n'est pas ma vie, mais la sienne, au personnage, et j'ai mal avec elle, pour elle, nous apprenons à la connaître en même temps, l'amie et moi.

Quand je vois, la montre l'indique, l'heure de partir, je retrace le chemin des larmes, chaudes, partagées. Je pense, j'ai peut-être réussi quelque chose, ici, et cette hésitation est plus douce que d'autres.

Après les indécisions, la chambre couverte de vêtements impraticables, tu me vois et nous savons, la soirée sera pénible. D'abord en voiture puis chez eux, j'ai le silence en secret, je parle et je dissimule chaque mot qui importe avec des paroles banales. J'ai peur, je pense à tout ce qui pourrait être crié, les occasions interminables de réponses sincères qui, c'est sûr, seraient mal reçues.

Nous sommes assis, la table est grande, il y a deux personnes que j'aime bien regarder, j'essaye de manger normalement, sans aucun son, et je crois, j'y parviens, on m'oublie assez rapidement. Je sais, je n'entends pas tes parents ni les autres, je compte sur toi pour m'éviter de répondre réellement, je souris beaucoup. Au dessert, je refuse de mon mieux pour qu'on pense, oui, elle doit simplement ne plus avoir faim, seulement, une petite assiette se pose devant moi, je crois que j'entends rire doucement, et les mots de ta mère, non, je ne devrais pas me soucier d'une part de tarte et du reste, tout juste ce qu'il faut pour mouiller les yeux et perdre ma volonté de comédienne.

Ton regard sur moi, tu connais ce qui a lieu, la gestion, peut-être impossible, de rester assise là. Je me souviens, maintenant, la cuillère qui touche l'assiette s'approche de la tarte, ce qu'elle va déclencher, je prétexte un léger mal de ventre et tu repousses le dessert, tu leur dis, à tous, nous devons partir, ce fut agréable, merci. Nous sommes retenus, d'abord, et je tourne la tête, les mots cachés, difficiles, sont visibles sur mon visage, je le sens.

Dans le retour vers la maison, le poème s'étend, les nuages très longs sur le ciel noir, les formes mouvantes d'arbres et d'herbes éclairées par les phares, apparentes à l'instant de notre passage. Je me concentre sur tout ça, ce qui est pratiquement disparu quand je le vois.

Trop rapidement, je nous rappelle la fatigue dans les efforts et le besoin, parfois, d'endormir les souhaits. Tu te réveilles pour partir, j'ai encore un peu de temps ce matin, j'ai aussi nos larmes sur la peau. Le carrousel redémarre.

Intégrer le printemps. Je m'y fais dorer les joues, à la fenêtre, j'ai terminé d'écrire un grand nombre de mots. Débarrassée de vouloir faire achevé, j'accumule les erreurs, les approximations attaquables, je ne défends plus l'honneur de moi, du texte. J'explore une façon de délier, délier.

J'accepte, ici, de ne plus appartenir à mes attentes, à celles que d'autres ont. Je n'attends plus, dès le matin, je flatte les mots comme les feuilles épaisses des plantes, l'écriture s'invite et avec elle, un ciel fébrile. Je m'exerce au contact pur, incorrect et brut, d'amour, du crayon sur le papier, de mes idées sur les phrases. Je ne sais pas finir, je continue, des paroles ambulantes, des rayures, des cercles autour des mots justes, parfois ils embuent mes yeux.

Je n'écris pas avec violence, mais je suis sans repos, les yeux rougis de soleil, j'ai très faim, je ne bouge pas. Je ne sais plus bouger. Dans la page, je ne trouve rien, ne cherche plus, je pense, le monde va m'écrire quelque chose, à moi de l'attendre, là, dans la blancheur. Je sens la force du jour en action, je ne m'impatiente pas, au crépuscule il y aura les ombres sur les mots. Je m'efforce.

Je ne connais plus les résultats de créer, l'aboutissement des pensées. Je suis le quai d'où elles voyagent, indépendantes, les idées. Je n'ai pas la prétention de retenir leurs visages libres, elles partent d'abord et reviennent gonflés de voyages, toujours un peu secrètes. Et ça dure, des jours et quelques soirs, à capter la lumière et déchiffrer les ombres, les endroits intimes, juste pour leur beauté, pour accéder au moment des lettres jointes en mots. Les effets produits sont insoupçonnés, je ne sais pas les dire et, c'est assez, pour là, d'avoir l'après-midi sur la peau.

Au travail, je griffonne un mot, pour toi, je me rapproche comme je peux de l'heure de tes yeux qui me trouvent. Tu es à la maison, avec le chien et sûrement, tu agis en silence. Je t'imagine facilement, tu prends un verre d'eau, le temps de respirer, tu t'assois, calme pour lire. Je te vois rire seul, mais d'un rire remonté de l'enfance. Tu dois trouver que la journée s'allonge d'autres jours vieux, à retrouver des printemps chez toi, avant nous, des mois de mai d'abord filtrés par la fatigue d'avoir couru dehors, tes petites jambes, et peut-être, tu rencontres des souvenirs moins gentils, tu te penches pour trouver une limace durcie.

Avant nous, j'aime y penser, je te fais toujours sourire plus grand. Avant nous, ça existe réellement, je dois me convaincre, passer par des instants durs et humiliants pour me dire, oui, si tu avais été là, je n'aurais pas ces souvenirs, ils seraient mieux et partagés. Mais j'aime y penser, à comprendre que nous sommes de passage et que nous décidons de nous accrocher, très fort et longtemps, l'un à l'autre.

Il y a risque d'aurore boréale, la nuit, et je marche dans le salon. Je souhaite un rêve, éveillée, le chien se colle à moi, souffle un trajet de glace pour patiner. J'entends des mots anciens, disparus, c'est possible, oubliés et je sens, si j'inspire grand, aussi immense que mon désir de vie avec toi, je saurai remplir la maison de lumières nordiques, toucher leur éphémérité. Sur la patinoire, je suis presque dans le songe, je pourrais être beaucoup plus jeune, avoir huit ans et lire une histoire de Passe-partout, celle où la lune vient passer une nuit avec les humains, où elle s'amuse sur terre. Je revoie les couleurs pastel, les lueurs douces des dessins, je ne suis plus dans la rêverie, mais le souvenir, et les yeux pleins d'aurores. Il faut, je veux, écrire comme ça, des lunes accessibles et roses.

À pied, dans la maison comme dans l'herbe. Un livre à la main, je réponds à tous les paragraphes, je l'aime pour ses caractères minuscules et son espace long de marge. Je m'inscris là, à la périphérie de l'écriture, en gribouillis, attentive au monde de chaque page. Je marche en même temps de lire, je ne le fais pas souvent, mais oui, en ce moment et le chien m'espionne, je remarque, entre les pages et au bout du couloir, sa tête tendue. J'espère parfois des mots et je m'arrête sec, tente de deviner la prochaine phrase. Sous mes pieds, le bois, puis une autre sorte de bois, plus vieux, puis les dalles de la cuisine, ça tourne sauf en rond, les mots ont leur propre chemin et je sens le bois, encore. J'ai toujours tort quand je devine une phrase à venir, mais je l'écris parfois en réponse. Chaque reprise du parcours me place devant la salle de bain, je n'ai rien déjeuné ce matin, sa porte fermée fait partie du mur, je continue.

Les oreilles en alerte, le chien aussi, nous le savons, quelqu'un s'approche, les escaliers de la maison grincant un avertissement. Avant le son strident de la sonnette, je bouche mes oreilles et, les yeux fermés, j'avance vers l'entrée, l'itinéraire dans les jambes et juste, pour ouvrir la porte j'ouvre l'œil ailleurs, sur la salle de bain. Je cours à l'étage, dans les couvertures, contre la panique, j'ai confiance d'être protégée, sauf que la sonnette reprend et le chien ne veut rien savoir de l'inconnu, il crie avec tant d'amour à nous défendre que je dois y aller. Vraiment, je descends, je regarde, par la fenêtre ma mère me fait bonjour. Souffle longtemps, il faut retrouver la parole, neutre, effacer les évidences, la voix qui fausse.

J'aime écouter ma mère dire. Elle sourit et ses cheveux suivent les mouvements brusques de sa tête. Elle se balance toujours secrètement à une musique, que je devine, trop forte, excessive dans son corps minuscule. Je cherche ma propre mélodie, ma mère flatte le chien qui, rassuré, se laisse parler bonjour par tous les doigts. Je raconte certaines idées que j'ai pour des petits poèmes et je partage un peu de compote de pommes avec elle, je lui dis merci d'être passée. Ensemble, nous voyons l'après-midi finir et le ciel reprendre ses débats. Pendant un bon moment, je sais que j'ai oublié des choses, mais avec la nuit, l'heure m'excite et c'est plus difficile d'être là, j'ai faim.

Quand elle s'en va, et avec elle le devoir d'être hospitalière, mon corps se relâche, défaille plutôt. Je sens mes mains humides, les yeux aussi, j'ai mal d'avoir été assise et droite, le ventre rentré, attentive à mes vêtements, mes gestes, lents, pour ne pas éveiller les tremblements de la chair. Péniblement, je me couche sur le divan, le chien vient contre mon ventre. Là dans la blancheur des coussins, la fine couverture, je mobilise le brouillard, j'inspire.

De la nuit, au centre, les nuées s'additionnent, je n'ai qu'un geste pour t'avertir et ma main se crispe sur tes côtes. Immédiate, la souffrance en clameur sauvage. Tu cherches les cachets, dans mon sac et la noirceur, mes yeux en éclairs sur ton chemin. Le râle déchire mon ventre, la chambre.

Tu me portes, nos sueurs en ruisseau frissonnant jusqu'à la salle de bain. La conscience arrachée à ce qu'il faut respecter, je hurle pendant, mes mains empoignent violemment ce qu'elles rejoignent, s'accrochent contre la crise. Je n'ose pas retracer le cauchemar, je ne saurais pas même comment s'engagent mes intérieurs, lorsque les misères de l'esprit s'incorporent et provoquent l'épreuve de tenir.

Il y a ta voix, la force qui me place, nue, dans le bain. À la chaleur qui m'étrangle d'abord, les cachets dans le ventre, je m'oriente dans la respiration regagnée. Juste là, des eaux profondes me coulent du regard, je vois ton visage penché, tes vêtements trempés, tes yeux qui s'alignent aux miens. Ça fait quelques fois, déjà, des douleurs la nuit quand je m'épuise à échapper au jour et ce qui continue, encore, de creuser dans moi. Trouble, anxiété, je ne sais plus ces mots depuis qu'ils me connaissent.

Plusieurs matins couchés, celui-là me lève du lit, de lectures interminables et de séries télévisées. Délicatement. Je m'étire de mes dormances nébuleuses, reviens d'un arrière-monde.

J'embarque dès ton rire en vague, le va-et-vient, la rencontre de nos lèvres. Je suis prise et envahie de ton visage, j'émerge à chaque souffle, derrière nous, la musique bouge et je sens, je dois être en train de danser, même assise, et de bond en bond, ma pensée nous signale une chanson à investir de gestes réels. Je te tire à mon nez, mes joues chaudes, en se levant des chaises accolées, nous cultivons l'accord de nos bouches, mes mains dans tes cheveux, nous remuons vers le salon.

D'où ses mouvements de fleurs en vent, lorsque nos corps se séparent, jusqu'aux doigts sur les notes, la batterie, contrebasse en cascade. Et la voix de cette femme, le jazz nous encourage à nous offrir fous, les yeux rieurs dans nos danses enivrantes. Il vient vite, le moment de s'aimer ici, je fais de mon mieux pour y être. Je chasse les impostures, bouge la tête dans tous les sens, lorsque j'avance vers toi, prête d'avoir retiré l'élastique de mes cheveux et les faussetés, tu m'accèdes peu à peu.

Suite à notre bonheur, installés tranquilles, la lune est haute. La radio éteinte, s'entendent les sons de la maison, elle participe à ce que tu me racontes, tes idées sur le monde à voyager ensemble. Pendant, mon ventre gronde timidement un orage interne, peut-être, il se prépare du fond, l'abysse.

Avec précaution. J'élis domicile dans la permanence du glissement, les vapeurs évoluent. S'en échappe la marge, je touche l'ailleurs, les doigts propres sur l'inconnu, ma volonté travaille, s'éprouve à tracer le nuage blanc.

Dans un rêve, des notes roses et phosphorescentes. J'ai le poème en tête, saute de l'une à l'autre de ses lumières, sur fond noir, le vide m'encombre, je m'accroche à la chaleur du mouvement. Mauves, jaunes, je saute et je continue, m'efforce, mais la mélodie se tord, prend des allures de moins en moins. J'appréhende, cette danse me ramène au parcours d'Alice, un petit chien au museau en balais efface le chemin coloré de fleurs, juste, le noir.

Je ne suis pas elle, ceci n'est pas un rêve. Toujours un voyage, quelques fois par semaines, du divan au banc de train, à repartir vers chez moi, je trouve des souvenirs épais, lourds dans la matière noire. Et les couleurs, celle de tes cheveux et ma plante en jungle, vous formez des repères à saisir. Entre vous, les lieux, en train et à pied, je ne m'appartiens plus, me devine, de note en note, ma chanson flottante me perd, je remercie les rails et leur trajet sûr.

Depuis un certain temps, mais je mens, encore, je sens, il est difficile de savoir. Je fonctionne en funambule, sans cirque, je performe un numéro solitaire. Je t'assure, avant que tu partes, la corde me guide où il faut, surtout pas devant la cuisine ou la salle de bain. Je ferme la porte derrière toi, le son est sec, profond comme les os qui cassent, le bruit de mes pas contre les promesses.

Le printemps chante faux. À la fenêtre, d'autres plantes me remplacent, le printemps est condamné dès le premier son, puissant, précieux, de la cigale. J'écoute la perte, stridente et longue, aucun mot ne peut se placer dans le chant, relancé, déjà, par d'autres cigales, et je sais, l'été est en naissance du même son.

Maison ouverte, complète. Les fenêtres, les portes, expansives, je suis chez moi dans ce partage vrai avec tout ce qui connaît d'entrer, l'odeur de l'herbe et le bruit léger de tes pas dans la cour. Je t'entends, avec le chien, je suis là et vous aussi. Pour sortir, je passe le seuil, sans toucher la poignée de porte, à peine un bond et les abeilles entrent, viennent butiner les fleurs à la fenêtre. Je ne demeure pas ici, je vais vers vous, du soleil à l'ombre au soleil et les arbres se balancent. J'entends les cigales, la musique à l'intérieur, la maison agrandie par l'été, la terre est une longue chaise pour s'asseoir, à deux, et le ciel nous parle en rayons mouvants.

Fatigués de poursuites, de chaleur, et l'idée d'un melon d'eau pour sucrer le moment, j'ai une gourmandise heureuse, et j'essaye très fort de m'imprégner de ce sentiment à vouloir sans remords, sans que mes pieds s'engagent dans des trajets cachés. Un grand fruit rond, avec toi, pour manger, mais presque boire la fraîcheur, et me retenir, l'après-midi, à la lumière profonde d'un instant d'amour.

Vers le soleil penché, plus loin, derrière les arbres, je m'installe avec toi, avec mon cahier. Tu viens écrire pour me montrer que s'asseoir avec un papier, un crayon, et le laisser vide, c'est déjà travailler à le tenir, mettre la tâche sur ses cuisses et sentir, là, le vertige. Je te vois fermer les yeux, tu fais une liste de mots, ceux que tu aimes. J'y pense, j'aime beaucoup les verbes de l'été, j'écris des actions paresseuses et je fais attention de ne pas compliquer les phrases, de permettre les espaces entre les sentiments accueillis. C'est bien, pendant un certain temps, je suis surprise de l'élan, sa stabilité. Mais, ils troublent déjà ma concentration, des gens dans les cours éloignées et proches, l'heure du souper, d'un coup, s'anime de terrasses enfumées de viandes invisibles.

Dans les paroles lancées, énergiques, les excitations partagées autour de la nourriture grillée, j'entends mon propre silence, mes mains sont froides et au cou je sens les perles, minuscules sueurs de fin de jour. Il faut refermer les portes, les fenêtres, retrouver un printemps imposteur. Je délaie le repas au plus tard, sans t'inquiéter, c'est que j'entends mille mastications, des bouches sourires et béantes. J'ai froissé le papier et oublié, déjà, le goût du melon d'eau.

J'ai besoin de ta main, au creux du sommeil, le lit est bien trop grand pour nous et je dois me traîner jusqu'au bout de ton bras, te rejoindre, en excuses, en larmes quand je rêve et que les ombres m'emportent.

Grande nouvelle dans le ciel mauve, des nuages encore blancs de lumière sur la nuit, elle gronde, sous eux et dans mon ombre. À vélo, ensemble, nous allons lentement, la brise est bonne. La mise en noirceur du monde s'accroche à nous, je te vois, mêlé de mieux en mieux au souvenir du jour. En vélo pour célébrer, je n'ai pas ta main dans la mienne, mais tu es près et ton chandail gonfle, un ballon bleu pâle. Je pourrai rire, mais je suis trop heureuse pour ça, j'ai écrit des poèmes, tu les as lus.

Plus encore, que nos corps gênés, à se chercher, plus que nos maladroites, leurs secrets qui nous sont doux, tu m'as lue et tu as pleuré, un peu, de me rencontrer, là, dans l'épaisseur du brouillard.

J'aurais dû écrire autre chose que la blancheur qui cache le crépuscule, la berge. J'ai voulu, le râle s'est enflé, il m'a appelé, toujours des orages. Le poème des mots faux, des mots cachettes, je l'ai effacé chaque fois, puis j'ai compris, à écrire l'échec de mes moyens, je pouvais déjà en retracer les limites, marquer le papier. J'ai aussi, dans le soir, ton corps tourné vers moi, nos vélos pour conquérir l'été, entre les vers perdus et rassemblés, ceux, encore, de mon insuffisance, j'ai nos promenades, l'étendue du lac, l'espoir de fatiguer le trouble.

Il fait chaud dans la chambre, à 15h, les mots me coulent du front, lentement, je glisse avec eux dans les profondeurs où la lumière s'impatiente. Lorsque j'approche de l'essoufflement, mes pieds touchent le plancher, le sable? Encore, je ne sais plus, j'écris à mi-chemin dans l'abysse. Et je n'arrête pas, j'explore cette ambivalence, encore, encore, les mots, les retirer les inscrire. Je comprends, il n'y a pas de fin, je suis d'avec les vagues et leurs tremblements.

Elles s'étirent, les formes s'étendent, les ombres, la plage, ici la mer commence, ici mon épreuve, je m'enlise, à vouloir me déterminer, à n'en pas finir. J'ai le souhait précis de devenir jusqu'à l'épuisement, de trouver la confiance d'exister, précaire, en dehors de mon périmètre. Je l'imagine, la chute, sous l'eau et je sais nager, dans l'océan, le ciel, j'inspire la rencontre des hémisphères, je me dégage de ma latitude, hors des coordonnées sphériques, et le corps pour séjourner, en voyage pour écrire. Je garde les yeux fermés, j'y crois à la berge, ce qu'elle invite, au seuil de l'immense, je sens que j'y suis, autre, nouvelle, possible quand le vent dégage le ciel, ma vue. Je ne saurai jamais guérir d'être là, soufflée, à l'embouchure, sauf que je peux, avec mes mains sur la feuille et mes cheveux dans tes cheveux, te couvrir d'amour, et essayer, encore, de renoncer au trajet des retours dans le trouble.

Et j'y arrive, là, un peu, à écrire des nuages tracés, je vois des mains en sortir, sous la mousse de la vaisselle. Je me concentre, ne pas penser à demain, hier, me tenir dans l'instant. Le rivage, la côte, mes premières inscriptions dans les livres aimés, en gribouillis, à la mine, des réponses pour lier la marge aux flots, les mots qui s'alignent longtemps. Dans l'effort à sentir le monde, mon corps et le papier communiquent avec lui, je m'adresse à qui je deviens, ce qui pourrait devenir d'ici, la berge, si je t'y invitais, toi et le chien, si ton sourire se mêlait au rire de la mer.

Je le dis très fort, en voiture, en balade, je sais où nous allons, avant de revenir ici, je le dis comme ça. Surprise, et près de toi, j'ai l'impression, peut-être, les cercles se dilatent.

Au crépuscule. La fenêtre aux yeux, sur ce qu'il y a dehors et en moi. Le ciel, c'est qu'il est géant pour mes os en appel et il répond en nuages larges, courbes, d'une violence en développement, des pluies nocturnes. Je ne sais plus où regarder, comment éviter la tempête? Il y a toi, un rayon d'amour. Pour mieux t'attendre, je m'installe à l'entrée, dans l'entrebâillement, je vois tout d'ici, un lieu merveilleusement possible, à sortir par l'avant, ou aller s'abriter. À travers les cèdres, je devine, je le sais par mes mains qui s'agrippent, tu reviens. Tant de retours et les miens, je ne sais plus les compter, à revoir le même plancher de bois et les dalles, le bain, en perspective de porte ouverte. Tu me serres tout de suite que tes jambes ont passé l'escalier.

Il y a une magie à vivre comme ça, l'un contre l'autre, à essayer, de nos meilleurs sentiments, à se reconnaître. Suite à des années, je les vois sur ma peau, je t'apprivoise encore et tu fais pareil. Nos mains se rencontrent, se sentent, oui, c'est bien toi, tu es revenu, et moi, je suis toujours celle que tu as vue, devant ton bol de céréales, les yeux embués de sommeil. Je te parle de rêves étranges, de nuages phosphorescents, je ne sais plus, les ombres m'accueillent. Tu me dis, je devrais le faire, les écrire en poème, mais j'entends les rumeurs du gouffre, je dois bouger, fuir, j'attrape ton bras.

Ce soir, notre promenade plus vite que prévu, le chien en zigzag, je tiens ton chandail les yeux rivés sur le dôme grisâtre qui nous contient. Nous arrivons à la maison de fée, de sorcière, ce n'est plus certain, je l'imagine mener une double vie, et si elle claquait des doigts, et si je retrouvais mon chemin? En regardant les pins, je te dis, je voudrais rêver à eux la prochaine fois, les voir roses et bleus avec des papillons en réglisse, encore qu'il faudrait retenir l'été, que les insectes butinent toujours, appeler le chien qui mène ses propres pistes. J'aimerais m'en inventer, moi aussi, des sentiers droits et les brumes élevées en nuages éloignés. Avec ta main qui rejoint ma taille, je me demande si, peut-être, en dehors du trouble tu existes vraiment, si me retrouver c'est aussi te perdre. Ce soir, et rarement, j'ai envie de rentrer plus tôt, avant le lac, avant de savoir.

À l'heure du souper, j'exagère mon humeur, fais ce qu'il faut pour être là. Tu brasses les spaghettis, coupe des tomates, l'ail, des feuilles de basilic, et je suis contre toi, ma tête sur ton dos qui respire. À chacun de tes gestes, je déplace mon front, je ne perds aucun mouvement, tu en ris et moi aussi, je répète plusieurs fois comme je t'aime. Quand les secousses viennent de moi, non plus de tes bras actifs, je sais, à nouveau, il y a retour. Du gouffre remonte une vapeur épaisse, le râle, mes jambes fléchissent dans l'effort. Je pousse les résistances de l'air, j'avance dans l'effritement de mes pieds, les chevilles, jusqu'au lit, faire semblant.

Tu viens, c'est le moment du repas, moi je suis prête pour dormir toujours et tu veux manger avec moi. Je n'y peux rien, à tes yeux qui me lèvent déjà, je prends des cachets, contre les perles sur le front et les paumes. Tu le sais, sûrement, c'est pour ça que tu es là, à me retenir de prendre le retour. Tu le sais aussi, je ne connais pas d'autres routes que circulaires, mais tu m'assois et je mange, c'est bon, assez pour pleurer d'être encore là.

Très tard, je t'embrasse longtemps.

**PARTIE 2**

**RETRACER LE TROUBLE**

Au commencement, les questions ont formé la nécessité de l'aventure. Avant l'hypothèse, l'ouverture des yeux et les mots effacés, le texte a demandé une héroïne. Elle s'est présentée, incomplète, fracturée et en marche. Longtemps, le texte lui a formé une place, pour elle, un lieu à faire vivre, avec pour quête de soulever le sens entre les lignes, lier les mots de haut en bas des paragraphes. Un peu écrivaine, surtout curieuse, c'est elle qui aurait dû écrire l'essai. Elle l'a voulu, sans y parvenir. Elle a renoncé au moment où je l'ai couchée, fatiguée mais détendue, au creux de l'histoire. Dans le sommeil que nous partageons, et en sachant que seule je ne pourrais pas, moi non plus, le faire, j'ai pensé qu'avec la narratrice, sa fiction dans les doigts, à deux et avec les autres, je pourrais tenter d'écrire l'essai. Pour rencontrer les possibilités de l'écriture qui s'éloigne, celle qui grandit sans jamais se laisser rattraper. Je parle des mots qui repoussent les limites en contrées insoutenables de vide, je les connais, comme elles, la narratrice et certaines écrivaines. Je parle aussi de cycles interminables, de vacances permanentes en marge du monde, du temps, du brouillard qui couvre les mains et comme elles écrivent une issue de secours sans la trouver.

La première question formulée, ce n'en était pas une, juste, à peine un mouvement de recul devant l'écriture, le souvenir d'errances graves et de paniques au fond du nuage. Sur la page blanche, l'incertitude des mots en efforts aveugles, l'élan de l'écriture pour adopter la tâche, et le refus, le déni. La fuite constante me ramène au départ d'écrire, où les doigts tremblent, où je sais, il faut se départir de ce qui encombre l'horizon, et j'essaie, je m'avance comme elle, la narratrice, en fragments.

Sur la berge, le commencement, l'écriture me chuchote un navire, mais déjà, les doutes submergent les idées en vagues, je voudrais rebrousser chemin, et pourtant, la narratrice m'incite à poursuivre, elle s'enlise, court et se fatigue à rejoindre le point fixe, loin d'elle, la mer expansive. Là-bas, elle imagine un lieu de création libéré de l'épaisseur de la brume, une

écriture extrême et dissoluble qui, tour à tour, provoquerait les marées. La narratrice y place, court encore vers elle, la périphérie qui serait le lieu de toutes les écrivaines. Elle dit qu'il y a, dans le vertige de s'élire là-bas, dans une maison inatteignable, les couleurs du voyage. Il faut y aller, et les phrases s'additionnent en détours, en pertes et en solutions précaires. Il n'y a pas d'express, de ligne droite pour parvenir à l'écriture. Pour arriver au but, il ne suffit pas de traverser l'espace, il faut l'investir pleinement, l'écrire au complet. La narratrice ne peut le faire qu'à petits coups de mots fragiles et éphémères, ses poèmes sont sans cesse ravagés par ses incertitudes, ses pieds dans l'eau, ce sont les miens. Avec elle, j'hésite, je m'impatiente, j'efface et je regrette. Face à l'horizon, nous y sommes, la narratrice et moi, pour écrire, nous convaincre d'écrire l'expérience du monde, l'expérience trouble de la nourriture et le corps et les mots qui résistent.

Dans l'instant des troubles alimentaires, en retenue comme en démesure, en arme contre le temps linéaire et l'inévitable, le langage se déploie, sans bornes, mais perdu, avec les mains, dans la brume. Dans cet ici qui ne l'est jamais assez, la narratrice n'a pas trouvé comment dire ses mots essentiels. Les miens non plus. D'autres ont su laisser des traces, des mots que j'ai lus, ici et là, des histoires étranges, décalées du réel. Pour entrer dans le secret, le chuchotement des os, il faut basculer avec elles, les femmes anorexiques et boulimiques, les écrivaines du manque, dans l'envers corporel de toute chose, la mise au monde des sens, du corps présent de toute sensation, la forme, les lignes qui appellent la perte.

L'écrivaine entreprend l'achèvement de l'œuvre en sachant que c'est impossible, que le redoublement est infini. Le texte, tout comme le corps, fait preuve de la maladie, il dévoile ses symptômes dans les coins sombres, les allusions qui sont le lieu de concentration des mains dans le poème. D'où la fascination et l'inquiétude que ces livres suscitent parfois, alors qu'en eux s'emploient le vide et l'extinction de la vie, qu'ils abritent une part secrète, même révélée aux yeux. Les phrases s'alignent, forment un texte aux apparences cohérentes, et pareillement, celui-ci se fissure et la vulnérabilité de sa posture se dévoile : celle de son message fugace, caché, celle de l'écrivaine derrière qui essaie de colmater le trou. Seulement, c'est de lui que surgissent les mots : « nous écrivons donc toujours à partir d'une faille, à la

fois intime et commune à tous les humains ; intime et anonyme<sup>1</sup> ». Cette faille, par où la vie et l'imaginaire se faufilent, l'anorexique et la boulimique la connaissent, elles aussi, trop bien. À force de s'égarer en soi et hors de soi, avec pour but de se rapprocher de la rive lointaine et provoquer les limites, les troubles alimentaires engagent la puissance de la volonté humaine contre soi et pour soi, une relation par laquelle s'épuise le corps et l'amour. Longtemps, disparaître fait croire à l'avancée.

---

<sup>1</sup> Sylvie Germain, *Les personnages*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004, p. 57.

Ce n'est pas en pleine lumière, c'est au bord de l'ombre que le rayon en se diffractant,  
 nous confie ses secrets.  
 Gaston Bachelard.

Premièrement, construite de tous ces « encore », la berge. La mer pour penser, approcher la limite en image. Comprendre ce qui compose la limite, l'eau qui, machinalement, se fracasse sur le rivage, pendant que les marées brouillent la dimension de l'océan. Puis, la plage, dominée par les mouvements de la mer, j'observe son corps minéral, je cherche, comme elle, des bordures définitives. Il y a l'étonnement de se sentir vivre, écrire, en constant état de limite, de contact inachevé : « le spectacle de la mer allaitant le sable, le spectacle du sable buvant la mer<sup>2</sup> ». Puis, timidement, en se déplaçant, en épuisant les contours d'images douloureuses, un souffle, le large rencontre la peau. Elle s'érige en membrane convaincante, la peau, mais nous sommes, et les mots, pareils à la mer, tous sensibles aux manques et aux débordements : par les yeux, le nez, la bouche, le ventre creusé ou celui qui pousse hors de nous nos émotions. La nourriture aussi, consommée ou non. Le corps, comme la mer, inquiète :

Ces perceptions de la contradiction d'un corps souffert comme ferme et fluctuant, ouvert et borné, les constructions profanes [...] ont comme fonction de les asseoir symboliquement dans une représentation du corps où s'allient les propriétés contradictoires de l'identité et de la fragmentation, de la continuité et de la rupture. Celle-ci transcrit inévitablement le corps comme le lieu de remaniements permanents<sup>3</sup>.

À n'en pas savoir notre part réelle de corps. À faire de cette question une obsession. Comment les contours de soi se définissent-ils? Contenus par la peau travaillée, étirée, les gestes forment un chemin, l'engrenage des limites, et le corps interroge ses frontières selon le

<sup>2</sup> Thierry Hentsch, *La mer la limite*, Montréal, Éd. Hélioïtrope, 2006, p. 13.

<sup>3</sup> Christine Durif-Bruckert, « Corps, corporéité et rapport à l'aliment dans les troubles du comportement alimentaire », *L'Esprit du temps*, 2003, no.29, p. 75.

langage que je lui rends accessible : « la vulnérabilité et la mobilité du corps soutient (et se soutient de) sa mise en texte<sup>4</sup> ». Lorsque l'anorexie et la boulimie brisent l'entente de l'être et son enveloppe, quand la mer se rétracte derrière la brume, la peau se moule aux défauts d'un devenir en pause. La limite ne saurait être possédée, découverte complètement, et dans l'impossibilité de s'assurer terminal, mais éternel, dans le manque à se mesurer total, l'être s'épuise contre lui-même et le monde. Thierry Hentsch écrit : « comme tout rivage, la limite est trompeuse. Facile à voir et impossible à saisir<sup>5</sup> ». D'où, et comme la narratrice le pressent, son caractère mystérieux ainsi que son alliance inévitable à la création et à la maladie.

La frontière entre soi et le monde demeure perméable malgré les urgences à clarifier notre propre finitude. La limite est insaisissable, et dans l'échange, les paroles et l'écriture, les corps joints et les adresses du monde, qu'est-ce qui de nous demeure solide? Si l'écriture propose d'articuler les rapports de la narratrice à ce qui l'entoure et ce qui l'habite, une instabilité profonde naît de ce mouvement qui module l'espace de rencontre, l'espace frontière. L'écriture, le texte qui en naît, permet de réduire une partie du monde au papier. Seulement, la limite définie, les mots noir sur blanc activent aussi le débordement du sens. La page s'étend à l'extérieur de ses bornes : « tout texte est à la fois parfaitement clos et invitation à l'ouverture<sup>6</sup> ». Les phrases se lient, elles allongent le passage des mots dans la marge blanche, le nuage qui entoure le texte et qui accueille l'œil de l'écrivaine. Dans cette périphérie, les possibilités inachevées se multiplient en images, en retours, en sensibilités inconnues qui s'accrochent. Nécessairement, la recherche est relancée ; l'horizon, inatteignable. Il n'y a pas de maison, de l'autre côté de l'océan. La berge, en miroir, reconduit l'écrivaine au départ de chaque texte :

À chaque nouveau livre achevé, on reste insatisfait, dubitatif. On a l'impression de s'être égaré en chemin, d'avoir échoué à dire ce que l'on croyait avoir à dire. Par un curieux, brutal mouvement de ressac, toute l'encre du texte patiemment élaboré se soulève en une énorme vague nocturne qui se fracasse contre le point final, et le texte reflue dans un poudroisement noir<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>5</sup> Thierry Hentsch, *op. cit.*, p.18.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>7</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 88.

Ce début répété, retrouvé contre la tâche illimitée d'écrire, conditionne l'écriture, et aussi, la vie malade. Je le repère dans les calculs boulimiques, de l'excès au vide, dans la mise à zéro de la vie vécue, consommée comme la nourriture. Ça a lieu au retour de la salle de bain, pour reprendre un présent possible, encore indécis où peut-être, ce qui vient faire surface, mais s'échappe par la bouche lors du raptus, pourrait être retenu. La limite adhère au ventre gonflé du néant, et le travail, pour le remplir, s'inquiète, ne trouve pas de solution. L'écriture est elle aussi pétrie d'un message refusé, impossible à dévoiler : « écrire ce n'est pas croire, mais être certain d'une chose indicible même si l'auteur aura toujours pour dette la limite du figurable, indéfiniment en mal et en attente de figuration<sup>8</sup> ». La limite est, sera toujours, une expérience éphémère de mots justes, une impression d'arriver. Si elle est le point de contact, l'inévitable séparation qui permet la rencontre, elle est trompeuse, elle est fiction.

\*

Réfléchir la limite, additionner les vagues fragiles des côtes formées de maigreur autour d'un ventre creux, chercher à connaître la circonférence du gouffre, signale un effort de répondre par le corps, affronter par les os, comme la structure pure, peu probable, du texte idéal. Blanchot demande : « peut-il y avoir un récit pur? Tout récit, ne fût-ce que par discrétion, cherche à se dissimuler dans l'épaisseur romanesque<sup>9</sup> ». Personne ne sait si ce récit existe vraiment, mais afficher le corps grêle ou souligner les mots noyaux, ceux qui, comme l'être anorexique ou l'être boulimique, sont figés sur le seuil de la vie, participe d'un effort pour le créer, au prix de la perte.

Dans *Anorexie Créatrice*, Isabelle Meuret rapproche l'anorexie et l'écriture comme deux expériences de la limite<sup>10</sup> : elles sont toutes deux porteuses du seuil, entre réalité et fiction, corps et monde extérieur, et dans les deux cas, le risque de basculer est grand. L'écriture, comme le corps, est inachevée et toujours fragmentaire : elle se présente comme une quête permanente : « cet agencement est un cheminement vers l'horizon lointain, une béance vers un ailleurs toujours repoussé aux confins d'un no-(wo)man's land qui ne peut réellement

---

<sup>8</sup> Christiane Balasc, *Désir de rien*, Paris, Éd. Aubier, 1990, p. 15.

<sup>9</sup> Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 2016, p. 19.

<sup>10</sup> Meuret, Isabelle, *L'anorexie créatrice*, Paris, Éd. Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, p. 21.

advenir sous peine d'anéantir le sujet<sup>11</sup> ». La quête, rejoindre la maison du présent perpétuel, celui de la création, interminable course qui s'éteint avec celle qui la poursuit : la rive lointaine n'accueille que les naufrages. L'horizon est un leurre, elle renouvelle sans cesse ses mers en étendue de travail, ce que me chuchote ce poème d'Emily Dickinson :

Comme si la Mer s'écartait  
 Pour révéler une Mer nouvelle –  
 Et cette mer – une autre – et qu'Elles  
 Ne fussent que Prémisses –

De Cycles de Mers –  
 Ignorées de Rivages –  
 Elles-mêmes Orée de Mers futures –  
 Telle est – l'Éternité -<sup>12</sup>

Le livre, c'est sûr, ne peut pas contenir toutes les eaux. Il faut choisir, prendre une direction puis en explorer une autre dans un prochain manuscrit. « De cycles de Mers » naissent alors les cycles d'écritures, également renouvelés et infinis, jusqu'aux mains qui s'immobilisent finalement, noyées. Mais le chemin est immense avant la fin et la création se fait au péril de la vie. Il faut travailler, se figurer les rivages, et quelle ivresse l'écriture provoque lorsque je m'imagine, d'un coup, de l'autre côté. Je vois, alors, la maison des murs mobiles, le lieu de l'écriture qui est cette berge et toutes les autres. Je me retiens à cette image, le départ, la première côte de la première mer. C'est que, peut-être, écrire s'invente dans la perte d'équilibre et l'effort à se tenir là, dans le vertige qui se fait, tout juste, les yeux sur ce mot et lui, rapprochés. Parce que s'abandonner est un autre travail. Ce n'est plus maintenir la troublante richesse de ce « et si je tombais, et si, oui, comme ça pourrait se faire, reste à voir », reste à l'écrire, les pieds sur le seuil. Il me semble qu'il s'agit du secret que le poème est venu me dire, qu'il sera impossible de conquérir les mers, mais qu'elles révèlent la fécondité du littoral, la limite à investir.

Je reviens sans cesse à cette vision. Elle me permet de bercer mes idées, sentir qu'ailleurs est possible d'ici. Je pense que la création doit se nourrir du seuil, du regard qu'il permet sur tous les états, toutes les mers sans nécessairement les traverser, sinon se projeter et se maintenir là

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>12</sup> Emily Dickinson, *Car l'adieu, c'est la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2007, p. 205.

où les sensations s'écrivent encore. L'écriture est une expérience de liberté dans la retenue, la tension indispensable d'une soif, d'une faim de vivre et d'écrire pour se figurer la limite, un instant, penser l'autre côté des choses. D'où l'urgence des pieds à retrouver la rive, et l'urgence d'écrire, d'apercevoir, à force de commencements, le cycle même des retours et des images, qui n'est peut-être jamais une réponse, mais l'actualité de la faim, c'est-à-dire le vertige de connaître, une seconde, la mesure du gouffre, du manque :

Ainsi, ce qui de nous se dérobe pour partie à nous-mêmes dans le moment même qui nous le fait saisir, ne se donne finalement jamais à nous que par ce dérochement. Mais l'inévitable répétition enlacée au liquide de la mémoire n'invalide pas pour autant la nécessaire nouveauté de chaque tentative d'écriture<sup>13</sup>.

Ce qui échappe à l'écriture, comme à l'anorexie, est sa propre fin. C'est ce qui tente de s'écrire, de s'incarner, paradoxalement, par la disparition du corps, le blanc qui couvre les mots. Quête impossible, mais il faut essayer encore. La fin est reprise, éprouvée dans chaque fréquentation du seuil, dans chaque éveil des limites qui scelle la forme du texte et la perméabilité variable de ses bordures sur le sens. Au centre de la page, qu'est-ce qu'il y a sinon un pays vide à occuper? Les enjeux et les contacts du monde sont une affaire de frontière. Au centre, alors, quelque chose s'esquive vers la marge, le texte fuit, se dérobe à celle qui l'écrit. Toutefois, dans le même élan, il entraîne l'écrivaine dans son sillon : il naît de cette poursuite. La limite est à la fois le chemin et l'obstacle.

Dans une écriture spécifique aux troubles alimentaires, j'envisage le contraire. Si le seuil sert la création, se fait porte ouverte sur le monde et tout ce qui peut être observé d'ici, c'est qu'il accomplit sa fonction de passage vers l'imaginaire. Il y a mouvement, accueil des choses à écrire, formation des prémices, ce qui constitue une position d'ambivalence riche de possibilités. Du côté des troubles, cet entre-deux n'est pas vécu comme une mise en relation à la création, un pont. Plutôt, le seuil est un lieu fixe, profond et central, le point d'engouffrement de la limite :

À l'endroit de la boulimie, dans son rapport à l'objet-nourriture, se déploie quelque chose de l'ordre d'une haine essentielle [...] la boulimie vient illustrer que cette haine peut triompher, qu'elle peut prendre à rebours, de façon régrédiente, le cahoteux chemin de l'amour d'objet et

---

<sup>13</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 15.

creuser dans la vie d'un sujet une sorte de gouffre, de tourbillon axial, hors sens, entraînant peu à peu la périphérie dans sa spirale<sup>14</sup>.

Le néant, l'horizon inaccessible, est en soi, dans un lieu invivable et inconnu. À vide, il faut remplir cet endroit où convergent les limites brisées, épuisées, où le sens se perd dans un brouillard sombre. L'effrayante spirale de la boulimie déplace l'expérience de la limite en soi. Elle est un centre dépourvu d'origine, un temps arrêté vécu selon un principe circulaire de retour, une loi totale pour combler le manque par le vide toujours renouvelé. Il n'y a ni contenant ni contenu, un entre-deux parfait étend le seuil, annule le passage. L'écriture n'est plus cette poursuite d'un texte qui dévale le papier en phrases, vers la marge. Un mouvement opposé dirige l'écriture, alors que les frontières sont successivement avalées en masse et rejetées. Le texte cherche à se localiser, adopter une forme finale qui est cependant reprise, répétée dans toutes les variations possibles. Il n'y a pas de satisfaction permise, pas de repos, simplement la tentative de cerner l'échec.

Marguerite Duras note : « je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du monde et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir été, mais pour consigner le désert par lui laissé<sup>15</sup> ». Ce passage, si l'auteure l'applique à l'ensemble de l'écriture, me semble faire spécialement écho à une écriture des troubles alimentaires. Parce qu'il est impossible d'y parvenir, mais qu'elles essayent, les écrivaines du manque. Dans l'extérieur avalé, sinon désiré, où se ressentent les premières traces du contour de soi, elles se butent à des bornes impossibles à souffrir, même pour survivre. L'écriture bascule avec le reste dans le puits de la perte qu'il faut écrire.

\*

Au milieu, le vide. Les fondations de soi, le corps, la circonférence du gouffre, tout y est caché, invisible, et l'identité est diluée dans l'incapacité de voir. Je, le *je* et moi, et la narratrice. Comment l'éprouver, lui qui est le symbole même de la limite? Quand le corps s'écroule, le monde et toi me traversez, mais c'est moi, surtout, qui suis dans toi, dans la grandeur insoupçonnée de ton intériorité, qui est la mienne, celle de l'autre qu'il me faudrait

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>15</sup> Marguerite Duras, *L'été 80*, Paris, Éd. Minuit, coll. « Double », 2008, p. 67.

habiter comme les traits noirs sur la feuille. À l'écriture de *je* s'applique un horizon, des termes, ce qu'il faut pour le saisir. Encore qu'il est bâti de limites et forme la fiction la plus douloureuse. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire *je*, quand le corps s'effrite dans le nuage, quand l'anorexie et la boulimie effacent ou retracent, jusqu'au papier déchiré, les repères : « la boulimique ne cesse de sculpter et de retailler sa silhouette (pour reprendre l'expression d'un fabricant de cosmétiques) là où l'anorexique n'a de cesse d'en éliminer les formes et les contours<sup>16</sup> ». Cette remarque de Thierry Vincent permet déjà d'entrevoir quelles seraient les différences entre une écriture à caractère boulimique et une écriture à caractère anorexique, mais d'abord, elle signale que l'ego, faute de se reconnaître, refuse inévitablement de se fixer.

Prise sur le seuil et pourtant mobile, l'écriture s'invente dans le risque de chuter. Les mots s'additionnent au bord du gouffre où les mains s'accrochent à des fictions glissantes. Au prix des doigts qui tremblent, aspirant à une forme parfaite, mort-née, l'anorexique et la boulimique cherchent à atteindre l'horizon qui les occupe intimement. Seulement, il est effacé en même temps qu'il est pressenti, car insupportable. Ce qui pourrait prendre forme est engouffré, perdu dans la volonté brumeuse, et seule l'immensité du manque demeure. Les écrivaines tentent alors de « consigner le désert laissé » le vide qui doit bien se terminer quelque part. À elles et leurs personnages de le définir.

\*

Appelé, nécessaire, le personnage s'annonce à l'écriture. Né dans une fumée d'ombre, certains symptômes des troubles alimentaires le suivent jusque dans le texte. Ils peuvent lui coller à la peau, faire de lui un personnage sombre, incapable de se défaire de sa fluidité première. C'est que les personnages s'éveillent dans les sauts de bordures, de l'inspiration au texte, ce que Sylvie Germain explique : « là, à la frontière entre le rêve et la veille, au seuil de la conscience. Et ils brouillent cette mince frontière, la traversent continuellement avec l'agilité d'un contrebandier, la déplaçant, la distordant<sup>17</sup> ». Dans l'essai, ici, ils forment une passerelle entre l'écriture et la maladie puisque leurs attitudes et les mots qui les animent sont

---

<sup>16</sup> Thierry Vincent, « L'art de devenir boulimique en dix leçons » dans Thierry Vincent, (Dir.) *La boulimie, une indication pour se perdre*, Toulouse, Éd. Érès & Arcanes, coll. « Hypothèse », 2008, p. 27.

<sup>17</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 12.

révélateurs des efforts du langage pour sonder le gouffre. Être aux limites vaporeuses, lorsqu'il prend place dans le texte, le personnage anorexique se fait fantôme. C'est le cas dans *The Bell Jar*. À peine ébauchée, tout juste en vie, la narratrice de Sylvia Plath se maintient dans un entre-deux constitutif, comme un texte en attente de forme, une idée encore obscure qui, devant se définir, évite pourtant la lumière révélatrice des limites. Le récit présente une jeune femme prisonnière de son hésitation qui peine à s'inscrire dans le monde, ce qui est souligné dès les premières pages du roman, quand Esther, qui est en voyage à New York, se fait inviter dans un bar avec son amie Doreen. Alors que celle-ci rayonne, Esther est plutôt abandonnée à la noirceur, impossible à saisir :

It was so dark in the bar I could hardly make out anything except Doreen. With her white hair and white dress she was so white she looked silver. I think she must have reflected the neons over the bar. I felt myself melting into the shadows like the negative of a person I'd never seen before in my life<sup>18</sup>.

Dans l'obscurité, Esther est invisible aux autres et à elle-même, elle s'inscrit en négatif, dans l'opposé de la vie, ce qui entraîne une perte d'identité. À la fois présente et en dehors de la scène, l'héroïne éprouve l'instabilité de ses limites : « In this lack of adequate self-perception it can be inferred that Esther is underrepresented and depersonalized into an obscure pre-photographic prototype, unrecognizable to herself. She has the outlines of definition without any concrete substance<sup>19</sup> ». Spectrale, mystérieuse, Esther se dérobe. Elle se pose en contraste parfait avec Doreen, immense de blancheur, qui occupe l'espace en entier.

Dans le récit, dans le bar, Esther est une trace feinte, sombre, elle est la part du texte qui échappe. Elle est le message refusé cherchant à s'écrire, celui qui effleure les contours, et même, ne le peut qu'à travers une dénaturation inquiétante, une expérience des limites qui menace de faire disparaître l'objet réel du texte. Esther, indécise, indécidée, s'avance dans le récit comme si le texte ne savait pas, lui non plus, comment lui faire dire l'objet de la quête, terrible, de se réaliser par la perte. Elle y arrive presque.

---

<sup>18</sup> Sylvia Plath, *The Bell Jar*, London, Faber and Faber 2013, p. 9. Dorénavant, toute citation provenant de ce roman sera signalée dans le corps de texte par la mention (JAR, p.).

<sup>19</sup> Marilyn Boyer, « The Disabled Female Body as a Metaphor for Language in Sylvia Plath's *The Bell Jar* », *Women's Studies*, vol. 33, no.2, 2004, p. 201.

Encore dans l'obscurité, fragile et anonyme, la douce Esther. Marilyn Boyer écrit : « She is the poem about to be created, fetal-like and shadowy in her lack of complete form<sup>20</sup> ». Être de langage, de limites en vers errants, Esther est, et je le crois aussi, un poème-à-naître, voire, toute hypothèse et incertaine, mais de rythme et de sons qui évoquent, en mots solubles dans l'imaginaire pour être lus. Seulement, il y a son hésitation, son corps de femme et ce qui l'empêche de naître réellement, de s'avancer hors du seuil, alors que le texte forme sa cloche de verre. Esther est empoisonnée par le langage des autres, de la société et ses principes traditionnels, des magazines de mode et comment habiller les corps, vides, leurs parois en courbes idéales. Plus encore, Esther, son poème est dénaturé jusque dans sa structure profonde, son ossature : « Dóreen had intuition. Everything she said was like a secret voice speaking from my bones » (JAR, p.7). Il est impossible pour elle d'écrire, car envahie de paroles étrangères, il ne reste rien qui lui appartienne, sinon sa présence en négatif. Esther s'efface malgré elle dans sa quête d'écriture, en cherchant à développer un poème intime dans un texte qui le lui refuse. Elle annonce la mesure anorexique de sa vie, qui n'est pas son rapport au corps ou une conscience physique importante, mais la connaissance de l'inaccessible, d'une maison, peut-être, de l'autre côté de l'océan.

\*

La limite est engagée, remise en question, par les personnages de fiction. Elle s'épuise en formes variées et problématise le rapport au monde des héroïnes. Puis, à l'œuvre, la brume particulière aux troubles alimentaires, leurs déclinaisons en rejets autoritaires de prendre part et le manque douloureux qui en résulte. Esther ne peut exister que corrompue, jusqu'aux os ; elle adopte une forme désincarnée dans un récit lui-même hésitant, incertain de ses limites. Comme elle, les personnages anorexiques ou boulimiques sont devinés à travers leur position liminaire, gentils fantômes, et l'entre-deux sinistre qu'ils cultivent en toute chose. Bien sûr, la nourriture importe, mais elle s'inscrit surtout en symbole pour tout ce qui est consommé, perdu et impossible à rattraper. Il y a l'âge, la durée qui annonce la mort, l'écriture qui implique nécessairement le temps, et Esther ne l'écrira pas son roman d'été, même elle voudra échapper à celui qui l'accueille. Personnage contradictoire et difficilement constitué :

---

<sup>20</sup> Marilyn Boyer, *op. cit.*, p. 201.

« l'être a fait place à l'ombre sous le masque de l'avidité<sup>21</sup> ». Que reste-t-il d'Esther sinon ce masque? Elle qui veut tout, désire tout devenir, mais s'efface encore...

Par le personnage, la narratrice, Esther, par les voix indécises des ombres, la limite est vécue, marquée puis perdue dans une souffrance indissociable à la vie : « le dilemme de l'anorexique est de ne pas basculer de l'autre côté de la vie tout en maintenant en état sa machine infernale, inébranlable et mortifère, qui est son essence même<sup>22</sup> ». Pour la narratrice, celle que j'ai connue dans mes pensées et qui s'est manifestée dans mon texte, ce qui lui permet de perdurer est son investissement de la berge, la reprise constante de ses pas dans le sable. Contre la page blanche, le brouillard, la narratrice s'établit dans la bordure, elle essaie d'en porter le contact essentiel. Elle fait des mots un endroit qui glisse, oui, dans l'inconnu du gouffre, mais qui se réinvente dans chaque glissement, de la berge au crépuscule, de l'aurore à l'horizon. La quête continue. Avaler la limite est encore se projeter vers la prochaine, se maintenir au seuil de la vie et goûter, se donner faim de l'inédit à écrire.

---

<sup>21</sup> Thierry Vincent, *op. cit.*, p. 163.

<sup>22</sup> Isabelle Meuret, *op cit.*, p. 22.

La faim, c'est moi.  
Amélie Nothomb.

D'abord, la nourriture. L'aliment. Mais également la faim et l'écriture, la faim comme manifestation d'un besoin, d'un désir. Comme elle se fait impérieuse, totale. C'est elle qui fait tendre les mains vers le clavier, le crayon, la fourchette. La demande est nécessaire, un appétit indispensable qui est à la fois une tension puissante, incitatrice d'écriture, et une possibilité d'échec, une soif inassouvie, un texte émacié autour duquel le blanc menace. Lorsque j'ai faim d'écrire, de manger, de vivre, une panique profonde s'empare de moi, elle motive la course, l'urgence qui se cogne à mes limites : celles de mon corps, de ma force à affronter la page nue, et quel reflet inconnu je risque d'y voir quand l'écriture s'impatiente, angoissée comme le ventre qui gronde, appelle, mais ne trouve aucune satisfaction. Pour naître, l'écriture exige que l'écrivaine ait faim et continue, toujours, de devoir créer. Alors, les prémisses se forment, les mains excitées, elles y croient, la tête au travail, une douce satiété se prépare. J'y crois aussi, mais vraiment, l'écrivaine et moi avons tort : la faim, comme la limite, se redouble indéfiniment. Les mots, les idées, une rue dans le récit ou une porte dans le poème sont encore des chemins vers d'autres rues, d'autres voies à explorer dans l'obscurité de ce qui vient, longtemps, à poindre, et ce, avant d'être effacé, retourné en une autre image. Pareil, et c'est Sylvie Germain qui le dit, avec les personnages. Ils s'approchent pour tenter l'appétit :

C'est un peu de nuit que l'on mange, juste de quoi enflammer la faim d'écrire sans aucunement la satisfaire. Et très vite on lui trouve un goût amer, à cette bouchée d'ombre trompeuse. Elle a l'âcreté d'une promesse qui se révèle très improbable quant à sa réalisation, l'acidité d'un amour contrarié, d'une résistance imprévue<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 27.

Cette mauvaise bouchée, il faut se rincer la bouche, nettoyer ses mains, son esprit, et mordre à nouveau. Il faut, avec l'illusion d'atteindre, croire aux images en action, à sa propre capacité à former un radeau sur la mer du manque, mais je le sais, il coule. La faim, dans le délire qu'elle provoque et aussi la discipline qu'elle instaure, est une longue-vue sur la berge lointaine, la limite de mes moyens. Au-delà de l'aliment, de la première borne, la faim persiste, elle se fait permanente, elle actionne la faille par où l'écriture s'invente et questionne la périphérie du message encore à dire. L'écriture n'est envisageable que dans l'actualité de la faim. Elle est elle-même le seuil sur lequel la création se concentre, se maintient en tension. Amélie Nothomb évoque, dans *Biographie de la faim*, l'état d'alerte que la faim provoque : il faut se mettre au travail, et c'est en comparant l'art de deux peuples, l'un repus et oisif, l'autre avide et dont les œuvres lui semblent plus intéressantes, qu'elle en vient à penser : « comment ne pas en conclure d'abord que ces gens avaient eu faim, ensuite que cela les avait éveillés<sup>24</sup>? ».

On écrit sur la faim, on se passionne pour elle, la souffrance qu'elle apporte et le plaisir qu'elle promet, si seulement elle rencontre l'objet de sa demande. Des textes en font leur sujet profond, comme si l'écrivaine devait, même par la fiction, même par la dénaturation la plus complète, rendre compte de sa démarche d'écriture, qui n'est pas une marche, mais une course dans la peau qui tremble et la faiblesse, le vertige peut-être horrible et magique de la carence. Il faut l'inscrire sur le papier puisqu'il s'agit de la réalité derrière le texte : « la faim sous-tend l'œuvre, en est le principe premier, l'argument d'origine<sup>25</sup> ». Mais cet argument, cette mise en branle pour obliger l'écriture, peut s'arrêter aussitôt commencé. Encore, le blanc intimide, les pages à venir, les mers en travail sont dangereuses et demandent de se plonger, entière, dans un temps qui s'échappe indéfiniment contre la solution d'un texte idéal.

Dans l'image de la berge, celle qui vient à la narratrice et moi, il y a surtout un besoin immense de retour, de répétition pour briser le temps en fuite, le retenir. Je résiste à l'appétit qui emballe, qui ordonne le saut dans l'eau. Je reste, là, immobile. C'est que la faim, l'appel de l'aventure peut provoquer des mots incertains, sur la rive, les plans d'un radeau même et, les doigts fébriles sur la feuille, elle peut aussi se faire distraction insurmontable, l'écrivaine

---

<sup>24</sup> Amélie Nothomb, *Biographie de la faim*, Paris, Éd. Albin Michel, 2004, p. 13.

<sup>25</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 145.

s'étourdir et perdre la quête d'abord introduite par la bouchée d'ombre. Ensemble, la narratrice et moi, nous poursuivons la faim même pour circonscrire sa puissance, l'ordre qu'elle occupe sur le corps, les nôtres. L'aventure se fait du rivage au rivage, sans radeau, sans espoir, du ventre au crayon, dans l'horizon invisible, le brouillard recouvre tout.

\*

L'aliment, le voyage et l'écriture paralysent celle qui fait de la faim non plus une motivation pure, mais une occupation. C'est que la faim existe autrement qu'en nécessité à combler, elle est aussi le jeûne, la privation complète. Sans la satiété future qui forme la perspective essentielle pour reprendre l'écriture, la page blanche s'organise en loi nouvelle. Le corps et les pages forment une même étendue désertique, ils ne s'abreuvent plus, ils refusent les mots, l'encre, tous les mots pour une légèreté, une pureté insoutenable contre le poids du monde. Comment, alors, lier le jeûne à l'écriture? Comment l'écriture peut-elle être enclenchée si la faim, au lieu de cultiver la créativité, se laisse emporter, avec les feuilles et la peau, dans des tempêtes de sable? L'écrivaine ne sait plus progresser, le texte s'épuise, il perd sa clarté et l'échec s'annonce : « comment l'aliment, dans une épouvante ordinaire, va-t-il conduire un sujet à ne faire de sa vie qu'une préface<sup>26</sup>? ». Refuser l'aliment ou l'évacuer avant qu'il atteigne sa forme finale est toujours une manière de repousser l'avancée du temps, de rester sur le seuil pour contempler l'horizon du livre possible, le « à écrire » immense qui recule la fin. Alors, inévitablement, la vie se pose dans la préface. Seule l'écriture peut toucher le mur de brume, la porosité inquiétante du seuil, et évoluer dans une feuille cent fois écrite et effacée, comme l'aliment refusé, consommé et regretté avant d'être à nouveau désiré.

Pourtant, même dans le jeûne, la création s'entrepren, imprévisible. Par la fièvre qui est aussi le contrôle intense de la faim, la faim comme unique condition, l'écriture trouve une place : elle inscrit le manque, l'entretient, lui offre un espace dans lequel il se déploie. L'écriture prend soin de la faim, jusqu'à la souffrir pour lui offrir l'indépendance contre la satiété, la mettre au monde, totale. En cultivant la carence, la narratrice, Simone Weils et Franz Kafka, Emily Dickinson, pour ne nommer qu'eux, écrivent selon une esthétique du renoncement, des histoires où s'engage le jeûne, où s'inscrivent les troubles alimentaires.

---

<sup>26</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 11.

L'écriture est encore possible. Dans le régime, elle s'offre comme médiation entre la faim et le monde, une manière d'accorder une autonomie à la soif, lui donner corps, visage, la vie par le langage.

Lorsque Kafka introduit un héros qui n'en finit pas de s'éliminer de l'histoire, un homme qui a pour travail la passivité d'une pierre rongée par l'eau, le jeûne, il donne parole à la faim. Dans *Un artiste de la faim*, ce qui a lieu n'est pas une histoire, mais le témoignage d'un renoncement. À rester dans sa cage, contre le monde qui est un univers merveilleux à affronter, le personnage est réellement un artiste, faisant de son corps le lieu même où le message est toujours à naître dans l'écriture : « les enfants regardaient avec étonnement [...] cet homme blême, en maillot noir, les côtes saillantes<sup>27</sup> ». Au contraire de la feuille, l'écriture s'opère en blanc sur noir, et l'amaigrissement dévoile toujours plus l'action de la faim. L'artiste, tout comme l'écrivaine, veut atteindre l'horizon, la promesse d'une satisfaction qui n'est peut-être jamais une satiété, à peine un souffle tiède, un réconfort pour continuer. C'est qu'au bout de la faim, la réussite est une mort nécessaire à l'épuisement, du fait de s'être approché de la limite, sans retour.

Par le langage, Kafka et son personnage actionnent la faim. Le corps de l'homme est une toile, un papier sur lequel s'inscrit son appel désespéré à la foule, et comme il souhaite qu'elle s'arrête devant lui, qu'elle voit la puissance du renoncement en espace de liberté, quand la création s'appuie sur la perte. Seulement, c'est autre chose qui apparaît : « quand la mort infiltre chaque bouchée, la faim n'est rien de plus qu'un rideau de fumée, léger et cotonneux, un nuage sous le vent. Elle se retire en elle et nomme liberté sa prison<sup>28</sup> ». Malgré lui, le personnage dévoile la quête inachevable qu'est l'écriture : la mer, l'étendue océan, est aussi un bocal. Pareil pour l'écrivaine dont l'art puise ses ressources dans ses propres effondrements, vieux labyrinthe d'où il est impossible de sortir une fois entré. Dououreux paradoxe alors, puisque l'artiste se dessèche dans une cage, limite des limites, à chercher ses propres frontières, et jusqu'où, vraiment, peut-il se rendre?

---

<sup>27</sup> Franz Kafka, *Un artiste de la faim, À la colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2012, p. 188.

<sup>28</sup> Jeanne Ruska, *La ceinture*, Paris, Flammarion, 1979, p. 13.

Dans la nouvelle, la faim, jusqu'à la mort du personnage. Elle dégage la bouche, ouvre l'espace pour la parole, et l'artiste répond aux questions des spectateurs, chante même. Seulement, les paroles, quels mots? Semblent être jugées accessoires, cachées derrière la narration englobante, l'autre cage qui contient le personnage. Dans le texte, la voix et le corps du héros s'inscrivent selon une réduction à l'essentiel, un effacement. Ce qui demeure, avec l'ossature de l'artiste, ses quelques mots importants : « j'ai toujours voulu que vous admiriez mon jeûne » puis il chuchote qu'il ne faut pourtant pas le faire « parce que je suis forcé d'avoir faim, je ne peux pas faire autrement, dit l'artiste de la faim [...] parce que je n'ai pas pu trouver d'aliment qui me plaise. Si j'en avais trouvé un, crois-moi, je n'aurais pas fait tant de façons et je m'en serais repu comme toi et les autres<sup>29</sup> ». Il parle doucement en révélant ses dernières paroles, je l'entends me dire : « à me fatiguer contre des désirs à satisfaire et encore, je préférerais faire un art de ma résignation, qu'on me voit, et puis, c'est la faim, elle a tout fait ». Et moi je lui réponds : tu n'as que trois lignes à toi dans ce texte. Tu considères le manque et la faim en amis, ta bouche au vide, aux mots précieux. Tu racontes la création, comme elle s'impose contre les plaisirs quand elle n'est plus un choix, c'est toi, tu as tout dit.

Du renoncement, oui, peuvent s'inventer des paroles. Je pense à elle, la narratrice, elle lit, écrit quelques lignes le ventre vide, articule des phrases à partir de son état. Moi j'ai mangé, entre deux pages, mais je suis encore dans la brume. J'ai faim, pour continuer, j'imagine que toutes ces feuilles formeront vraiment une pensée achevée et qu'après, je vais pouvoir me reposer avant de retourner au noir complet. Avant que s'avance le même message nécessaire sous des nouvelles prémisses. La faim, le leurre qui alimente la poussée, de pouvoir trouver le repos, manger une fois au complet et avoir atteint le seul contentement, je sais, c'est faux et puis, je ne l'ai jamais trouvé, la solution, le texte idéal. René Char dit : « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir<sup>30</sup> ». Je pense : le jeûne, parce qu'il est insoutenable, mais entretenu, se rapproche de ces lignes, de cette épreuve qu'est la création par le manque, quand le désir demeure une question, qu'il s'invite dans la marge et fait un travail de ne pouvoir aboutir, dans la cage de l'artiste, la cloche de verre d'Esther. Le sacrifice de soi est grand, inévitable et beau, c'est vrai, d'amour.

---

<sup>29</sup> Franz Kafka, *op. cit.*, p. 201-202.

<sup>30</sup> René Char, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, 1967, p. 73.

Sylvia Plath introduit aussi un personnage affamé, une jeune créatrice qui, dès les premières lignes, se dévoile décalée du réel, indécise, dans l'entre-deux. Esther comprend vite les limites qui la condamnent, d'être femme et pénalisée pour ça, de vivre selon une double contrainte : « a woman who provides but does not eat, who looks well-dressed but is confined to the home<sup>31</sup> ». Esther est marquée par cette contrainte jusque dans son refus d'y participer : « unable to satisfy all of her life's desires due to the restrictions of the 1950s gender roles, Esther is fated to either conform or starve<sup>32</sup> ». Et elle jeûne. S'imaginant près d'un grand figuier saturé de fruits, elle résiste contre une bouchée dans une figue, dans un choix, une carrière qui efface les autres. Elle entretient une carence contre l'écriture, la faim profonde qui la placerait inévitablement en marge de la société à laquelle elle veut appartenir. Alors, la contrainte se déplace, s'opposant aux figues en options empoisonnées, il faut s'abstenir, mourir, presque, pour protéger une liberté qui se fait nouvelle cage, une cloche, une autre fausse solution pour garder : « the freedom not to know what she wants to be (or to balance more than one role)<sup>33</sup> ».

Alors, Esther se fige. Le roman est l'histoire d'une immobilité, seule manière de ne pas trahir le désir immense de toutes les courses dans tous les sens :

I saw myself sitting in the crotch of this fig tree, starving to death, just because I couldn't make up my mind on which of the figs I would choose. I wanted each and every one of them, but choosing one meant losing all the rest, and, as I sat there, unable to decide, the figs began to wrinkle and go black, and one by one, they plopped to the ground at my feet, (JAR, p. 73).

Esther, vide, affamée de vie, voit les fruits pourrir. Les figues s'écrasent, se gâtent, elles qui étaient d'abord une connexion à la vie, au futur prêt à être saisi, se transforment en regrets consommés par l'avancée inévitable du temps. Les fruits corrompus laissent la narratrice dépourvue de possibilités. Et plus tard, je le sais, la jeune femme n'arrive pas à écrire. Être de langage, Esther se perd dans la carence, elle n'a plus de mots. Le jeûne n'est pas une solution, plutôt un égarement effrayant, un échec à trouver le départ du chemin. La quête d'écrire, sous les feuilles mortes d'un grand arbre, est abandonnée. L'écriture est, dans la faim extrême, oubliée, parce qu'il n'y a que la faim, que le gouffre. Elle devient ce nuage de fumée opaque

---

<sup>31</sup> Renée Dwobnia, « Consuming Appetites : Food, Sex, and Freedom in Sylvia Plath's *The Bell Jar* », *Women Studies*, vol 43, no. 5, 2014, p. 581.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 582.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 568-569.

qu'aucun personnage ne peut plus traverser, jusqu'au papier, même pas une bouchée, un reste, un souvenir d'avoir voulu, c'est vrai, essayer quelque chose. Par son jeûne, Esther s'enferme. Elle qui, quelques pages plus tôt, voulait se mêler à l'écriture au point d'entrer en elle, au point d'échanger son corps mortel pour l'éternité immobile d'une phrase dans une histoire aimée : « I wanted to crawl in between those black lines of print the way you crawl through a fence, and go to sleep under that beautiful big green fig-tree » (JAR, p. 52) se retrouve, vivante et avide, perdant la parole.

En écrivant ces lignes, je vois bien que la faim est multiple, sombre et géante. Pour la narratrice, elle est un crépuscule, le monde des ombres où les yeux s'alarment, discernent des formes étranges, peut-être à retracer avec des mots. Je suis, moi aussi, inquiétée par le manque, l'enlèvement qu'il provoque, malheureuse Esther, la faim d'abord grande de promesses se transforme en désert, elle lui vole les mots. Esther ne mange plus, et ce, parce qu'elle a de la difficulté à avaler la nourriture comme les mots, à commencer par ceux qu'elle lit dans l'histoire du figuier, et d'où elle tire la conclusion suivante : le destin multiple qu'elle cherche est irréalisable. Alors, le langage et l'aliment se confondent : « the thick book made an unpleasant dent in my stomach [...] my eyes sank through an alphabet soup of letters to the long word in the middle of the page » (JAR, p. 119). La nourriture s'immisce dans la lecture, elle brouille les objets. Le jeûne devient total, il englobe les aliments et la création, et si « avec les mets passent les mots » et « ce que les sons ne peuvent dire, la nourriture l'article<sup>34</sup> », c'est qu'il ne reste rien puisque Esther cesse de manger, qu'elle dit par-là, « je ne sais plus écrire, je n'ai plus d'appétit ».

Dans ce cas, l'artiste de la faim et Esther, tous deux en cage, à éprouver leurs limites intimes, affamés et détachés de la faim, portent un sort opposé. Chez l'artiste, le jeûne libère la bouche, il permet une parole essentielle, alors que chez Esther, il lui retire les mots. Aussi, les deux n'auraient pu faire autrement, et les écrivaines du manque non plus. C'est impossible, la faim te prend, de loin, à rebours de tous ces moments passés à s'excuser de refuser d'écrire le désert laissé, de savoir déjà trop comme cette quête sera éternelle. Pourtant, il faut essayer, même pour trois lignes, celles données à l'artiste ou celles écrites pas Esther dans le « breezeway », avant le brouillard.

---

<sup>34</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 9-10.

Le jeûne active la quête d'une écriture impossible qui doit pourtant s'écrire, d'où le danger de la faim, l'énergie qu'elle mobilise, mais aussi l'épuisement, comme dans ces vers de Weil : « Un jour peut te blêmir la face, un jour peut te tordre/Tes flancs sous une faim poignante; un frisson mordre/Ta chair frêle, naguère au creux de la tiédeur » et elle l'était, dans l'innocence des mots, sauf que je, elle, la narratrice « court, court, avec la faim au ventre pour moteur ». Et pour écrire, il le faut, c'est ce que dit Germain, ce que fait l'artiste de la faim en renonçant aux plaisirs modérés, les détournements d'écrire, et toi, Esther, comment, alors, « ta chair morte, changée en pierre par la faim<sup>35</sup> », tu t'immobilises par le même appétit qui me pousse?

\*

La faim s'approfondit toujours, elle occupe, déjà, beaucoup de papier dans ce texte et, peut-être, à me soucier d'elle, je fais pareil, je souligne sa force et mes mots forment son corps d'emprunt. Faim créatrice, jeûne aux conséquences irréversibles, mais je tais presque l'avidité monstrueuse de la nourriture en fuite, la saturation parfaite de la boulimie, le vide entier qu'elle produit. C'est qu'elle se présente en avenue circulaire, modulée d'abandons extrêmes, au-devant de la faim, quand plus que pleine, la nourriture s'évacue. Elle est immense pour la narratrice et mes doigts hésitent. Si le cycle boulimique, le retour inévitable à l'état initial de vide, me semble appartenir au mouvement de l'écriture et ses reprises, la faim, elle, n'y fait aucun sens. Totale et pourtant vaincue, jusqu'au dégoût : « il faut manger l'ennui, puis manger l'angoisse, la douleur d'être, et toute altérité enfin<sup>36</sup> », et rejeter : « manger ne peut être que trop manger. Sans le trop, ce n'est plus manger, à condition qu'en ces termes, manger soit encore le mot le mieux approprié. Il faut l'écœurement, l'excès, la saturation<sup>37</sup> ». Qui mange quoi? Ce n'est pas si évident, les limites explosent.

Comme dans le jeûne, la faim est transformée. Sa fonction de moteur est remise en question. Dans l'anorexie, elle est remplacée, contre le corps qui supplie, par la volonté de lui résister : « l'envie ingestive, qu'elle soit globale, la faim, ou sélective [...] est rémanente, mais

---

<sup>35</sup> Simone Weil, *Poèmes, suivis de Venise Sauvée*, Paris, Gallimard, 1968, p. 13.

<sup>36</sup> Thierry Vincent, *op., cit.* p. 29.

<sup>37</sup> Christiane Balasc, *op., cit.* p. 24.

parfaitement maîtrisée, dominée, jugulée<sup>38</sup> ». Dans la boulimie, la faim règne. Le rituel consiste à abandonner, toujours et plus, son corps à la nourriture. Impératif, l'appétit est une perte de contrôle douloureuse, mais déjà, et c'est pire, je suis rassurée, les bouchées annoncent le vide en retour, la faim est finalement battue, à l'excès et sa perte. Dans quelle démesure, alors, la faim est-elle partagée par la création et la boulimie? Peut-être dans le corps à remplir, comme la page, le corps à occuper par l'écriture, « avec les mets passent les mots ». C'est ce qu'elle fait, la narratrice, chaque jour elle tente de partager son corps avec le papier, l'écriture. Elle essaie d'éclater ses propres limites pour donner à l'écriture plus qu'elle-même, plus d'espace à remplir, processus insoutenable qui la retourne au vide. Le parcours est circulaire, du plein au vide au plein, les bordures sont avalées avec les mots : « symptôme sans limites dans le sens où rien ne signifie, ne suggère la satiété<sup>39</sup> ». La faim est toujours un rapport à la limite, à la création, un effort ; seulement, elle est continuellement surinvestie, elle-même engloutie dans le gouffre jusqu'au néant.

Reste la tentative, encore, d'écrire le souvenir de la faim. C'est lui qui réactive la quête, et même en avalant et en rejetant les mots, malgré le manège, un passage s'ouvre à la création. Si la nourriture articule ce que les sons ne disent pas, que ce passe-t-il lorsqu'elle s'évacue, fuit le corps en marée de malaise? Thierry Vincent propose ces mots, j'y vois une suggestion :

Aussi la boulimie est-elle parfois la tentative assez désespérée de trouver un objet interne comblant, apaisant et sécurisant, un objet nourricier protecteur qui donne le droit d'être. En quelque sorte, le malade boulimique absorbe un objet imaginaire et rejette un objet réel. Pour lui, il y aura toujours tromperie sur la marchandise<sup>40</sup>.

Une bouchée sombre, trompeuse, oui, qui amène les personnages, les phrases, l'ombre est mangée et rejetée, encore. La boulimie, par ce mouvement, se place à la frontière, nécessairement mystérieuse et poreuse, de la fiction et du réel. Pareille, l'écriture. À partir de l'imaginaire goûté, des images se forment, complètement mensongères et magnifiques, pour combler l'écrivaine et le papier, faire croire la quête peut-être atteinte. Seulement, l'ombre, sculptée de lumière, cache encore le message. Elle retourne les doigts, les feuilles, et il faut

<sup>38</sup> Bernard Vialettes, *L'anorexie mentale, une déraison philosophique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Santé, sociétés et culture », 2001, p. 39.

<sup>39</sup> Thierry Vincent, *op. cit.*, p. 60.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 26.

recommencer, obéir à l'obsession d'un vide caché mais omniprésent : « cette parole ne serait même pas le silence, mais un manque de silence ; un murmure incessant à l'intérieur de chacun qui ne dit rien et qui semble pourtant dire constamment quelque chose<sup>41</sup> », cherchant à poindre.

Là où dans le travail d'écriture il y a des choix, une sélection des idées, même dans des moments d'écriture désordonnés, dans la boulimie, il s'agit plutôt d'une évacuation des mots. La nourriture et le secret, tout passe sans tri, comme tout, avant, a été consommé. La nourriture, déjà mangée, mâchée, repasse informe. Son contenu est indiscernable, et l'inédit, ce silence qui dit, s'évanouit avec un langage fragmenté, une ébauche. La faim n'est pas vaincue, c'est une fiction, une trahison, elle n'est véritablement jamais surmontée. Le corps occupé est bientôt intolérable, étranger, et chaque crise souligne l'effort à nier le vide et le retrouver.

Dans le roman, avant le jeûne et le retour à la banlieue, Esther meurt de faim, d'une New York noire et immense. Elle veut tout voir, elle engouffre les plats, achète des vêtements en rafale, accepte tous les cadeaux offerts aux stagiaires. La jeune femme consomme la ville en pleine autophagie. Mais, ce n'est pas long d'être déboussolée et presque heureuse. Esther raconte son incapacité à vivre la métropole réellement, alors que chaque tentative est engouffrée puis rejetée. L'héroïne se fatigue de la ville, son corps, ses yeux souillés, elle cherche à nouveau, en panique, la pureté. C'est que, avide de vie, Esther observe comme d'autres dévorent ; elle cherche à comprendre ses propres limites : « in an attempt to elucidate her own persona, Esther extends her lens and likes "looking on at other people in crucial situations" (13). This may be the reason why she accompanies Doreen to Lenny's apartment<sup>42</sup> ».

La boulimie provoque une perte identitaire née du mouvement même de vouloir se circonscrire, et regarder les autres, loin de guider Esther, entraîne une expérience de disparition : « the two of them (Lenny and Doreen) didn't even stop jitterbugging during the intervals. I felt myself shrinking to a small black dot against all those red and white rugs and

---

<sup>41</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 52.

<sup>42</sup> Marilyn Boyer, *op. cit.*, p. 201.

that pine-panelling. I felt like a hole in the ground » (JAR, p. 15). Esther est désincarnée. Les personnages et les objets occupent la place qu'elle ne réussit plus à combler. Immobile, au seuil de la vie, ce qu'elle peut observer, elle le fait rapidement, avec avidité, et doit ensuite s'en débarrasser, étant comme remplie ou habitée par l'autre. La faim se révèle absolue, alors qu'Esther en perd le contrôle, la notion même. Ce n'est plus la jeune femme qui consomme, mais la ville qui l'engloutit. Pour retrouver sa forme singulière, performer un retour vers soi, elle part de chez Lenny, et dans sa chambre, elle s'introduit dans le bain comme dans ses propres mots :

I never feel so much myself as when I'm in a hot bath [...] I said to myself: "Doreen is dissolving, Lenny Shepherd is dissolving, Frankie is dissolving, New York is dissolving, they are all dissolving away and none of them matter anymore. I don't know them, I have never known them and I am very pure. All that liquor and those sticky kisses I saw and the dirt that settled on my skin on the way back is turning into something pure, (JAR, p. 19).

Le symptôme boulimique d'Esther et sa position sur le seuil soulignent un travail d'écriture. Le bain est une page blanche après l'excès, un recommencement après les visites dans l'abîme, nécessaires pour trouver les personnages, les prémices, pour mélanger le réel à la fiction et créer. Seulement, Esther, elle le dira bientôt, n'a plus faim. Au retour de la ville et au bord de l'échec, sans expérience de vie, elle croit l'écriture impossible : « how could I write about life when I'd never had a love affair or a baby or seen anybody die? » (JAR, p. 117). Les observations intenses servent l'écriture, ce sont les cahiers préparatoires de l'écrivaine attentive au monde, pour s'imaginer autre, se glisser dans des personnages pour les animer : « On n'écrit rien si on n'avait pas au préalable beaucoup lu – pas seulement des livres, bien sûr, mais aussi la vie, le temps qui passe [...] on n'écrit rien si on ne procédait pas à une lecture continue du monde<sup>43</sup> ». Pour Esther, incertaine de ses propres frontières, qu'elle laisse mobiles pour intégrer le matériel d'écriture, il s'agit de consommer au maximum la vie pour mieux l'écrire. Mais à force de distendre ses pauvres limites, de manger toute la ville, les bordures se cassent. Il n'y a pas de retour possible des ruelles new-yorkaises, du bar, Esther s'efface au pays des ombres, envahie et perdue.

\*

---

<sup>43</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 39.

Causée par le manque, la faim, puis le manque de faim, l'étouffement d'un désir incomplet, raté malgré l'appétit comblé, la boulimie détruit le couple désir-contrôle. Le livre en travail est insoutenable, sa fin est provoquée brusquement, elle est annulée pour regagner le début, contre le chemin à entreprendre, l'épreuve à endurer. L'horizon n'existe pas, la quête est un trou qui se manifeste en soi, où il faut tout consommer et supprimer en un seul geste. Ce qui demeure, des marques de combat sur la page ou sur le corps, personne ne saurait dire comment, de quel coin imaginaire elles proviennent : « il s'agit d'une activité obsessionnelle pratiquée dans la solitude et le secret, même si certaines traces peuvent en être laissées consciemment ou non<sup>44</sup> ». Précisément, alors, c'est dans le déraillement de la faim que l'écriture et la maladie se rencontrent, activités dissimulées, limites, nécessitant l'appétit pour se formuler, pour approfondir le débordement de l'appel jusqu'au papier. Liées par : « l'urgence du besoin et l'insuffisance finale de toute tentative de le satisfaire<sup>45</sup> », jusqu'à se perdre, à reprendre, toujours, le cycle boulimique et l'écriture.

Dangereuse, la faim ne peut pas être vaincue ni domptée. L'abandon boulimique ou le contrôle anorexique des pulsions forment les deux faces d'une même captivité : les écrivaines du manque sont prisonnières de leur ventre. Seules les mains écoutent les plaintes des captives, les mains qui tâtent la peau, qui pincement les os. Au bout des doigts, il y a le clavier, un crayon, les mots, les outils pour dire autrement ce que le corps dévoile.

---

<sup>44</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 43.

<sup>45</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 22.

Frappant la langue, la terre, le silence, et il en a extrait des scories aux formes insolites, des mots brûlés, blessés – des vestiges de mots, des traces de paroles –, *de la blessure lue*.  
Sylvie Germain.

Le langage, la nourriture, comme ils se rejoignent. Quand j'ai faim d'écrire, j'avale les mots avec la même urgence de ventre creux. Esther, elle, les repousse avec autant de malaise. Le langage, j'écris avec lui, par lui, je le rencontre et l'apprivoise à chaque mot. L'application se fait pressante, pénible : « et notre propre langue nous redevient ardue, difficile. Il nous faut la revisiter, refaire connaissance avec elle, nous confronter à nouveau à ses lois et à ses exigences, parcourir avec attention ses labyrinthes<sup>46</sup> ». Seule matière à l'écriture, le langage, sinon le silence blanc. L'écrivaine mesure jusqu'où remplir la page, cet autre corps, comment donner l'équilibre à une histoire précaire, nécessairement chancelante jusqu'à la fin qui, vraiment, n'arrive que par hasard : les points finals appellent les suites. Tout comme la nourriture, le langage est mangé, consommé, expulsé. À deux, ils partagent, et il y a peut-être des querelles, la bouche, ce « carrefour d'échanges entre le moi et le monde [qui] est le théâtre de l'absorption et du rejet<sup>47</sup> ». Intimement liés, donc, dans la salive qui est une seconde ombre, les mots et les lettres s'organisent. Ils sont parlés par la bouche et les mains, celles qui choisissent les mets et forment les phrases, celles qui s'insèrent dans la gorge pour en extirper des paroles vides, des nausées.

Fondamental dans les troubles alimentaires et dans la création, le langage énonce les égarements sur le papier, les doutes en mots transformés, parfois attaqués, brisés en lettres nouvelles : le corps et le texte se reflètent. Dans la quête d'écrire, il suscite les pas sur la berge, les radeaux, et vite, l'aspect que le texte prendra, l'écrivaine doit le décider, car les

---

<sup>46</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 21.

<sup>47</sup> Christiane Bálasc, *op. cit.*, p. 9.

paroles s'envolent, elles composent leur propre courant. Né lui aussi de l'inconnu, le corps est un texte possible, une feuille. Investi, il s'anime, mais il faut, en premier, le langage pour le former : « le corps est non pas primaire, mais construit et second<sup>48</sup> ». Et, dans le brouillard, la vision incomplète de soi, le langage est fragmenté avec le corps, l'identité. Je pense à la narratrice, elle avance peu, de miettes en morceaux, par les mots qui reflètent ce qu'elle est, perdue, disjointe. Encore qu'elle avance.

Plus tôt, collée à la cage de l'artiste de la faim, je le disais, moi aussi, un peu en ces termes : « on ne peut ingurgiter et régurgiter en même temps; de même, écrire impose une privation<sup>49</sup> ». La faim est essentielle pour créer, oui, et le jeûne change déjà le langage, lui offre une place complète qui n'est pas tout à fait possible, pas tout à fait soutenable. C'est qu'il y a la mort. Le renoncement est une carence en développement, englobante, elle porte les mots regrettés de plaisirs inconnus : « la passion d'écrire contraint au détachement des êtres et des choses<sup>50</sup> ». Afin de continuer à maigrir, l'artiste a besoin du jeûne pour laisser son corps parler, il doit se retrancher de plus en plus du monde. Mais l'écriture existe en dehors des troubles alimentaires et sûrement, manger un repas suffit pour consoler, se rafraîchir et poursuivre, la bouche vide, l'écriture. Simplement, le jeûne ou la boulimie forment l'extrême d'une quête transformée en obsession. Comme la faim, le langage rencontre les troubles et l'écriture par sa propre perte, les débordements et l'absence, dans l'outrance de ses fonctions, congédiées, réinventées. Pétri de mystère, le langage est une découverte continue, les mots s'emballent dans le texte qui prend forme, ils se dévoilent, mais se cachent autant : « c'est de l'inconscient que le corps prend voix, que la bouche fait cri, de ce qui faute d'être entendu, ne peut être dit<sup>51</sup> ».

Le cri signale la démesure. Il annonce l'effritement du sens, à refaire, à colmater avec d'autres mots, alors que le vide s'immisce dans le discours, dans les paroles des personnages à caractères boulimiques ou anorexiques, dans les textes troués et étranges qui les accueillent. Dans les troubles alimentaires, les limites, la faim, les mots qui les accompagnent énoncent le vide. Il y a ces phrases de Samuel Beckett et comme il en parle, à s'étouffer de lui, de

---

<sup>48</sup> Thierry Vincent, *op. cit.*, p. 142.

<sup>49</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 85.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>51</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 53.

silences inscrits où s'aliène le sens, parce que Germain le dit ainsi : « la faim d'écrire, de traduire on ne sait même pas quoi (un silence gros d'inconnu) dans les mots coutumiers de sa langue. Traduire à partir d'une étrangeté intime dans une langue qui appartient à tous<sup>52</sup> », et Beckett comme ça : « ce sont des mots qu'on m'a appris, sans bien m'en faire voir le sens », un sens peut-être impossible à retenir dans les troubles alimentaires, dans une relation brisée avec la langue, « je les emploie tous, tous les mots qu'on m'a montrés [...] j'ai dû en oublier, j'ai dû en mélanger, ces images sans nom que j'ai, ces noms sans images... ce sont des mots blancs, mais je m'en sers<sup>53</sup> », la narratrice aussi, les écrivaines du manque aussi. Mots d'emprunt, langage partagé, comment le message peut-il s'écrire, noir et complet alors qu'il est brouillé par des subjectivités en exil, des corps fragmentés, et le sont-ils? La pensée ne saurait le savoir maintenant. Comme le soulignait Blanchot, le texte privilégie une certaine densité, contre l'amaigrissement de soi, des mots s'alignent qui dissimulent les mots secrets, essentiels, mais en chuchotent le rythme : il faut parler au prix de ne rien dire. L'absence de sens s'immisce dans le texte, puis l'absence de soi, comme ce *je* à moi qui m'inscrit peu ici, peut-être le taire est plus facile que d'essayer de résister à tous les mots qui l'encombrent et le coincent. Je ne sais pas ma place, ni qui la prend, mais je devine, ce doit être la faim.

L'écriture le demande, de s'égarer au moins quelques fois, de mélanger les faits et les idées et de profiter de visions plurielles, déformantes. Virginia Woolf écrit : « c'est une erreur de croire que la littérature peut être prélevée sur le vif. Il faut sortir de la vie... Il faut sortir de soi et se concentrer au maximum sur un seul point<sup>54</sup>... ». À l'intérieur comme à l'extérieur, il faut n'être personne et n'importe qui, celui qui meurt et celle qui, tout juste, se met à naître dans le texte. L'écrivaine essaie, par les mots, de partager son identité avec les personnages, de l'oublier quand nécessaire.

Seulement, il a lieu sans bruits, dans le silence qui entoure les phrases, le vertige s'annonce. Les écrivaines écoutent, les mots résonnent, ils cognent contre les mains qui cherchent, et bientôt, le corps affamé s'abandonne au projet inconnu qui l'efface : « la volonté de dépouillement se change en une dépossession involontaire, le fier exil devient le malheur de

<sup>52</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 5.

<sup>53</sup> Samuel Beckett, *L'innommable*, Paris, Éd. Minuit, 1987, p. 201-202.

<sup>54</sup> Virginia Woolf dans Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 139.

la migration infinie<sup>55</sup> ». Dans le contact des troubles alimentaires et celui de l'écriture, le langage, comme l'aliment, se dérègle : « l'objet-nourriture comme parole devient une quête errante, sans but, qui prolifère dans l'espace vide du simple pensable, car dans la dialectique sans fin de la langue dénuée de tout sujet, l'égarément n'est plus définissable<sup>56</sup> ». Encore une fois, le langage supporte mal la perte. Il surveille l'absence avec inquiétude, opère un *je* sans substance. Le langage se présente déficient, horrible dans le brouillard, dans le silence du texte qui est toujours le message caché.

\*

Je repense à elle, c'est sûr, Esther, alors que Plath raconte précisément cela, la distorsion des lettres et de la nourriture, leur liaison fatale pour la jeune femme, quand elle revient de la ville et se voit refusée dans le cours d'écriture qui lui ouvrait l'avenir. Prise dans un été étouffant, interminable puisque le défi souhaité, la quête entrevue, se dérobe, Esther se retranche du monde réel et perd contact avec sa propre langue, ce qui est souligné lorsqu'elle lit. Les mots, s'ils sont toujours un peu imprévisibles et étrangers, dans le roman de Joyce, ils se dévoilent farouches, se transforment en monstres :

*Lifting the pages of the book, I let them fan slowly by my eyes. Words, dimly familiar, but twisted all awry, like faces in a funhouse mirror, fled past, leaving no impression on the glassy surface of my brain. The letters grew barbs and ram's horns. I watched them separate, each form the other, and jiggle up and down in a silly way. Then they associated themselves in fantastic, untranslatable shapes* » (JAR, p. 119-120).

Il est impossible de traduire ce langage fantastique qui s'anime devant la narratrice : « as Esther retreats from reality, her reading of Finnegans Wake becomes distorted [...] words and letters not only become incomprehensible, but hostile<sup>57</sup> ». Esther ne peut ni lire ni écrire, et la nourriture participe à l'échec. C'est vrai, je l'ai remarqué, le tout petit événement géant qui perturbe la jeune femme, celui qui lie l'aliment aux mots et fait dévier le langage dans le registre du pur comestible. De là, la démesure d'un jeûne peut-être fictif, d'Esther qui ne sait plus quelles fictions et réalités la composent, dans le roman, comme le langage, elle n'est plus aussi fiable. Cet extrait l'annonce, alors qu'Esther parle avec d'autres femmes à l'hôpital

<sup>55</sup> Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 63.

<sup>56</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 51.

<sup>57</sup> Maryline Boyer, *op. cit.*, p. 213.

: « "I can't sleep..." They interrupted me. "But the nurse says you slept last night. » I looked round the crescent of fresh, strange faces. "I can't read." I raised my voice. "I can't eat." It occurred to me I'd been eating ravenously ever since I came to » (JAR, p. 165). Après avoir altéré son rapport au langage, Esther n'a plus aucune emprise sur le réel. Alors j'y viens, à l'incident, et je pense qu'il est vécu par chaque écrivaine du manque, du renoncement, qu'il s'agisse de nourriture, d'amour, de vie, qu'il apporte un jeûne libérant la parole, ou provoquant la défaite : il se produit juste après la tentative d'écriture d'Esther, le moment où ses outils de création sont remplacés par ceux de l'alimentation :

I lay on the couch on the breezeway and shut my eyes. I could hear my mother clearing the typewriter and the papers from the card-table and laying out the silver for supper but I didn't move [...] by the end of the supper my mother had convinced me I should study shorthand in the evenings, (JAR, p. 117).

Là s'opère le glissement. Le jeûne symbolique d'Esther, déclenché par son futur refusé, rejoint une privation alimentaire qui se développe en même temps que son incapacité à écrire, puis à employer sa langue. C'est ce qu'elle dit au docteur Gordon : « I hadn't slept for fourteen nights and how I couldn't read and write or swallow very well » (JAR, p. 129). La langue au sens de la parole, tout comme l'organe fait défaut. Esther ne peut plus parler ou lire, ni avaler rien du monde qui l'entoure. Son corps intègre la cloche de verre : « Plath constructs the disabling experiences which are enmeshed into the female body as metaphors for a fractured language<sup>58</sup> ». Le langage ainsi fracturé empêche Esther d'utiliser son corps, car celui-ci n'est plus soutenu par les mots qui, dysfonctionnels, font place à un nouveau registre : « une autre langue va se parler, intraduisible dans la nôtre où les mots remplacent ceux du manque et du besoin, mots affamés, mots déçus<sup>59</sup> ». Des mots blancs, avides de sens à retrouver, à inventer, le langage aussi à faim. Seulement, Esther, l'écrivaine et l'anorexique ne mangent plus ; elles dépérissent avec les mots, sinon se masquent, elles donnent du volume à une écriture fantôme et volatile, elles produisent à partir du négatif de soi, ce qui déjà, appelle la mort.

Faute d'appétit comblé, de mots réparés, petites lanternes, et si elles s'allumaient dans la brume, les troubles alimentaires emportent le langage dans le gouffre. Parce qu'elle a de la

<sup>58</sup> Marilyn Boyer, *op. cit.*, p. 201.

<sup>59</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 9-10.

difficulté à avaler la nourriture comme les mots, Esther ne trouve plus dans l'écriture et la lecture un moyen d'appartenir, plutôt ; son savoir et ses facultés intellectuelles sont contaminés par la faim : « the thick book made an unpleasant dent in my stomach [...] my eyes sank through an alphabet soup of letters to the long word in the middle of the page » (JAR, p.119). Les mots, qui formaient une nourriture complémentaire, une façon de se lier au monde, à soi, transforment l'expérience littéraire en une épreuve du manque, en déception. Marie Cardinal le dit aussi, autrement, quand elle a le besoin total de créer, mais ne sait pas écrire ce qu'elle veut : « je pense souvent à écrire dans mon cahier. J'ai la gourmandise de lui. Il me tarde d'être seule avec lui. Je me promets des envolées [...] et puis je l'ouvre et je n'ai rien à écrire. L'écriture me désole. Celle que je désire ne vient pas. Il en vient une autre que je n'aime pas<sup>60</sup> ». Reste alors, sur la page, des mots qui cachent la carence, des mots comme des litres d'eau pour calmer le ventre. Quand même, s'ils camouflent le manque, c'est que le papier doit l'abriter, qu'il doit y être, écrit ou presque, comme le disait Blanchot plus tôt.

L'écriture, de même que « l'anorexie est une façon de dire que de l'essentiel, on manque<sup>61</sup> ». De quoi, vraiment, et quel est-il l'essentiel, le mien, je ne sais pas. Les livres, parfois, offrent du seuil une œillade sur le labyrinthe qui mène vers soi, duquel s'écrivent les tâtonnements. Seul le livre idéal, infaisable, aurait le pouvoir de dire exactement le message, mais sans y arriver, l'écrivaine peut inviter le dire dans l'imperfection, tenter de l'éveiller malgré tout : « elle a commencé à écrire pour ça [...] pour épeler le mot "manque"<sup>62</sup> ». Pour Marie Cardinal, l'absence de la terre aimée ou l'insuffisance de ses moyens pour écrire forment déjà une voie, pénible, oui, mais elle est là, sur le papier, par les mots qui déçoivent. Esther, c'est vrai, n'écrit plus, mais elle parle, raconte son histoire qui forme le livre, et dans laquelle le rapport entre la maladie et la langue est exploré, par où Plath dévoile l'effort incroyable d'appriivoiser la langue pour la transformer : « Plath describes the battle that Esther Greenwood must wage in order to hear her own muse and create her own language<sup>63</sup> ». Il y a Beckett aussi, ses personnages dans la marée des mots blancs, la parole en souffle immense, et tout ce qui est

---

<sup>60</sup> Marie Cardinal, *L'inédit*, Paris, Éd. Grasset & Fasquelle, 2013, p. 153.

<sup>61</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 51.

<sup>62</sup> Marie Cardinal, *op. cit.*, p. 58.

<sup>63</sup> Maryline Boyer, *op. cit.*, p. 200.

parlé sur le manque. Je soupçonne qu'il l'a frôlé, le livre absolu, dans tous ses mots et qu'il en a gardé le secret.

Les écrivaines élaborant des textes à caractères boulimiques ou anorexiques cherchent, par le langage, à explorer l'esthétique du manque, du vide, sinon du renoncement. La parole est une étendue sèche et vaste, possible, à l'intérieur d'elle un silence à cueillir héberge l'essentiel. Il s'agit d'un mot inconnu que tous les mots protègent. À ne pas le connaître, elles écrivent, je fais pareil :

Et je suis encore en route par oui ou par non, vers un encore à nommer, pour qu'il me laisse la paix, pour qu'il ait la paix, pour qu'il ne soit plus, pour qu'il n'ait jamais été. Nommer, non rien n'est nommable, dire, non rien n'est dicible, alors quoi, je ne sais pas, il ne fallait pas commencer<sup>64</sup>.

Je le pense, le langage annonce la maison, de l'autre côté de la mer, dans l'horizon de ce qui n'est jamais nommé, et ne peut l'être réellement. Sans doute, derrière le nuage et les limites inconnues, l'essentiel est pluriel, il est celui par où la quête d'écriture démarre, par où l'anorexie et la boulimie se forment et disposent à l'égarement. L'essentiel est certainement, aussi, le langage lui-même, qui tout à fait contradictoire, amorce le dévoilement des mots nécessaires et travaille à les masquer. Le langage permet de s'approcher du sens caché, mais celui-ci tombe dans le gouffre et il faut se retenir de tomber soi-même en poursuivant la quête : « sur une passerelle fragile, le sujet à la dérive, côtoyant l'insolite, essaye de se ranger dans l'ordre d'une syntaxe précaire. Il y a donc itinéraire à tracer, sorte de trace traçante<sup>65</sup> ». Et dans les traces laissées, les mots. Le langage est une première peau creusée par l'écrivaine du manque, jusqu'à ce que l'écriture opère un transfert de corps : « l'excès de mots contraste avec le manque de chair, et le corps tend à disparaître au profit du texte »<sup>66</sup>. Qu'il soit récit, témoignage, poème, l'écrit est la part tangible du corps, du manque.

\*

---

<sup>64</sup> Samuel Beckett, *Nouvelles et textes pour rien*, Éd. Minuit, 1987, p. 201-202.

<sup>65</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 113.

<sup>66</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 15.

Il vole lui-même au-dessus du gouffre, Jonathan Livingston, le goéland libre. Pour connaître ses propres limites, il renonce à s'alimenter et à vivre avec le groupe, qui plus bas, se colle aux vagues, aux bateaux, criant et se battant pour chaque poisson. À sa mère inquiète il dit : « I don't mind being bone and feathers, Mum. I just want to know what I can do in the air and what I can't, that's all<sup>67</sup> ». C'est que pour Jonathan, le jeûne n'est pas synonyme d'un langage fracturé ou d'un égarement dans une parole corporelle. Plutôt, le langage prend forme pour la première fois dans sa dimension créatrice, et l'oiseau en a faim : « It wasn't long before Jonathan Gull was off by himself again, out at sea, hungry, happy, learning<sup>68</sup> ». Comme l'écrivaine qui travaille, qui poursuit sa quête, Jonathan se donne entier à l'art du vol. La colonie prétend que manger et survivre est la seule manière de vivre, mais le goéland pense autrement. Comme pour l'artiste de la faim, la nourriture bloque l'avenir, elle ne le satisfait pas. Marie Cardinal l'écrit en ces mots, aussi, seule l'écriture peut sustenter l'écrivaine, son corps négligé pour continuer sa recherche :

Je prends le cahier, le bic, je me dis que la vague va déferler et puis, rien qu'à voir le papier blanc, je reste avec mon bic en main comme si c'était une cuillère ou un couteau. Je n'en ai pas besoin, rien. Et pourtant il y a en moi ce gros livre étouffant que je n'ai jamais écrit. Quel effort pour chercher sa cachette et comment l'en extirper<sup>69</sup>?

Pour accéder à la quête, il faut renoncer à la satiété. La nourriture est évincée du calcul, la cuillère et le couteau ne servent à rien lorsqu'il est temps d'écrire et que le seul temps qui importe est celui-ci. Pour ne vivre que dans la durée créatrice, l'écrivaine s'isole, les mots résonnent dans le silence, les os vibrent : elle entretient une connexion profonde au langage. Meuret écrit que l'anorexie, j'ajoute la boulimie, prédispose à la création par la liaison du corps aux mots, ne serait-ce que par le repli que la maladie détermine<sup>70</sup>. C'est le cas pour la narratrice, pour moi, alors que l'éloignement du monde rapproche du papier, que le corps se recourbe sur lui, le touche, s'y transfère.

Dans l'exil, Jonathan découvre que le langage pétrit ses mouvements, qu'il articule son corps. Jean-Paul Sartre écrit : « le sens n'est pas la somme des mots, il en est la totalité

---

<sup>67</sup> Richard Bach, *Jonathan Livingston Seagull, a story*, London, Pan Books LTD, 1972, p. 14.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>69</sup> Marie Cardinal, *op. cit.*, p. 13.

<sup>70</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 28.

organique<sup>71</sup> », et pas que les mots, mais leur performance directe dans l'espace, quand le goéland fonce dans l'air, au risque de sombrer, perce un nuage et quoi? D'autres mots, des vapeurs se collent à ses ailes un instant : le blanc de la feuille est traversé de sens, et l'écriture affamée, du tout ou rien, donne vie au poème. Je me lance aussi, j'essaie d'écrire, mais pourquoi lui, l'artiste de la faim réussit-il à se libérer des contraintes physiques tout en étant corps, et moi pourquoi je n'y arrive pas, et Esther? L'oiseau dit : « your whole body [...] is nothing more than your thought itself, in a form you can see. Break the chains of your thoughts, and your break the chains of your body<sup>72</sup> ».

Le même transfert s'opère, du corps aux mots, mais dans quelle fluidité alors que Jonathan se délivre de la faim, des limites du corps en faisant un avec la parole et elle avec le corps. Voilà, peut-être ce qui se produit si l'horizon est rejoint, mais l'écrivaine n'a pas d'ailes, surtout, qu'un corps lourd, assis, à la tâche : « trop absorbé par l'inscription de son corps dans la page [l'écrivain] se retrouve prisonnier du texte, gêné par les limites de son écriture<sup>73</sup> ». Parce qu'elles sont immenses les limites, mais le langage n'en a pas, ses os sont pliables, rallongés, coupés, chaque mot, est un corps aux possibilités probablement infinies. Et il faut se confronter à sa propre incapacité à le parler, l'écrire, aussi grand qu'il peut l'être, à écrire quelque chose qu'on n'aime pas, comme le disait Marie Cardinal.

\*

Peut-être, l'oiseau se présente ici, car j'ai besoin de questionner autre chose que la douleur, la dislocation du corps, les perceptions foulées de personnages fragmentés comme les textes qu'ils habitent. Jonathan propose autre chose. Si l'essentiel manque, l'écriture le raconte partout, et l'oiseau, c'est de la fiction, mais j'ai envie d'y croire, réussit à dépasser le point final du livre qui reprend ce manque, il y arrive sans donner la solution, à moi de décortiquer les phrases comme ma peau, de retourner le langage. Seulement, je ne découvre que des mots maigres, ceux qui reviennent sans cesse, ils resserrent les limites, les miennes et celles d'Esther, de la narratrice. Je me fige là, dans la brume qui est toujours un temps aboli, où je peux retenir l'avenir comme le passé, où le langage s'émiette sans que j'en mange les lettres.

<sup>71</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1948, p. 51.

<sup>72</sup> Richard Bach *op. cit.*, p. 77.

<sup>73</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 26.

Sur le seuil, je m'impatiente contre une faim qui ne me quitte pas, contre les heures qui rapprochent les repas.

Je savais très bien que mon cerveau était un riche bassin minier, où il y avait une étendue immense et fort diverse de gisements précieux. Mais aurais-je le temps de les exploiter?  
Marcel Proust.

Le temps, ses aléas. Énorme, je ne peux pas réellement le toucher, l'écriture s'y frôle, les souvenirs, petit Poucet pour retracer le chemin d'un corps qui vieillit, de cheveux lumineux. Il faut savoir, aurai-je le temps de traverser les mers? Et d'écrire et de vivre, combien de temps, au pluriel de tout ce que j'ai besoin d'atteindre? Encore que l'écriture prévaut, pour elle, le reste doit se faire gentil, s'écarter. Les yeux levés, un instant, le papier tremble de vivre, de se remplir, et l'écrivaine travaille. C'est ici qu'il faut habiter, Woolf l'a dit, à distance, hors de la vie, pour inventer le voyage vers elle.

L'écriture pour jouer avec le temps, mais il faut de l'humour, moi il me tétanise, m'arrête, les doigts sur le clavier, la narratrice, je peux écrire son histoire, mais diffuse, à peine inscrite dans les événements en suite. Je reprends, je reviens, et la narratrice, sans lui donner de nom, incertaine et fatiguée, je la vois, elle aussi, créer dans l'instant, le poème d'une sensation. Nous nous ressemblons, à nous figer dans des moments appelés à disparaître, elle ne le dit pas clairement, mais je le sais, comme moi elle voudrait qu'elle dure, cette page sur le ciel, ses mots sur les nuages. Elle écrit pour garder animé ce moment-là. Et tous les moments qui s'accumulent dans la fiction, comment les supporter, les additionner aux heures d'écriture, au reste? Le récit s'invente selon une gamme de temporalités diverses, il révisé le temps, l'annule, il le rebrousse en souvenirs quand, d'un coup, les vivants et les morts se reconnaissent.

Le temps, je le retourne, le rattrape, mais pas assez, ses durées sont des voix que je voudrais entendre. Des époques, des occasions, des dates et des délais, l'écriture circule, elle évolue,

sauf que je m'enroule, même spirale, et d'autres aussi, en retours : les heures disparaissent dans le gouffre, la noirceur vole toutes les définitions : « c'est un temps sans négation, ni décision. Temps neutre où rien ne commence, rien ne s'achève. Entre un deuil inachevable et la naissance refusée<sup>74</sup> ». Le temps de l'écriture et celui des troubles alimentaires sont nécessairement opposés, ils se rencontrent, oui, seulement l'un est multiple et malléable, et l'autre est plutôt en recommencement, permanent, il provoque les échos du même. Encore qu'il y a le poème et le roman, leurs temps différents, et Sylvia Plath écrit, à propos de la romancière, et d'elle-même, la poète :

Her business is Time, the way it shoots forward, shunts back, blooms, decays and double-exposes itself. Her business is people in Time. And she, it seems to me, has all the time in the world. She can take a century if she likes, a generation, a whole summer. I can take about a minute<sup>75</sup>.

Dans l'instant du poème, celui qu'elle décrit ainsi : « the smallish, unofficial garden-variety poem [...] a door opens, a door shuts. In between you have had a glimpse: a garden, a person, a rainstorm, a dragonfly, a heart, a city<sup>76</sup> », le travail consiste à attraper le plus possible, à partir du seuil, pour inscrire le moment au moment où il passe. Le temps bouleversé, à peine une note, une phrase, un griffonnage pour, comme les impressionnistes, saisir la lumière en action. Dans ce cas, la poète partage sa position immobile avec l'anorexique et la boulimique, toutes sur le seuil par où la création s'invente. De son côté, la romancière fait un pas dans le jardin, elle observe le papillon, plus loin, elle continue dans les rues et les années. Le roman s'étend, il faut s'engager dans le temps avant de revenir fermer la porte : le livre se compose en chemins. Pendant que l'une parcourt les âges, les autres s'attachent à des visions brèves, entre les allées de brume. Mais si les troubles alimentaires brouillent la vision et le rapport au temps, ils motivent tout de même l'écriture. La poète écrit dix mots, un transport soudain, elle capte l'orage sur le seuil, avant d'ouvrir d'autres portes, les fenêtres, écouter les murmures d'entre les brèches, les murs de pierre et la peau.

Déjà, plusieurs versions du temps sont annoncées dans le travail d'écriture, dans la différence entre le poème et le roman et, mais j'y pense, comment font les écrivaines du manque pour

---

<sup>74</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 35.

<sup>75</sup> Sylvia Plath, *Johnny Panic and the Bible of Dreams: Short Stories, Prose, and Diary Excerpts*, New-York, Harper Perennial Modern Classics, 2018, p. 62.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 63.

prendre part au temps de la création, puisqu'elles nient les années autant dans la fiction que dans le réel? D'abord dans le blanc de la page, tout à fait miroir de ce qui les entoure, le corps vague, mots vides et les sons résonnent. Comment s'appuyer là, à cet ici sans repères, cette durée inconnue dont parle Christiane Balasc : « quelque chose comme un présent figé sans espoir [...] dans les brouillards qui entretiennent cette humidité de la mort » puis sur la boulimique : « elle se vit comme un néant, un vide négatif d'où ne peut sortir que le même d'une présence sans dépassement, prise dans l'étreinte d'elle-même<sup>77</sup> ». Prisonnier dans un présent indécis qui reflète son propre état, l'être ne peut pas se dépasser, mais peut-être qu'à force de tourner, de répéter le cycle boulimique, de reprendre les prémisses, alors la spirale se déforme, poterie fragile, et il devient possible de s'inscrire sur le papier. Meuret, avec des mots de Kristeva, le signale ainsi : « l'écriture anorexique [j'ajoute l'écriture boulimique] peut aussi participer d'un "effort esthétique" dont l'intention est de "retracer les frontières fragiles de l'être parlant"<sup>78</sup> ». En traçant, en retraçant le même cercle obscur, l'écriture peut exprimer, en cachant, en criant, les limites secrètes d'un temps oublié dans le nuage.

Peut-être, l'écriture n'est pas seulement possible, mais obligée : à y manquer d'écrire ce qu'il faut, à reprendre, elle se mêle à la spirale. Il y a Emily Dickinson qui multiplie sa voix en vers courts, une immensité de vers courts, et Amélie Nothomb, Simone Weil, Sylvia Plath aussi, qui dépose sa narratrice dans le roman, dans le temps. Au creux de l'histoire, Esther vit plusieurs expériences, le temps l'emporte, puisque la narration invite des événements, des réflexions et des souvenirs, oui, le manège temporel est complet, quasi, je pourrais y croire si Esther changeait. Mais non, elle est suspendue, à la limite de la vie, terriblement coincée dans un temps neutre. Son langage brisé, sans écriture, elle ne peut pas produire un roman. Comment le pourrait-elle, alors qu'elle refuse l'avenir, le futur borné, décevant, qui l'attend? Il lui aurait fallu écrire comme Plath elle-même, selon un temps flotté, vécu d'ailleurs, écrire l'indécision de la vie qui a produit *The Bell Jar*.

Parce que le roman a lieu malgré tout. Du début à la fin, sans évolution profonde, de changement d'état, les premières pages toujours réaffirmées, l'identité fragmentée, à peine, il frissonne cet état des choses, et même, revenue de la mort, suicide manqué, Esther dit se

<sup>77</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 46.

<sup>78</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 24.

sentir « the same » (JAR, p. 166). Le récit est lui-même figé dans l'entre-deux, dans l'état d'un roman impossible, de l'art arrêté et ses conséquences. Certains événements sont racontés, mais la durée demeure vague et les éléments se rencontrent, semblent appartenir au même moment indécis, sous verre. Dès lors, l'écriture des troubles alimentaires a lieu en déjouant le temps, en l'écartant, ce qui la rend ainsi possible : « l'écriture passe par un certain nombre d'arrêts sur image et de brouillages successifs, qui attestent de cette volonté d'éradication<sup>79</sup> » du temps.

En figeant Esther dans un état unique, le roman peut s'écrire en supportant la contradiction anorexique d'arrêter le temps tout en inscrivant un personnage dans la durée. Il y a cette image, cette phrase, comme elle dit, très tôt, tout ce qui aura lieu dans l'histoire : « I opened the door and blinked out into the bright hall. I had the impression it wasn't night and it wasn't day, but some lurid third interval that had suddenly slipped between them and would never end » (JAR, p. 20). Là, dans le roman, je vois le temps des troubles alimentaires qui s'inscrit : les mots forment un passage qui n'en est pas un. C'est que l'écriture, parfois en secret, chuchote les symptômes des troubles alimentaires à travers l'immobilité, sans la faim ou le jeûne, simplement par l'entre-deux, la mise à l'écrit du seuil, et le récit de Plath raconte cet entrebâillement à chaque page.

\*

Le brouillard, toujours et j'y reviens, le temps suspendu par le jeûne ou le cycle boulimique. À partir de lui, dans le seuil qui demeure le seuil, les écrivaines inscrivent l'entre-deux, elles écrivent le manque dans toutes les phrases et les vers et les mots : « l'appétit, le désir de vivre, est figé dans l'anorexie. Non pas absent, mais incroyablement présent, car inassouvi<sup>80</sup> ». Dans les récits à caractère boulimique ou anorexique, le désir, comme celui d'Esther, est arrêté dans son élan. Il entraîne une sortie du temps commun qui est partagé par les autres personnages pour se concentrer sur le manque. Dans le roman de Plath, les épisodes épars relatent les efforts de la narratrice pour tracer les limites d'un temps unique et propre à elle, un temps sans durée qu'elle maintient par son indécision : « refuser le choix peut être un

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 141.

moyen de maintenir préservé le champ du possible et d'empêcher ainsi l'usure du temps [...] l'anorexique [...] fige son histoire personnelle dans un état qui n'est ni la vie ni la mort, mais une enfance momifiée<sup>81</sup> ». Alors, au lieu de se préoccuper de l'expansion du récit dans le temps, le roman retient plutôt l'histoire dans un état similaire à celui d'Esther. L'écriture s'invente dans le travail à rendre compte du blanc, du vide, du souffle fébrile qui repousse la durée, la mort et le bruissement des mots à transcrire.

Puis, dans le poème, je trouve ici et là des tentatives de partager l'expérience du seuil et ce, en engageant une esthétique de l'hésitation et du renoncement à vivre, et pourtant, ces quelques mots de Dickinson :

If my Bark sink  
'Tis to another Sea –  
Mortality's Ground Floor  
Is Immortality<sup>82</sup>

Au bout du temps, il y a la mort, ou alors, peut-être, le temps éternel qu'est l'entre-deux. Dans le roman, cet entre-deux est repris, redoublé, peut-être pour que le récit ne se termine jamais, comme les personnages, comme l'écrivaine. Et dans le poème? Dickinson me parle du sentiment que l'être boulimique et l'être anorexique ressentent, de vivre à la limite et dans leur côtoiement de la mort, de parvenir à survivre : étrange état d'immortalité sans vie complète, contre l'angoisse de finir. Toujours envisagée, mais repoussée, à avancer vers elle en croyant la déjouer, la mort occupe une place majeure dans les troubles alimentaires. Pareil dans l'œuvre de Dickinson, où la mort a tant de vers, elle s'empare, comme la faim, de l'espace, et pourtant, elle active son contraire, amène la vie au poème. La poète écrit l'acceptation et la peur, le désir de vie comme le moment de mort, elle énonce la vacuité et le renoncement. Puis, il y a parfois des instants de contemplation sur l'idée d'éviter la mort. Peut-être, à se tenir sur le seuil « Mortality's Ground Floor/Is Immortality », ce serait possible, mais comme l'indique le poème plus haut, il faut couler, l'immortalité n'est pas une éternité déployée dans l'horizon, mais longtemps, une descente dans l'inexistence.

---

<sup>81</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 28.

<sup>82</sup> Emily Dickinson, *op. cit.*, p. 296.

Toutefois, quelle vie, quel accueil du monde dans la poésie de Dickinson, Meuret ajoute : « le corps de l'œuvre est écorché et pourtant les poèmes palpitent d'une vitalité féconde. Comme si l'enthousiasme d'une vie se trouvait empêché, meurtri et contraint de contenir son élan<sup>83</sup> ». J'y comprends que Dickinson, comme l'être égaré dans les troubles alimentaires, et au prix de s'effacer de la vie mortelle, s'offre au papier. Elle y dépose là son essence, d'où la force dans l'écriture à retracer l'appel du monde, ses rythmes, la concentration de vie qu'elle opère, de l'abeille à l'oiseau, dans la cour : tout y est actif et merveilleux, mais retenu sur le seuil. Dans la poésie de Dickinson, le temps apparaît dans l'ensemble de ses dimensions tout en étant retenu dans des lignes concises qui l'empêchent d'emporter la vie en dehors de la page, sinon des tirets pour rallonger la portée des vers, mais je pense, plutôt, ce sont des tremplins dans le vide, la blancheur.

Dans le poème plus haut, et comme il travaille à arrêter le temps, l'immortalité rencontrée n'est surtout pas un idéal, plus une nécessité contre l'horreur. À travers ses patientes, je reconnais surtout les écrivaines du manque, Bernard Vialettes dit : « ces considérations expliquent l'aspiration de ces patientes à se faire les moins encombrantes, les plus légères, les plus transparentes possible » ; comme des vers courts et inondés de blancheur. Il poursuit : « la fausse vie qu'elles bâtissent [...] sur le jeu de la maîtrise des désirs leur permet de figer le temps<sup>84</sup> », sans toutefois y arriver vraiment, car le temps s'imisce dans le roman ou le poème, et l'effort d'écriture consiste à le freiner, encore et sans cesse, le retenir.

---

<sup>83</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 100.

<sup>84</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 122.

Le plus long voyage est de franchir le seuil.  
Proverbe Romain.

J'écris, je cherche à assurer une continuité, le ciel en débats, ses couleurs et les sensations qui obéissent à sa lente croisée avec la nuit en mouvement. Je veux, j'aimerais avoir suffisamment de temps pour m'ancrer dans ce moment, dans l'épuisement du jour, mais je ne sais pas garder la transition en vie, ce maintenant étrange où s'allient la douceur de souvenirs en rappels, où des odeurs se mêlent au ciel d'été, déjà, peut-être l'automne en quelques feuilles qui bruissent. La narratrice et moi, mais Plath aussi et Dickinson plus tôt, captivées par des instants de passage, quand les définitions changent graduellement, invitent ailleurs, et tout pourrait basculer, la barque couler en une nouvelle perspective. C'est que le seuil est un lieu de création où se mélangent, se confondent les éléments. En sortir, choisir une voie revient à quitter l'endroit d'où germent les possibles. Je m'accroche.

Seulement, des murs invisibles s'érigent en silence, à peine, des mains fatiguées. Le temps est repoussé, un rêve à l'aurore, et les troubles alimentaires forment l'hésitation qui scelle l'écrivaine dans un non-temps. Les contraintes d'une brume épaisse s'installent, la vie devient demi, sans pouvoir la reprendre complète. Il s'agit de cette humidité de la mort dont parlait Balasc, et elle poursuit : « à travers la vibration du temps, il [l'être boulimique ou l'être anorexique] marche vers sa mort qu'il ne rejoint jamais, la portant déjà en lui, condamné comme les personnages attendant Godot à "errer sans fin dans la nuit des grands fonds"<sup>85</sup> ». L'errance est une deuxième immobilité, une incapacité à habiter l'espace, à voyager dans les lieux comme dans le temps sans rien reconnaître, rien toucher. En réponse au désir de cueillir le potentiel de chaque minute, de chaque voie dans le futur, se développe

---

<sup>85</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 46.

une hésitation de plus en plus importante qui empêche ultimement l'être de quitter l'entre-deux : « dans le regret de vivre et l'effroi de mourir/Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre<sup>86</sup>! ».

Comme le proposent ces vers d'Émile Nelligan, au lieu d'une urgence à saisir les occasions et à vivre selon l'effort de battre le temps dans sa course pour tout réaliser, l'être anorexique et l'être boulimique assument une position d'attente. Ils subsistent contre l'angoisse que leur provoque l'avancée inévitable du temps en sortant de la vie. Ils tentent, par-là, à faire du seuil un présent éternel, une arme du désespoir pour repousser la mort, arme qui, à double tranchant, leur donne la mort : « la procrastination du présent a quelque chose à voir avec le refus de la limite. Ce qui, avec le bonheur de l'instant, est sans cesse reporté, n'est autre que la présence de la mort<sup>87</sup> ». Restes alors, sans linéarité, des instants perdus dans le vide, des îles, petits cailloux, un archipel contre la mer et le temps, deux mots sur une feuille de papier contre l'immensité de la mort qui est, pour l'écrivaine, le silence blanc : « écrire est dérisoire : une digue papier contre un océan de silence. Le silence – lui seul obtient le dernier mot, lui seul détient le sens éparpillé à travers la multitude des mots<sup>88</sup> ». Océan mortel, papier muet, dans la brume ou « la nuit des grands fonds », la création s'invente difficilement, en « arrêts sur image », une allumette, une barque, une note.

Pourtant, il y a une trace laissée dans l'ombre, sur la feuille, et à partir d'elle, le temps, même figé, tremble. D'où les échos, et comment l'écriture s'entreprend malgré tout : « c'est le geste d'écrire fût-ce à tâtons sur une feuille d'une blancheur à première vue stérile, décourageante, voire écœurante, qui dispense progressivement au romancier (mais à un rythme souvent discontinu) un peu de clarté, des brins de sens, lui ouvre des pistes<sup>89</sup> ». L'écriture ne nécessite pas de récit, de péripéties : aligner les mots, accumuler les vers, permet de former des chemins en échelles de sens. C'est par l'écriture que l'être boulimique peut entreprendre d'habiter, de construire un espace fictif dans lequel pourraient aboutir les possibles en variantes infinies. Encore qu'il faut réussir et que j'envisage plutôt la reprise de la logique boulimique, celle qui gouverne la vie dans le brouillard comme le blanc de la page.

<sup>86</sup> Émile Nelligan, *Poésies*, Montréal, Les éditions du Boréal, coll. « Boréal Compact », 1996, p. 61.

<sup>87</sup> Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 39.

<sup>88</sup> Sylvie Germain, *op. ci.*, p. 88.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

Le temps demeure un obstacle, il pétrifie les mains. De même que la vie, le livre, le poème doit finir, mais si seulement le seuil est représenté, si l'entre-deux prend forme et se maintient, alors l'écriture aussi entre dans un état de suspension avec l'écrivaine qui souffre de disparaître, qui oscille devant la fin, l'appréhende. Dans l'écriture comme dans le corps, les troubles alimentaires sont : « une tentative d'arrêt du cours du temps grâce à des temporalités suspensives ou cycliques [...] l'anorexie mentale est une forme de refus de la vie et des responsabilités pour mieux repousser la mort dans un futur éternel<sup>90</sup> ». Dans une perspective anorexique, le temps tendrait alors à s'annuler, s'omettre au profit d'un état permanent de retrait du monde, alors que dans la boulimie, il serait plutôt retourné, du commencement au commencement, l'être à vide puis débordant avant de retrouver le vide.

Deux temporalités distinctes qui ont pour but commun d'arrêter le temps, et elles s'épuisent dans l'écriture, comme Esther, qui sans changer profondément, passe d'abord par des crises boulimiques, avant de jeûner. À New York, je vois la mise à l'écrit du temps cyclique, la spirale qui trompe la narration, l'impression d'avancer avec la jeune femme dans sa vie. Plus tard, et dans le même état, c'est l'incapacité de consommer la nourriture, comme la lecture, qui fait dévier le sens du temps en le rendant plat, sorte de présent proche de l'effacement qui correspond à la durée vécue dans l'anorexie :

I saw the days of the year stretching ahead like a series of bright, white boxes, and separating one box from another was sleep, like a black shade. Only for me, the long perspective of shades that set off one box from the next had suddenly snapped up, and I could see day after day after day glaring ahead of me like a white, broad, infinitely desolate avenue, (JAR, p. 123).

Le temps perd sa volonté de progrès dans le roman, le seuil s'étire, ce qui m'amène à considérer l'écriture des troubles alimentaires comme ne pouvant s'écrire que dans la liminarité. Il y a d'abord les personnages ; qu'il s'agisse d'Esther, de l'artiste de la faim, ou des narrateurs de Beckett, ils se présentent : « [en] figures bloquées sur les seuils, figées dans un entre-deux constitutif et définitif, "inachevées"<sup>91</sup> ». C'est également le cas des narrations qui ne se situent étrangement nulle part – dans le texte, oui, mais celui-ci relance l'espace en devenir : « les entités liminaires ne sont ni ici ni là ; elles sont dans l'entre-deux », c'est-à-

<sup>90</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 13.

<sup>91</sup> Marie Scarpa, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, no. 145, 2009, p. 28.

dire « un moment dans le temps et hors du temps<sup>92</sup> », comme la boulimique qui renie le parcours, de la table à manger à la salle de bain, comme l'écrivaine qui efface le texte en chemin : « la liminarité [est] conçue [...] comme un retour vers l'indifférencié et l'origine, c'est-à-dire vers un espace-temps "virtuel", non advenu<sup>93</sup> », un calendrier sans cases. L'écriture des troubles alimentaires investit l'entre-deux par ses personnages ou un contexte liminaire, et je pense encore au roman de Plath pour son été continu, le temps sans création qu'il active, et duquel il est impossible de sortir.

Retracer l'entre-deux est le seul moyen par lequel l'écriture des troubles alimentaires, du manque, peut trouver sa place dans le vide de la page. Par l'écriture, la perte est annoncée, mais aussi la condensation de la vie, un instant de clarté dans la brume, et tout y est, un poème, quelques lignes pour dire le seuil, dire le temps arrêté qui ouvre les yeux sur l'infini et la finitude de la vie. Maigrir, jeûner, c'est le dire, dévorer la vie pour la rejeter, c'est le dire, l'écrire. La création permet d'explorer le seuil, le présent dans une dimension unique à l'entre-deux, c'est-à-dire par la permanence de la mort dans la vie. Dans son journal, Plath écrit : « with me, the present is forever, and forever is always shifting, flowing, melting. This second is life. And when it is gone it is dead »<sup>94</sup>. Le présent contient à la fois la vie et la mort, bouleversant la mesure du temps, ce qui crée un état d'entre-deux permanent également relancé dans une écriture qui « garantit l'éternité aux morts autant qu'aux vivants », « conserve l'instant de la perte autant que l'instant de vie », « permet les retrouvailles autant qu'elle active l'ombre de l'objet perdu »<sup>95</sup>. Le présent est une plaine sans fin, un espace liminaire où s'additionnent les états sans s'annuler, où s'invitent les contradictions, les extrêmes.

Dans le vertige de la faim, le présent est un doigt sur la limite, un mot qui adresse la mort à travers le souffle de la vie. C'est ce qui a lieu dans l'écriture de Dickinson, à partir du jardin, des vies en fin emportent le mystère de leur passage, comme dans ce poème où la voix

---

<sup>92</sup> Jean-Yves Dartiguenave, « Rituel et liminarité », *Sociétés*, vol. 1, no.115, 2012 p. 85.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>94</sup> Sylvia Plath, *The Unabridged Journals of Sylvia Plath*, New York, Anchor Books, 2000, p. 9.

<sup>95</sup> Françoise Neau, « Sylvia Plath et l'urgence d'écrire », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, no. 30, 2014, p. 106.

énonce sa mort, le vol d'une mouche sur le seuil. La poésie inscrit le moment de vie et de mort :

With Blue – uncertain – stumbling Buzz –  
Between the light – and me –  
And the the Windows failed – and then  
I could not see to see –<sup>96</sup>

Le temps de la vie s'inquiète, la mouche est difficile à suivre pour la narratrice, ce *je* anonyme qui perd la vue et sombre, dans un instant allongé de tirets comme l'air, jusqu'au dernier souffle avant le vide. La poète investit l'entre-deux par une écriture qui relance à la fois son infatigable obsession de la mort et la maintenance de la vie, un trait définitivement partagé par l'écriture des troubles alimentaires qui entraîne « un état de non-vie sous la menace permanente de la mort<sup>97</sup> ». Je le lis chez Dickinson en ces mots : « It was not Death, for I stood up<sup>98</sup> », et pourtant. Debout, mais couchées dans le temps, debout, mais brisées, toutes, et l'écriture s'étend, elle ne relève personne, les morts ou les vivants, elle forge, comme l'être boulimique ou l'être anorexique, une fiction, des vies fausses.

\*

La création se lie aux troubles alimentaires par l'écriture du corps qui se transfère au texte. Par la fiction, il cherche à troubler, à déranger le temps contre la perte et pour la dire. Si l'anorexie ou la boulimie sont des maladies de l'espace, de la limite, du corps dans l'espace, alors la page blanche est un lieu de combat, et il n'y a pas assez de temps pour vaincre. Sur le papier, je fais ce que je peux, j'essaie, j'imagine un pas en dehors du seuil qui serait une délivrance. Plutôt, j'efface, je rature le nom de la narratrice et la couleur de ses cheveux. « On doute de réussir à trouver les mots qui donneront "chair et vie" à ce personnage<sup>99</sup> », au texte aussi, et comment dissiper la brume? Peut-être on n'y parvient jamais. Même dans le roman fini, imprimé, Esther s'inscrit dans un temps neutre, gris, dans une vie de moitié. L'écrivaine du manque ne peut qu'actualiser l'ambivalence, ses limites inconnues, elle énonce une durée suspendue, un présent étrange aux dimensions démesurées de contenir à la fois un passé

---

<sup>96</sup> Emily Dickinson, *op. cit.*, p. 178.

<sup>97</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 18.

<sup>98</sup> Emily Dickinson, *op. cit.*, p. 100.

<sup>99</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 27.

introuvable et un futur refusé. Le seuil est humide et blanc, il introduit la mort. Et ici, alors, tout de suite, j'ai besoin de lire ce poème, *Sheep in Fog* de Plath, comme il engage habilement le temps liminaire, car faute de pouvoir en sortir, il est déployé dans le nuage :

The hills step into whiteness  
People or stars  
Regard me sadly, I disappoint them.

The train leaves a line of breath.  
O slow  
Horse the colour of rust,

Hooves, dolorous bells –  
All morning the  
Morning has been blackening,

A flower left out.  
My bones hold a stillness, the far  
Fields melt my heart.

They threaten  
To let me through a heaven  
Starless and fatherless, a dark water<sup>100</sup>.

Ce poème anime l'instant de la perte, à se tenir sans bruit, sans mouvement à la limite de la vie. J'y vois, oui, un personnage traversé par le monde, comme il regarde et reçoit les événements et les espaces sans les retenir ni les repousser. Bien que le poème ne suppose aucunement la faim ou les troubles alimentaires, il en est pourtant représentatif, faisant de ce moment où les montagnes entrent dans la blancheur, une mise à l'écrit du temps qui annonce la disparition. La mort est appréhendée, une fleur à peine reconnue et les os fragiles, l'individu demeure figé sur le seuil. Dans une conférence parue en 2015, appartenant à une série intitulée « The poetry of Sylvia Plath », Belinda Jack analyse le poème, et m'appuyant sur ses observations, je peux retracer les vers, le passage qu'ils forment en direction d'un effacement.

D'abord, et j'y vois un trait de l'écriture anorexique, Belinda Jack souligne l'économie du poème, dès le titre où l'article « the » pour « Sheep in the fog » manque<sup>101</sup>. Le superflu est

---

<sup>100</sup> Sylvia Plath, *Ariel*, London, Faber & Faber, coll « Faber Modern Classics », 2015, p. 5.

éliminé au profit d'une expérience de lecture directe. Déjà, les os s'affichent, seuls les mots essentiels forment le corps du poème. Et il y a le corps de la narratrice, une ligne sur lui, ses os à elle, immobiles dans l'immensité du paysage décrit, les montagnes et les champs, le mouvement du train. Jack suggère que ce contexte souligne la vulnérabilité du personnage, la vulnérabilité de la voix poétique dans l'espace large<sup>102</sup>. Seule la fleur, un instant, forme un repère pour les yeux, dans la transition qui appelle la fin, quand les champs et le ciel noir menacent de faire passer la narratrice dans un autre monde, le paradis. Dans les troubles alimentaires, ce sont la précarité et la perméabilité des limites de l'être qui l'incite d'abord à questionner, à trouver ses frontières pour ensuite les contrôler. Contre le paradis et la vie, il y a cet homophone « Morning » « Mourning », d'où la sortie du matin « all morning », comme si le temps, d'abord figé dans la blancheur du matin aussi « tout matin », passait à un temps du deuil, noir, de la nuit. Le poème de Plath rythme en vers ce que les os chuchotent, le renversement, lent « O slow », du monde, de l'absence, et les collines marchent, se déguisent dans le brouillard, abandonnent la narratrice à l'absence du ciel sans étoiles, sans père, qui en anglais double le « less », « starless and fatherless », « less » « less », presque une prière, douloureuse, celle de l'anorexie.

Jack poursuit, en parlant de la narratrice : « the speaker of the poem is relatively absent, lost like a sheep in the fog<sup>103</sup> ». Cette voix, perdue dans le brouillard, il s'agit bien de celle de l'être boulimique ou anorexique caché dans le poème. Car il perd la faculté de décider, de prendre place : « people and stars regard me sadly, here the speaker is the object of the verb<sup>104</sup> », et le personnage, demi-présent, reflète la position liminaire : « toute la force de la demande est de rester inassouvie dans un entre-deux indécidable de son désir et de son vouloir<sup>105</sup> ». Parce que le personnage n'essaie rien, il subit : « sans acte. Sans activité. Réduit à son expression première de fœtus flottant, sur le mode d'un fantôme de gisant, de désincarné. Le sujet tient la mort en arrêt dans une fascinante et monumentale

---

<sup>101</sup> Belinda Jack, (2015, 17 novembre), *Poetry and Co-dependency: The poetry of Sylvia Plath*, [Conférence], Tuesday 17 November at the Museum of London. Récupéré de <https://www.gresham.ac.uk/lectures-and-events/poetry-and-co-dependency-the-poetry-of-sylvia-plath>

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 28.

pétrification<sup>106</sup> ». Pourtant, le train avance. Malgré l'immobilité du personnage, le train du poème forme cette marche du temps, inébranlable, qui emporte avec lui l'être jusque dans le néant d'une « dark water ».

Le poème de Plath explore un instant indéfini : « this is a poem that describes a liminal space, a moment on a threshold, everything on the brink<sup>107</sup> », j'ajouterais au poème l'écriture entière, des romans, des nouvelles, je crois, si l'écrivaine du manque l'écrit, alors le temps et l'espace seront liminaires. Comme la narratrice du poème, fragile, seule dans le panorama, je suis entraînée dans le mouvement du train. Je voudrais m'accrocher ici, dans mes propres mots, mais je n'y arrive pas. J'établis l'histoire dans différents fragments, des heures de rives, de crépuscules, je visite des moments de transitions, le temps du seuil. Alors, je peux écrire. Il n'y a pas d'autres moyens de le faire, s'asseoir pour reproduire le temps mort de la vie, quand elle se dérobe, à force de reprendre le même cercle, d'avoir ingurgité la douleur et de la rendre au monde en un jet. Le temps subit, le temps maître, la seule manière de lui échapper est de s'évanouir dans la brume, autre prison. Dans ce cas, *Sheep in Fog* me semble adhérer pleinement à une esthétique anorexique de l'écriture, par l'effacement, le brouillard et les os, mais surtout par la mise à l'écrit de l'entre-deux. Je l'aime, il me raconte l'étincelle d'une vie close.

Dans *The Bell Jar*, Plath explore également le temps propre aux troubles alimentaires. Si l'élément essentiel partagé entre le poème et le roman demeure la mise à l'écrit du temps figé, cette « lurid third interval » nommée plus tôt, celui-ci s'inscrit différemment dans le récit. Une écriture à caractère boulimique s'opère, ce qui modifie la manière dont le temps du seuil est maintenu : il s'invente en retours et en recommencements, soulignant le parcours indécis d'Esther dans la ville : « I wasn't steering anything, not even myself. I just bumped from my hotel to work and to parties and from parties to my hotel and back to work like a numb trolley-bus. I guess I should have been excited the way most of the other girls were, but I couldn't get myself to react » (JAR, p. 2-3). Comme le personnage du poème, Esther est emportée, elle ne contrôle pas ses mouvements, qui sont ici circulaires. Au lieu du train qui avance de façon linéaire, et c'est pour cette raison que le temps du seuil est ultimement brisé

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>107</sup> Belinda Jack, *op. cit.*

dans le poème, la jeune femme se déplace sans se « conduire elle-même », ce qui épouse davantage le mouvement boulimique et le temps cyclique :

Le temps a basculé; il n'offre ni cohérence, ni stabilité, ni consistance. Au moment du raptus, on assiste à une embolisation temporelle qui plonge le sujet dans une sorte de dilatation et d'éternalisation de l'instant, suivi par le cortège de souffrances qui se déroulent selon un chapelet de signes plus ou moins stéréotypés<sup>108</sup>.

Esther au banquet, au bar, Esther qui s'achète des vêtements en vogue dans la rage boulimique. La narratrice est prisonnière d'un carrefour giratoire qu'elle ne sait pas quitter puisqu'elle ne veut pas s'engager dans la voie qui annulerait les autres. Ce qu'elle prend, elle le perd nécessairement, le rend par ses retours à l'hôtel, par l'empoisonnement alimentaire qui la pose dans un lit blanc, par le bain qui la purifie ou encore, les vêtements qu'elle jette finalement à la fenêtre pour rentrer chez elle les mains vides. Esther obéit à la logique boulimique, dans l'excès et la remise à zéro, les échos, elle vit dans la préface. Je vis peut-être là aussi, mais je ne suis pas seule, il y a tant de personnages avec moi.

\*

Que ce soit l'immobilité anorexique ou les nombreux retours de la boulimie qui perturbe le temps, ces deux troubles alimentaires se rencontrent dans l'écriture, ils provoquent la même tempête de soi dans laquelle le temps s'envole et s'éparpille pour disparaître. Beckett l'écrit ainsi : « tout s'emmêle, les temps s'emmêlent, d'abord j'y avais seulement été, maintenant j'y suis toujours, tout à l'heure je n'y serai pas encore [...] je n'essaie pas de comprendre, je n'essaierai plus jamais de comprendre<sup>109</sup> ». Dans le brouillard, le temps s'est dérégulé, faute de pouvoir s'avancer dans le monde, l'être s'invente dans une durée vague qui n'exprime que l'impossibilité d'en sortir. Christiane Balasc demande : « peut-on réussir dans cette recherche d'une immobilisation du temps<sup>110</sup> », celle que l'écrivaine du manque entreprend? Elle le sait, non, ce n'est pas réalisable, c'est pourquoi l'écriture prend ici son importance, d'essayer, de formuler ce qui ne le sera jamais, une réponse, une solution.

---

<sup>108</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 49.

<sup>109</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 120.

<sup>110</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 59.

Je vais comme un équilibriste, je me mets en danger, mais ce danger m'attire. Celle qui écrit est plus courageuse que moi.  
Marie Cardinal.

L'écriture, l'écriture à n'en jamais finir. À chercher le silence qui serait un rappel, quelque chose comme l'invitation à l'écriture avant le déchaînement de la faim, les yeux plissés sur l'horizon. Avec elle, l'écriture, pour créer quoi exactement? J'ai commencé par écrire des légendes et des comptines, j'en ai le souvenir, toute petite, les crayons larges dans mes mains agitées. J'écrivais au pinceau, à la craie, sur les murs, dans la rue, sur des cartons énormes, le tout mêlé de dessins. Après, il y a eu la feuille, mince, fragile, plutôt modeste. J'ai conquis des plages avec mon bâton, à écrire S.O.S, mon nom, celui de ceux que j'aime et des mots doux. Et pourtant, la feuille, terriblement blanche, pas comme la rue, le mur, le sable, elle demande vraiment les mots, elle n'existe que pour les mots. Sur le papier, en lettres attachées, première angoisse de dire. La quête commence ici, dans l'effort du langage à se dégager du brouillard.

L'écriture alors, obsédante, avale les pensées. Elle redirige continuellement vers elle les mains, les yeux, la bouche fermée sur un texte qui repousse le moment de manger, de dormir. Je vois la narratrice, ses allées dans le récit, comme elle voyage sans jamais dépasser le seuil. Elle écrit pour noter ce qu'elle voit, le silence du crépuscule et ce qui est appelé à passer, disparaître. Sur le papier, elle peut donner corps à ce qui s'échappe dans le temps, au prix d'échanger sa propre vie, dans le travail de se tenir là, à la limite. J'écris son histoire, des moments pour épeler la vie qui manque et qui sera maintenue par la fiction. Grâce aux mots, une ossature de souvenirs est éternisée :

Les mots rangés là s'alignent comme des ossements, preuves d'une certaine permanence en dépit de la décomposition de la chair et de la dissolution de l'être. L'ambiguïté anorexique se

situé aussi dans cette volonté d'exhiber ce qui du corps évoque la mort – le squelette –, mais en est aussi la structure élémentaire, solide, éternelle<sup>111</sup>.

L'écriture reste, perdue, oui, comme le squelette. Elle alimente le désir de survivre, plutôt, de laisser une trace concrète, des os en petits talismans pour s'évader du réel, guider le lecteur sur le seuil. Dans l'anorexie et dans la boulimie, quand les symptômes transforment l'apparence physique et que le corps exprime la mort, c'est vrai ce que dit Meuret, les yeux voient la fin, rencontre horrible qui fait appréhender le seul destin que nous partageons tous. Seulement, aussi, le regard, la fierté et la discipline qui observent en retour. Dans ce cas, l'ambivalence de la vie et de la mort est remise en jeu, alors que le corps et le texte anorexique s'efforcent de joindre les éléments contraires : à s'inscrire pour s'effacer, l'écrivaine entretient les contradictions comme son jardin : « l'anorexie est une affirmation dans la négation, oxymore certes, mais qui permet de réunir des contradictions sans les annuler pour autant<sup>112</sup> ». Cette remarque s'applique au texte dont le personnage ou le récit laisse apparaître l'anorexie en filigrane, qu'il s'agisse de *The Bell Jar* ou de *Sheep in Fog*, certains symptômes se dévoilent par la faim, le questionnement des limites, le temps figé, l'omniprésence de la mort ou alors, un souci narratif ou esthétique de soutenir les contradictions.

Pareil pour une écriture à caractère boulimique qui, d'un instant à l'autre, formule un corps plein, puis vide, et dans la permanence du mouvement, dans la spirale descendante, le manque comme le trop se superposent : « ce sont des mots dans lequel le vide parle, d'une façon pénétrante et monotone, sans ajouter quelque chose par son balbutiement et son chuchotement », mais peut-être, les échos s'additionnent, car le gouffre est un coffre de résonance, il provoque le même, et les sons se répètent, ils s'accumulent en musique possible : « ce serait un discours secret sans secret parce qu'il n'y a plus de langue formée par le sens<sup>113</sup> », d'où le rejet des mots, beaucoup de mots, en un corps confus. Déjà s'inscrit, dans ce que l'anorexie et la boulimie partagent, puis dans l'écart de leur position face à la nourriture, leur rapport à l'écriture. Alors que l'être anorexique et l'être boulimique poursuivent une quête similaire, leur démarche diffère. Concernant la création, comme elle

---

<sup>111</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 73.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>113</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 52.

est essentielle, Meuret explique qu'une écriture de l'anorexie, en parallèle au régime alimentaire sévère, serait aussi un régime linguistique<sup>114</sup>. Gilles Deleuze, lui, écrit : « on ne peut plus savoir si c'est un flux alimentaire ou verbal, tant l'anorexie est un régime de signes<sup>115</sup> ». L'écriture anorexique, et les poèmes rencontrés plus tôt l'annoncent, aurait la particularité de prendre forme à travers un nombre de mots toujours descendants, « less, less » ; soit un processus, mais il s'agit d'une nécessité, focalisée sur une condensation de l'écriture.

Bien que les crises boulimiques se produisent à l'occasion dans l'anorexie, comme dans l'écriture – pour cela des vers, des fragments ou des chapitres varient en longueur et en largeur – dans l'ensemble, contre soi et ce qui cherche à s'étaler, l'écrivaine du manque choisit les os. Elle tente de laisser sur le papier la trace de ses privations, l'attente d'une dissolution dans le blanc de la page comme dans un lieu total où se trouver :

Renunciation – is a piercing Virtue –  
 The letting go  
 A presence – for an Expectation –  
 [...]
   
 Renunciation – is the Choosing  
 Against itself –<sup>116</sup>

Et je chuchote, juste après le tiret, « for itself ». Dans l'anorexie, la vertu et la discipline, c'est vrai, s'opposent aux besoins du corps. Pourtant, elles animent aussi des dessins durs qui expriment une manière d'être au monde sur la peau, quand les os se dévoilent dans un effort à fouiller, creuser, ramener l'essentiel à la surface. Germain écrit sur ce lien entre le papier et le corps qui, je crois, s'intensifie dans les troubles alimentaires, alors que l'écrivaine du manque cherche activement à provoquer sa perte, à descendre dans le texte pour en faire remonter les mots qui révèlent l'insuffisance :

La feuille et la peau se confondent à force d'être en miroir, d'être ces surfaces poreuses, lisses, qu'un rien écorche ou brûle, et où affleurent par fragments des ombres et des dépôts montés du fond du corps, de la pensée, du langage [...] les mots tracés sur la feuille s'ingénient à capter les

<sup>114</sup> Isabelle Meuret, *op. cit.*, p. 27.

<sup>115</sup> Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p.145.

<sup>116</sup> Emily Dickinson, *op. cit.*, p. 214.

obscurs courants d'énergie qui circulent dans le corps, à traduire les non-dits qui parasitent les paroles<sup>117</sup>.

Le corps tombe lentement, d'abord se plie, se recourbe sur le travail qui est une feuille à sonder, soi-même. L'écrivaine cherche la faille d'où les mots proviennent, elle voudrait n'en sortir que les non-dits : le texte doit maigrir encore et à nouveau. L'écriture anorexique demande une attention profonde, une démarche, mais c'est un épuisement, une surveillance extrême pour écouter les soubresauts du corps, du papier, savoir où tracer les lignes qui forment l'ossature parfaite du texte, si elle existe. De son côté, l'écriture boulimique propose une autre manière de sortir l'indicible de la peau, par vagues, une noyade de tout ce qui s'éjecte dans un déferlement des pulsions :

Dompter la faim, la soif, la fatigue par l'exercice, l'entraînement [j'ajoute l'écriture] la surveillance de tous les instants, une vigilance sans faille, cette procédure anorexique n'est plus tenable chez les malades boulimiques qui oscillent entre un contrôle drastique des pulsions et un relâchement aussi massif que l'était le contrôle précédant. Les boulimiques s'inventent toujours un protocole alimentaire, paradigme de l'état de leurs relations : « Je te dévore, je te vomis, je te prends, je te quitte, je ne peux pas me passer de toi, je ne veux plus te voir<sup>118</sup>.

Ce protocole, s'il est un régime, un jeûne des signes dans l'écriture à caractère anorexique, dans l'écriture à caractère boulimique, il prend plutôt la forme d'un rapport fluctuant au langage : entre le régime des signes et leur consommation excessive. Le processus d'écriture, empreint d'une instabilité propre à la boulimie, se manifeste en faisant grossir et rétrécir le texte, l'investissant alors de doutes et l'empêchant de prendre une forme sûre. Je repense à cette remarque de Vincent : « la boulimique ne cesse de sculpter et de retailler sa silhouette (pour reprendre l'expression d'un fabricant de cosmétiques) là où l'anorexique n'a de cesse d'en éliminer les formes et les contours<sup>119</sup> ». Le texte oscille comme l'écrivaine, et contrairement à l'écriture anorexique qui tend à rétrécir, cherchant à devenir la phrase unique, nécessaire, il intègre plutôt des espaces larges de mots puis des vides, des feuilles blanches qui prennent aussi la forme d'écarts dans le temps, de moments omis, délibérément laissés sans mots. C'est ce qui a lieu dans *The Bell Jar* : alors que la fin du septième chapitre introduit le lecteur au souvenir d'Esther se cassant la jambe en ski, étant ensuite suivi par l'écriture du souvenir, la fin du huitième chapitre propose, lui, un vide temporel qui passe

<sup>117</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 68-69.

<sup>118</sup> Thierry Vincent, *op. cit.*, p. 33.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 27.

sous silence la guérison de la narratrice et reprend les événements à New York dans une nouvelle autophagie.

Peut-être, alors, l'écriture boulimique semble appartenir au roman, parce que le poème, même long, est forcément plus condensé. Germain, en parlant des romanciers et des poètes, dit : « ils n'arpentent pas les mêmes espaces de la langue, ne vont pas à la même allure. Si dense et elliptique soit le style du romancier, il ne peut pas rivaliser avec l'art fondamentalement lapidaire, de la poésie<sup>120</sup> ». C'est vrai : l'anorexie semble épouser la forme du poème, alors que le roman implique plus de mots, une accumulation d'échos, la répétition et tant de retours en perspective pour l'écriture boulimique. Mais là où le personnage s'efface, là où l'identité s'émiette, et comme il refuse d'en reprendre les morceaux, le personnage anorexique agit aussi dans le récit. Dans une mer de mots, il trace son chemin, toujours avalé par les vagues.

Le langage s'étale, immense, pour décrire l'artiste de la faim dans sa cage et son corps, qui vraiment, est si peu de mots, qui rétrécit au profit d'une narration englobante. Il vient aussi soutenir les pas d'Esther, perdue dans la ville, dans la banlieue, en elle, c'est qu'elle n'y arriverait pas, à raconter son histoire, sans tous ces mots entre lesquels elle peut se glisser, en ombre portée sur le sens. Si le poème semble mieux s'accorder à la quête anorexique, le roman, je crois, peut aussi être un moyen de mettre en jeu une esthétique anorexique. Il y a le récit de Plath qui s'avance d'abord pour ensuite retourner au commencement, dans New York et le cycle boulimique, avant de changer de forme : l'entre-deux se poursuit sauf que la spirale a laissé place à la faim permanente, l'annonce de la mort à venir. Chez elle, dans la banlieue, Esther pourrait manger en secret, écrire en secret son roman, peut-être, l'été pourrait, en orage, provoquer les grandes inondations boulimiques qu'elle a connues à la ville, mais non, elle se replie hors des mots, sans lire, sans écrire, sans manger : « I managed to cook my hotdog just the right amount of time [...] then, when nobody was looking, I buried it in the sand » (JAR, p. 149). Après la nourriture, c'est elle qu'elle enterre dans le sous-sol où elle veut mourir.

\*

---

<sup>120</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 46-47.

L'écriture anorexique et boulimique s'invente sous toutes les formes possibles. Seulement, il faut respecter un certain protocole de disparition, qu'elle ait lieu, poèmes épars dans l'immensité du blanc ou dispersion, fragmentation dans le texte en mer : « le sujet se trouve avec un "moi en éclats", en perte d'identité, rongé d'angoisses comme une explosion volcanique de nappes souterraines incandescentes<sup>121</sup> », et l'explosion, c'est elle qui fait trembler la surface, les mains nerveuses de dire. Dans *The Bell Jar*, le cycle boulimique est porté aux yeux par l'indécision d'Esther, par la consommation, l'écœurement de l'héroïne et ses retours à la pureté. L'écriture à caractère boulimique peut également se révéler à travers un effet de superposition des vides et des pleins, à rejeter le sens qu'on aura oublié de repérer : « ça n'a pas de nom, c'est l'innommable, ce qui est éjecté par fragments, peut-être ces sons de la chair qui ne deviendront jamais sociaux et que le langage n'intégrera jamais<sup>122</sup> », mais c'est possible, des murmures, encore ces échos, les sons de tout ce qui s'est préparé à l'intérieur, l'innommable, à force de passer, repasser dans la gorge, laisse un goût ; à peine, je peux interroger sa nature.

L'indicible ne se révélera jamais, c'est vrai, sauf qu'avec lui, le reste, il faut en faire quelque chose, l'écrire : « elle [la femme boulimique] est empêtrée dans des flaques de mots qui lui rappellent à tout moment leur vacuité à ne jamais exprimer sa pensée qui en devient toute fripée », les femmes boulimiques « utilisent des mots qui corrodent le silence jusqu'à la racine des choses<sup>123</sup> ». Et moi, je ronge les os du monde qui sont aussi les miens, ce silence, ce manque qui, au contact des dents, raconte quelque chose de moi, ce que j'étais, mais c'était quelqu'un d'autre, avant de me perdre : « l'impulsion à manger devient un acte consommatoire anéantissant à force de vouloir vomir la part de ce qui est mort en soi<sup>124</sup> ». Ce qui est mort, c'est aussi ce qui n'existe pas, ce moi, ce soi qui n'aura jamais lieu, à vouloir l'extirper, le nommer, je m'enfonce en retour : « les troubles du comportement et les conséquences corporelles de cette maladie [troubles alimentaires] correspondent au vertige né de la conjonction d'une essence perdue et d'une existence refusée, conduisant à une perte

---

<sup>121</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 19.

<sup>122</sup> Chantal Chawaf, *Maternité*, Paris, Stock, 1979, p. 63.

<sup>123</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 51.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 50.

d'identité<sup>125</sup> ». Il faut voir, lire, comme elle étouffe l'identité, compressée jusqu'à l'éclatement, sous la superposition du vide et du trop, dans la spirale.

Ce symptôme de l'écrit qui signale la boulimie, je soupçonne, alimente en partie l'écriture de Beckett. Il y a le débordement des mots, l'identité sans rappel, l'environnement vague et le brouillard d'un sens perdu. La voix forme le texte, elle narre et tente de s'ancrer dans son propre déluge, s'y mêlant, y disparaissant :

Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais. Jamais<sup>126</sup>.

Je lis là bien des choses. À propos de la boulimie, il y a ces mots de Balasc : « la loi de l'objet-nourriture [ou l'objet-mot] s'énonce dans ce vocable itératif *encore, encore plus*, plongeant le sujet sous une hypnose orale<sup>127</sup> », oui et ces « encore » qui peuplent les textes de Beckett, se manifestent souvent, déjà trois fois dans les quelques lignes citées, puis encore, dans le redoublement, la répétition qui altère le sens des phrases, en prière contraire au « less, less », plutôt « encore, encore ». Il y a aussi cette mention, parler, parler de l'indicible sans y arriver, c'est sûr, et le faire quand même, c'est impératif, comme le dit le narrateur de *L'innommable*. J'y vois l'eau, le déferlement des mots quand le « trop » s'éjecte, quand parler c'est se noyer dans ce qui sort de soi, qui n'est plus soi, quand les choses et l'être s'embrouillent. Et à la permanence du trop se superpose le vide ; par le sens égaré et inquiet qui s'accroche à peine à quelques phrases et sinon, beaucoup d'inconnu passe avec lui dans la gorge : « à remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire »<sup>128</sup>. Les mots qui se déversent sur le papier impliquent le gouffre, le trou béant du vide en soi, où d'autres mots y ont été captés et perdus.

Balasc poursuit sur l'exigence de dire, de parler : « elles [les femmes boulimiques] vivent la parole sur le mode d'une toile d'araignée qui les enchevêtrerait dans ses fils ; il faut bien qu'elles trouvent un moyen d'éjecter ces mots, qui, à force de ne pas sortir, se coincent dans

<sup>125</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 13.

<sup>126</sup> Samuel Beckett, *L'innommable*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>127</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 24.

<sup>128</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 8.

leur œsophage et risquent de se pétrifier dans l'estomac<sup>129</sup> » et les coincer elles-mêmes dans leur ventre. Contre la toile d'araignée, le silence final qu'elle amène, la mort, il faut continuer de parler toujours. Il s'agit d'interrompre le temps par une parole incessante, ce qui revient à l'éterniser et s'assurer soi-même continue : « elles préfèrent bâtir [...] une temporalité suspensive basée sur le renforcement obsessionnel du désir et le renvoi de sa satisfaction à un avenir toujours recommencé<sup>130</sup> ». Continuer, continuer pour recommencer, c'est encore être, c'est pouvoir être, même si je m'égaré dans le texte, le souffle coupé, parce que c'est ici que naissent les images, dans l'agonie, les retours pour poursuivre la quête malgré tout :

Je ne connais pas de questions et il m'en sort à chaque instant de la bouche. Je crois savoir ce que c'est. C'est pour que le discours ne s'arrête pas, ce discours inutile qui ne m'est pas compté, qui ne me rapproche pas du silence d'une syllabe [...] je vais peut-être être obligé, afin de ne pas tarir, d'inventer encore une féerie<sup>131</sup>.

Une féerie, la fiction est ce lieu où s'opère le transfert de la vie, de l'écrivaine du manque à son texte, d'un corps à l'autre et l'un veut tellement prendre forme, tellement grandir. L'écriture anorexique exige toute la discipline pour contenir les élans de vie, les réduire à l'essentiel, alors que l'écriture boulimique essaie de tout ramener à la vie, aussi la part morte de soi qui s'éjecte avec le reste, ce discours qui s'adresse à soi qui n'est plus soi, duquel s'invente les féeries. L'écriture naît de ce mouvement : « le temps mort et la part du vertige peuvent provoquer l'avènement d'une parole comme une image surgirait du point aveugle d'un miroir<sup>132</sup> ». Quelque part, une maison existe, sur le papier blanc, l'écriture l'invente.

\*

Si l'écriture boulimique ou l'écriture anorexique diffèrent parfois, elles sont cependant très proches, elles gravitent autour du même impossible à soutenir, ce temps liminaire qui est un seuil créateur et une cloche de verre. Les personnages ayant des comportements anorexiques ou boulimiques apparaissent dans les textes, ils dévoilent leurs symptômes à travers leur relation à la nourriture et au temps, à la mort, ainsi que par le langage qu'ils utilisent. Le récit et le poème entretiennent des corps aux limites franches et poreuses où les personnages,

<sup>129</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 51.

<sup>130</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 33.

<sup>131</sup> Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 35.

<sup>132</sup> Christiane Balasc, *op. cit.*, p. 63.

comme les évènements, se dessinent et se dissolvent dans des textes fragmentaires, des vers friables. Il y a aussi, dans l'écriture des troubles, l'identité des narratrices et des écrivaines qui se brisent, il faut se réparer continuellement : « l'angoisse existentielle, quoique souvent difficile à formaliser, car se traduisant par un mal-être diffus, concerne l'individu lui-même et sa place sur terre [...] elles [les femmes anorexiques] semblent être en quête permanente de leur essence, de leur identité, de leur Moi<sup>133</sup> ».

Je l'ai dit, mais je le répète, je le connais bien, c'est vrai, ce jeu de cache-cache avec soi, ce *je* qui passe et repasse, toujours différent, à ne pas me reconnaître, jamais, et ici, assez discret, il ne sait pas trouver sa place. C'est lui, la part de fiction de l'essai, la fausseté qui se colle aux pages. Pourtant, il me relance, c'est avec lui que j'écris, que je reprends les phrases qui s'échappent. Écrire *je* est une façon de croire que j'y suis, dans les lignes, que je m'inscris peut-être dans l'ossature de la feuille.

Il y a la narratrice aussi, celle d'une histoire que j'ai écrite, qui se mêle, ici et là, à moi. Entre les mots, elle a trouvé comment bouger d'un paragraphe à l'autre, son passage a activé le crépuscule. C'est elle d'abord qui a voulu écrire ce texte, pour réfléchir à tous ces signes captés dans les poèmes, les récits, tous ces détails qui lui parlaient un peu d'elle-même. J'ai fait comme elle, je me suis cherchée dans la disparition des autres, des écrivaines du manque, dans ce qu'elles tracent sur le papier comme un coup de vent sur la brume.

---

<sup>133</sup> Bernard Vialettes, *op. cit.*, p. 23.

À la fin, mais était-ce la fin, peut-être simplement la nuit pour bercer le jour à naître? Je ne pourrais pas le savoir, dans la page blanche, les mains, les yeux et le ventre attendent. Qu'est-ce que je peux voir, faire apparaître en frôlant, en questionnant la limite du figurable, mon corps et le texte, le papier quand mon souffle en lève doucement les extrémités? Dans les troubles alimentaires et la création, un message partagé cherche à se dire, il s'explique peut-être ainsi, dans ces mots de Nothomb : « il s'agit de montrer que la faim est leur plus haute identité<sup>134</sup> », la faim qui rend les jambes fragiles et pourtant, il faut continuer le travail d'écrire jusqu'aux ossements.

Pour la narratrice, mais pour toutes, sa berge et son automne, le monde n'est visible que par fragments, dans la rencontre explosive et exigeante des contradictions qui dictent l'état de vie, l'état de mort dans la vie. Je ne saurais, c'est sûr, creuser assez la sensibilité des mots des écrivaines du manque, comme elles tentent de mettre en vie, en phrases et en corps de disparaître. Toujours, elles se rapprochent de la faille, pour la cerner, et enfin, y boire même la douleur, pour mieux écrire, pour mieux exister, c'est vrai, il faut en faire quelque chose de tous ces mots qui attendent, eux aussi, de rejoindre l'horizon.

L'écriture, c'est la faim à en mourir. Le langage émacié ou le langage en marée violentes contre les limites, pour les sentir, circonscrire le gouffre et s'user, à refaire, recommencer, des débuts de texte dans l'angoisse immaculée du papier. Cette réalité d'écrire, de créer sans aucun moyen, j'en ai des souvenirs de doigts rompus, comme la narratrice, à qui j'ai donné toutes les difficultés. Je n'ai pas voulu qu'elle guérisse vraiment, mais qui sait, moi je ne sais pas, l'illusion du point final et les limites m'échappent. Ce qui m'importe ce sont ses pas,

---

<sup>134</sup> Amélie Nothomb, *op. cit.*, p. 16.

beaucoup, en cercle et en phrases reprises, et parfois, ceux plus libres, dans l'emportement de mots qui repoussent la brume.

Sur la berge, devant l'horizon et tout ce qu'il faut faire, j'y vais, je me lance, le mouvement des vagues redouble les montées, les descentes, la création s'offre en un souffle. Je ne sais jamais comprendre comment les mots arrivent ici, clameurs insaisissables, l'eau qui dénude et le travail d'y être. Ce qui reste, le doute, la peur d'avancer dans les dépôts de soi, la lourdeur : « avec quelle lenteur je fais mon livre. Comme si chaque ligne me faisait m'enfoncer plus dans l'inconnu [...] faut-il que je sois encombrée pour me sentir entière<sup>135</sup> ». Oui il le faut, puis vide. À la fin, il reste la fatigue, elle prouve que j'ai écrit, que je me suis présentée, même au retour de la salle de bain.

Je touche des doigts toutes les pages et les choses dites, les possibilités de l'écriture des troubles alimentaires, comme elle se dessine dans des textes fragmentaires ou immenses de paroles à soutenir le discours pour le noyer, puis les poèmes, le blanc en silence. Dans la perméabilité du seuil, cet espace liminaire en temps annulé, et les brisures de langage, toujours, il y a la faim pour motiver le transfert du corps au papier, du réel à la fiction, parce qu'il faut survivre et encore, continuer sur des mers de manque : « écrire quand même malgré le désespoir. Non : avec le désespoir. Quel désespoir, je ne sais pas le nom de celui-là<sup>136</sup> ». Et comment le savoir, dans la brume, comment se savoir? Il n'y a pas de solution, c'est sûr, il faut l'écrire, des poèmes sans noms comme ceux de Dickinson, pour des personnages sans noms, des écrivaines sans noms. Il faut nommer, en périphrases, en mots toujours ratés de justesse, les effets de la faim : « alors le langage se met à remuer étrangement dans la pensée encore indécise » éternellement indécise « du romancier sollicité. Il remue, il remue, comme une eau inquiète, une lave en tourment, balbutiante<sup>137</sup> ». Là s'entreprennent l'essentiel, une exploration esthétique de cette brume et les balbutiements entendus, des frissons sur la peau tiède de vivre et chercher, dans la fiction, la maison qui serait bâtie de soi et de mots, un repère dans l'étendue du seuil à cueillir :

I dwell in Possibility –

<sup>135</sup> Marie Cardinal, *op. cit.*, p. 53.

<sup>136</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll « Folio », 1993, p. 29.

<sup>137</sup> Sylvie Germain, *op. cit.*, p. 19.

A fairer House than Prose –  
[...]  
And for an everlasting Roof  
The Gambrels of the Sky –  
[...]  
For Occupation – This –  
The spreading wide my narrow Hands  
To gather Paradise –<sup>138</sup>

Il faut, je vais le faire, chercher cette maison, ce lieu en phrases d'où se récoltent les souvenirs de traversées, de cailloux collectionnés pour fabriquer un puits, de mers puisées pour remplir le gouffre. De ce trou, je vais m'abreuver de voyages pour écrire.

---

<sup>138</sup> Emily Dickinson, *op. cit.*, p. 142.

## BIBLIOGRAPHIE

## Corpus de fiction

- Bach, Richard, *Jonathan Livingston Seagull, a story*, London, Pan Books LTD, 1972, 94 p.
- Beckett, Samuel, *L'innommable*, Paris, Éd. Minuit, 2009, 213 p.
- \_\_\_\_\_, *Nouvelles et textes pour rien*, Paris, Éd. Minuit, 1987, 205 p.
- Cardinal, Marie, *L'inédit*, Paris, Éd. Grasset & Fasquelle, 2013, 259 p.
- Char, René, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, 1967, 219 p.
- Chawaf, Chantal, *Maternité*, Paris, Stock, 1979, 152 p.
- Dickinson, Emily, *Car l'adieu, c'est la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2007, 433 p.
- Duras, Marguerite, *L'été 80*, Paris, Éd. Minuit, coll. « Double », 2008, 101 p.
- \_\_\_\_\_, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, 123 p.
- Kafka, Franz, *Un artiste de la faim, À la colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2012, 249 p.
- Nelligan, Émile, *Poésies*, Montréal, Les éditions du Boréal, coll. « Boréal Compact », 1996, 238 p.
- Nothomb, Amélie, *Biographie de la faim*, Paris, Éd. Albin Michel, 2004, 190 p.
- Plath, Sylvia, *The Bell Jar*, London, Faber and Faber 2013, 233 p. Plath Sylvia, *Ariel*, London, Faber & Faber, coll. « Faber Modern Classics », 2015, 81 p.
- \_\_\_\_\_, *The Unabridged Journals of Sylvia Plath*, New York, Anchor Books, 2000, 732 p.
- \_\_\_\_\_, *Johnny Panic and the Bible of Dreams: Short Stories, Prose, and Diary Excerpts*, New-York, Harper Perennial Modern Classics, 2018, 352 p.
- Weil, Simone, *Poèmes, suivis de Venise Sauvée*, Paris, Gallimard, 1968, 141 p.

## Ouvrages critiques sur l'écriture de Sylvia Plath

Boyer, Marilyn, « The Disabled Female Body as a Metaphor for Language in Sylvia Plath's *The Bell Jar* », *Women's Studies*, vol. 33, no.2, 2004, p. 199 – 223.

Dowbnia, Renée, « Consuming Appetites: Food, Sex, and Freedom in Sylvia Plath's *The Bell Jar* », *Women's Studies*, vol. 43, no. 5, 2014, p. 567-588.

Neau, Françoise, « Sylvia Plath et l'urgence d'écrire », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, no. 30, 2014, p. 93 – 112.

## Essais littéraires

Germain, Sylvie. *Les personnages*, Paris, Éd. Gallimard, coll. « Folio », 2004, 123 p.

Deleuze, Gilles et Parnet, Claire, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, 190 p.

Hentsch, Thierry, *La mer la limite*, Montréal, Éd. Hélotrope, 2006, 83 p.

Blanchot, Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 2016, 340 p.

## Essais sur les troubles alimentaires

Balasc, Christiane, *Désir de Rien*, Paris, Éd. Aubier, 1990, 138 p.

Durif-Bruckert Christine, « Corps, corporéité et rapport à l'aliment dans les troubles du comportement alimentaire », *L'Esprit du temps*, 2003, no.29, p. 71 – 95.

Meuret, Isabelle, *L'anorexie créatrice*, Paris, Éd. Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, 188 p.

Violettes, Bernard, *L'anorexie mentale, une déraison philosophique*, Paris, L'Harmattan, 2001, 269 p.

Vincent, Thierry (dir), *La boulimie, une indication pour se perdre*, Toulouse, Érès, coll. « Hypothèses », 2008, 195 p.

Ruska, Jeanne, *La ceinture*, Paris, Flammarion, 1979.

Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1948, 336 p.

Articles sur le concept de liminarité

Scarpa, Marie, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, no. 145, 2009, p.25-35.

Dartiguenave Jean-Yves, « Rituel et liminarité », *Sociétés*, vol. 1, no.115, 2012, p. 81 – 93.

Document audio-visuel

Jack, Belinda, (2015, 17 novembre), *Poetry and Co-dependency: The poetry of Sylvia Plath*, [Conférence], Tuesday 17 November at the Museum of London. Récupéré de <https://www.gresham.ac.uk/lectures-and-events/poetry-and-co-dependency-the-poetry-of-sylvia-plath>